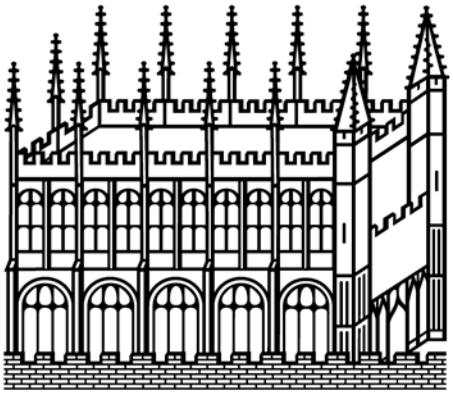


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

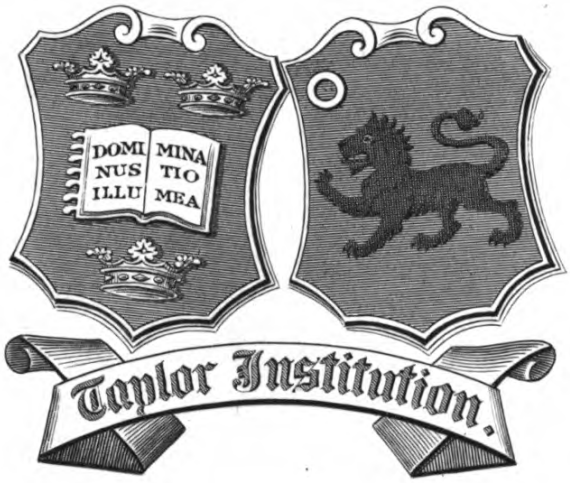
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

J. 58. (Finch Adds)



# PROVERBES

## DRAMATIQUES.

# PROVERBES
## *DRAMATIQUES.*

TOME SEPTIEME.

A AMSTERDAM,
*Et ſe trouve à PARIS, chez* ESPRIT, *au Palais Royal, & chez* LAPORTE, *Libraire, Rue des Noyers.*

M. DCC. LXXXI.

# AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

*Dans cette ſuite de Proverbes, on en trouvera pluſieurs qui pourroient tenir lieu de petites comédies ; mais on a penſé qu'en ne mettant pas de prétentions à ces ſortes de drames, ce ſeroit ſuivre l'opinion du Public, qui les appelleroit toujours des Proverbes. Eh, qu'importe le nom, pourvu qu'on s'en amuſe !*

*On s'occupe peu à Paris des pieces qu'on fait imprimer, lorſqu'on ne les a pas vu jouer ; pourquoi cela ? C'eſt que l'on n'a pas le temps de lire, qu'on ne s'en aviſe jamais que ſur la réputation du livre, qui n'en ſauroit avoir avant d'être lu, & que l'on croit que tout ce qui n'a pas été joué ſur le théatre public, n'étoit pas fait pour l'être ; ſans penſer aux difficultés que peut rencontrer un Auteur, pour faire jouer ſes ouvrages.*

*Tout le monde n'eſt pas en état de juger*

*de l'effet d'une piece à la lecture, & voilà pourquoi les ſociétés particulieres des environs de Paris jouent rarement d'autres pieces que celles qui ont été repréſentées ſur les théatres publics : ſi l'on en propoſe d'autres, après les avoir lues légérement, on en revient aux pieces connues, parce que la maniere de les jouer eſt indiquée par les Comédiens, & que tout en convenant qu'il ne faut pas les copier, on devient leur imitateur ſans le ſavoir, ce qui ennuie très-fort ceux qui aſſiſtent à ces repréſentations. Pour éviter cet inconvénient, il faudroit réfléchir, & beaucoup, ſur ſon rôle, & peut-être qu'avec de l'étude on pourroit le jouer d'une maniere neuve. Réfléchir ſur mon rôle, s'écriera l'Acteur de ſociété : il faudroit paſſer trop de temps ; à peine ai-je celui de l'apprendre, & puis je crois que, lorſqu'on ſent un rôle, il ne faut pas beaucoup de réflexion.*

*Voilà comme raiſonne quelquefois l'homme du monde ; il croit poſſéder, ſans y avoir jamais penſé, un talent qui, pour les gens du métier, ne s'obtient qu'après une étude*

*profonde & une habitude continuelle du théatre. Mais, répondra-t-il, je ne veux pas jouer en comédien, & il aura raiſon. L'on n'amuſe le ſpectateur que par la plus exacte vérité, & quelques particuliers l'ont prouvé ſur des théatres de ſociété; auſſi ont-ils fait le plus grand plaiſir aux connoiſſeurs du meilleur ton; mais ils jouoient des pieces faites pour eux; auſſi ils étoient loin d'imiter les défauts des Comédiens, en voulant imiter leurs talents. Cela eſt ſi vrai, que l'uſage qu'ont pris pluſieurs d'entre eux de bégayer, d'héſiter, d'ajouter des* ah, *des* oh, *& des* mais, *même dans les pieces en vers, devient contagieux pour les Acteurs de ſociété. Mais ces derniers n'en ſont pas moins ſatisfaits de leur jeu, & prennent pour vrai les compliments qu'on ſe croit obligé de leur faire, & dont on ſe dédommage bien en revenant de les voir jouer.* Il faut être bien fou, *dit-on*, pour tuer ſes chevaux pour aller voir des pieces que l'on connoît, & qui ſont cent fois mieux jouées à Paris; moi ſur-tout qui avois

aujourd'hui ma petite loge. *Il eſt vrai que le ſeul intérêt qui mene à ces repréſentations ceſſe, dès qu'on en a vu tous les Acteurs, ce qui peut arriver dès le premier acte.*

*Les pieces non connues ont tout un autre attrait, & le mérite des Acteurs eſt plus ſatisfaiſant : la curioſité des ſpectateurs alors eſt prolongée, & tient en entier à la piece, & l'on s'en amuſe davantage. Telle piece qui aura beaucoup de vérité, jouée par les gens du monde, plaira plus ſur un théatre particulier, qu'entre les mains des Acteurs de profeſſion, qui jouent pour le parterre, à qui ils s'adreſſent pour en être applaudis, ſur-tout dans les* à parte, *& toujours dans les* monologues, *où ils ſemblent vouloir le haranguer.*

*Les Comédiens, dédaignant tout ce qui n'a pas été joué ſur leur théatre, ſans même le connoître, vous diront, ſi vous les conſultez ſur le choix des pieces :* Vous en avez tant de jolies chez nous ; pourquoi en prendre ailleurs ? Croyez-vous que ſi celles qu'on vous propoſe étoient bonnes,

que nous ne les aurions pas jouées ? *Et voilà comme ils vous feront renoncer au mérite de la nouveauté, qui ſera cependant toujours celui des pieces qui ne ſont qu'imprimées.*

*Lorſqu'on joue en ſociété des pieces nouvelles, c'eſt que les Auteurs ſont de la ſociété ; mais on croit leur faire grace en jouant leurs pieces, & même avoir beaucoup de complaiſance de les écouter, lorſqu'ils vous expliquent le ſens & le ton de chaque rôle ; encore quelquefois ne les écoute-t-on pas. Mais le meilleur moyen, dira-t-on, quand on veut faire jouer une piece nouvelle, ce ſeroit de mettre à côté des noms des perſonnages, ceux des Acteurs connus ; pour lors on ſauroit, même ſans lire la piece, s'il y a des rôles pour chaque Acteur de la ſociété ; ſans cela, comment décider quelque choſe ? Car on ne dit plus à préſent : je fais le rôle d'amoureux, de caractere, de valet, &c ; mais on dit je fais le rôle d'un tel ; & par cette raiſon, ceux qui auroient fait autrefois le rôle de Damon*

*dans le* Philoſophe marié, *jouent actuellement le rôle du Marquis de Lauret, qui eſt* un ſage caché ſous un joyeux maintien.

*Une obſervation, qui arrête une troupe de ſociété, eſt qu'il peut arriver que ſi la piece nouvelle ne réuſſit pas, & quelquefois parce qu'elle ſera mal jouée, les mêmes gens qui ſeroient fâchés de voir des pieces connues, diront auſſi pourquoi ne pas jouer des pieces qui ont un ſuccès aſſuré? On pourroit leur répondre que même des pieces de Moliere mal jouées, ne réuſſiſſent pas davantage, & qu'on ſouffre un peu plus à les voir eſtropiées.*

*Il y a pourtant des exemples de pieces non jouées à Paris, que l'on n'avoit point cru bonnes à la lecture, qui ont eu le plus grand ſuccès ſur les théatres de province. Il ſemble à Paris qu'on imagine qu'il ne ſauroit y avoir de goût, de ton, d'eſprit & de ſentiment ailleurs. Pourquoi n'y jugeroit-on pas plus ſainement? Exempt de prévention, c'eſt d'après ce qu'on ſent que l'on juge. On n'eſt pas toujours preſſé de*

*décider, & l'on ne rougit pas de s'être amuſé, lorſqu'une tête légere arrive, & s'écrie en ſortant d'une piece nouvelle* : Cela eſt odieux ! miſérable ! déteſtable ! *ou bien il dit pour tout éloge d'une piece qui a réuſſi* : Il y a quelques ſcenes de vers heureux ; cela aura quelques repréſentations ; *ou ſi c'eſt un ami de l'Auteur qui parle* : Depuis Moliere, il n'y a rien eu comme cette piece-là ! *Autre extrémité qui fait autant de tort à l'ouvrage que la premiere déciſion.*

*Si l'on joue ces Proverbes avec ſoin, peut-être réuſſiront-ils ; mais il faut en bannir la charge ; elle eſt auſſi loin du bon goût que de la vérité, & le maſque de la farce avilit toujours celui qui le porte.*

# TABLE

## DES PROVERBES

*Contenus dans ce ſeptieme Volume.*

LXXXIII. *Les deux Filoux.*
LXXXIV. *La Diette.*
LXXXV. *Les deux Auteurs.*
LXXXVI. *Ulzette & Zaskin.*
LXXXVII. *Dame Jeanne.*
LXXXVIII. *L'Aveugle avare.*
LXXXIX. *Le Chanoine de Reims.*
LXL. *Le ſot Héritier.*
LXLI. *Le Frippon orgueilleux.*
LXLII. *Les Voyageurs.*

# LES

# *DEUX FILOUX.*

## QUATRE-VINGT-TROISIEME PROVERBE.

## *PERSONNAGES.*

LE MARQUIS DE DROUVILLE.

VUIDE-POCHE, } *Filoux.*
L'HAMEÇON, }

BERNARDY, *Coureur du Marquis.*

*La Scene eſt dans un Café du Boulevard.*

# *LES*

# DEUX FILOUX.

## *PROVERBE.*

### SCENE PREMIERE.

L'HAMEÇON, VUIDE-POCHE.

VUIDE-POCHE.

L'Hameçon ?

L'HAMEÇON.

Qui m'appelle ?

VUIDE-POCHE.

C'eſt moi ; par ici.

L'HAMEÇON.

Ah ! c'eſt toi Vuide-poche ?

VUIDE-POCHE.

Oui, viens donc.

L'HAMEÇON.

Eh bien, qu'eſt-ce que tu as à me dire ?

VUIDE-POCHE.

Mais c'eſt que la journée s'avance.

L'HAMEÇON.

Je le ſais bien.

VUIDE-POCHE.

Et nous n'avons encore rien fait d'aujourd'hui.

L'HAMEÇON.

C'eſt à quoi je penſe.

VUIDE-POCHE.

J'ai bien eu envie de prendre la tabatiere de cette Demoiſelle qui travaille en filet à la porte du Café.

L'HAMEÇON.

Eh bien, qui t'a arrêté ?

VUIDE-POCHE.

C'eſt qu'elle étoit d'argent.

L'HAMEÇON.

Tu as raiſon, cela ne vaut pas la peine de riſquer d'aller à Bicêtre.

VUIDE-POCHE.

Sans doute, il faut prendre quelque choſe de plus conſidérable.

L'HAMEÇON.

Moi, j'ai été bien tenté d'une bague, qui nous auroit beaucoup valu.

VUIDE-POCHE.

Et qui l'avoit ?

L'HAMEÇON.

Une Demoiſelle de l'Opéra, à qui la Bouquetiere vendoit des bouquets à la portiere de ſon carroſſe.

VUIDE-POCHE.

Il falloit la prendre ; à une fille cela étoit facile. Il y avoit peut-être des jeunes gens à l'autre portiere.

L'HAMEÇON.

Sans doute ; c'eſt ce qui m'en a donné envie ; car elle crioit, & elle avoit la main preſque dehors du carroſſe.

VUIDE-POCHE.

C'étoit bien aiſé.

L'HAMEÇON.

Oui, mais c'eſt Mademoiſelle Fripe-tout ; elle a pour amant un homme..... Ah ! tu ſais bien... là... qui a déjà fait pendre un de mes amis.

VUIDE-POCHE.

Ah diable ! c'eſt ſans doute de ces Meſſieurs qui ne badinent pas, quand il eſt queſtion de leurs intérêts.

L'HAMEÇON.

Le chevalier Vâ-Tout m'a bien tenté auſſi.

VUIDE-POCHE.

Qui, ce gros joueur ?

L'HAMEÇON.

Oui. Il comptoit ſon argent dans le Café d'ici à côté, & il avoit plus de cent-cinquante louis.

VUIDE-POCHE.

Qu'il perdra peut-être ce ſoir.

L'HAMEÇON.

Oui, & je lui aurois évité ce chagrin-là.

VUIDE-POCHE.

C'eſt donc à quoi tu penſois, quand je t'ai appellé ?

L'HAMEÇON.

Non, c'eſt à une aventure qui vient d'arriver.

VUIDE-POCHE.

A qui ?

L'HAMEÇON.

Au Marquis de Drouville, qui ſe croit ſi beau.

VUIDE-POCHE.

Celui qui a tant de bijoux ?

L'HAMEÇON.

Lui-même. Il a une montre garnie de diamants, qui me tente depuis long-temps, & il vient de la tirer tout-à-l'heure.

VUIDE-POCHE

C'eſt une aventure toute ordinaire de tirer ſa montre.

L'HAMEÇON

Ce n'eſt pas cela.

VUIDE-POCHE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

L'HAMEÇON.

C'eſt que ſa voiture vient de ſe rompre là, vis-à-vis.

VUIDE-POCHE.

S'il pouvoit venir ici.

L'HAMEÇON.

C'eſt ce que je regardois.

VUIDE-POCHE.

Tiens. N'eſt-ce pas lui qui entre ?

L'HAMEÇON.

C'eſt lui-même ; il y vient peut-être attendre une autre voiture. Viens avec moi, j'ai une bonne idée ; nous reviendrons.

VUIDE-POCHE.

Allons, allons.

## SCENE II.

LE MARQUIS, BERNARDY.

LE MARQUIS.

EH, Bernardy.

BERNARDY.

Monſieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Pendant qu'on m'eſt allé chercher une voiture, va-t'en chez la Préſidente de Longs-nerfs.

BERNARDY.

Où demeure-t-elle ?

LE MARQUIS.

Quelque part du côté de la rue Boucherat, ici près.

BERNARDY.

Ah ! c'eſt cette dame du chevalier Sous-tirant ?

LE MARQUIS.

Oui.

BERNARDY.

Elle n'eſt pas à Paris ; car il eſt avec elle à la campagne, à ce que m'a dit ſon cocher.

LE MARQUIS.

Eh parbleu ; cela eſt vrai ; je l'avois oublié.

BERNARDY.

Monſieur le Marquis, ſi vous voulez aller quelque part ici près.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

BERNARDY.

Vous avez Madame de Plantemere.

LE MARQUIS.

Je ne puis la ſouffrir ; elle a envie d'être ſavante. Il faudroit lire avec elle tous les ouvrages nouveaux.

BERNARDY.

BERNARDY.

Et Madame de Rocmare ?

LE MARQUIS.

Elle joue toujours & elle eſt avare, hors pour le jeu.

BERNARDY.

Et Madame la comteſſe de la Villanſores.

LE MARQUIS.

Je l'ai eue plus de ſix mois. Va-t'en voir ſi Mademoiſelle de Sotiny eſt chez elle.

BERNARDY.

Je ne vous conſeille pas d'y aller.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ? Tout ce que nous avons de mieux de nos jeunes gens y paſſent leur vie.

BERNARDY.

Cela eſt bon pour des gens ſans expérience, des étrangers, par exemple.

LE MARQUIS.

C'eſt une fille charmante !

BERNARDY.

Je la connois bien.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne veux-tu pas que j'y aille ?

BERNARDY.

C'eſt qu'on ne ſait pas ce qui peut arriver.

LE MARQUIS.

Comment ?

BERNARDY.

Vous vous portez bien, n'eſt-ce pas ?

LE MARQUIS.

Mais, je crois que oui.

BERNARDY.

Eh bien, reſtez tranquille, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Voilà de vos propos, à vous vous autres, quand vous n'aimez pas une fille, vous la décriez.

BERNARDY.

Moi, je l'aime beaucoup; & j'ai des raiſons pour cela.

LE MARQUIS.

Comment ?

BERNARDY.

Je ne veux pas lui faire tort; mais je ne peux dire cela à Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Quoi ?

BERNARDY.

C'eſt moi qui l'ai enlevée à Marſeille, d'où je l'ai menée à Aix.

LE MARQUIS.

Toi ?

BERNARDY.

Oui, d'homme d'honneur. En revenant d'I-

talie, je devins amoureux d'elle, je l'épouſai ; au bout de ſix mois je la plantai là ; mais elle eſt venue à Paris me trouver : je lui ai conſeillé de chercher fortune, & elle a réuſſi, comme vous voyez.

LE MARQUIS.

Elle eſt ta femme ?

BERNARDY.

Oui, Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Tu en es peut-être jaloux ?

BERNARDY.

Ah ! Monſieur le Marquis ſait bien que nous ne penſons pas comme cela, nous autres, & puis je ne la vois plus.

LE MARQUIS.

Va voir ſi ma voiture ſe raccommode, ou ſi l'autre revient. ( *Le coureur ſort* ).

## SCENE III.

LE MARQUIS, L'HAMEÇON *déguiſé en peintre en miniature.*

L'HAMEÇON, *faiſant la révérence.*

Je viens d'apprendre, Monſieur le Marquis, qu'il vous eſt arrivé un malheur à l'inſtant, qui ſeroit bien heureux pour moi, ſi vous le vouliez.

LE MARQUIS.

Qui êtes-vous ?

L'HAMEÇON.

Je m'appelle Rajeuni, & je ſuis peintre en miniature.

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'eſt-ce que vous me voulez ?

L'HAMEÇON.

C'eſt qu'il ne tient qu'à Monſieur le Marquis de me faire gagner, en un quart-d'heure, cinquante louis.

LE MARQUIS.

Et comment cela ?

L'HAMEÇON.

Une Dame de grande diſtinction me les a promis, ſi je puis lui rapporter de Monſieur le Marquis un portrait fort reſſemblant.

LE MARQUIS.

Ah, ah; c'eſt cela ?

L'HAMEÇON.

Oui vraiment; car elle vous aime ſi fort, qu'elle m'en donneroit peut-être cent, ſi je réuſſiſſois.

LE MARQUIS.

C'eſt peut-être une vieille femme.

L'HAMEÇON.

Non, vraiment, elle eſt jeune, & fort jolie.

LE MARQUIS.

Je ne l'ai donc jamais trouvée nulle part ?

L'HAMEÇON.

Je ne ſais pas ; mais elle ne penſe qu'à vous ; elle ne parle que de vous.

LE MARQUIS.

Monſieur Rajeuni, vous me direz ſon nom ?

L'HAMEÇON.

Je ne le ſais pas.

LE MARQUIS.

Sa demeure ?

L'HAMEÇON.

Elle eſt venue chez moi, & elle y revient tous les deux jours, pour voir ſi j'ai réuſſi. Il y a un mois que je ſuis Monſieur le Marquis à tous les ſpectacles, aux promenades, au rempart ; je commence bien mon portrait ; mais comme vous ne tenez pas en place, je ne ſaurois l'achever.

LE MARQUIS.

Vous avez donc fait quelque choſe ? montrez-moi.

L'HAMEÇON.

Je ne l'ai pas ici ; mais ſi Monſieur le Marquis vouloit ſe tenir là, un petit quart-d'heure ſeulement, cela ſuffiroit ; & comme j'en ferois sûre-

ment beaucoup de copies ; parce que je connois mille femmes qui voudroient en avoir, ma fortune ſeroit faite.

LE MARQUIS.

Eh bien, j'y conſens, à condition que vous ferez tout ce qu'il vous ſera poſſible pour ſavoir quelle eſt la Dame.

L'HAMEÇON, *faiſant ſemblant de travailler.*

Je vous le promets.

LE MARQUIS.

Où demeurez-vous ?

L'HAMEÇON.

Monſieur le Marquis ſait-il la rue du Ponceau ?

LE MARQUIS.

Non ; mais mes gens la trouveront.

L'HAMEÇON.

Ils n'auront qu'à demander Rajeuni, peintre en miniature, chez un Tabletier.

LE MARQUIS.

Cela eſt bon.

L'HAMEÇON.

Monſieur le Marquis, ſi vous vouliez bien vous tourner un peu de mon côté.

LE MARQUIS.

Comme cela ?

L'HAMEÇON.

Oui. Fort bien. Je ne ſuis pas étonné ſi toutes

les Dames ſont amoureuſes de vous ; vous avez des traits nobles, enchanteurs ; tout cela n'eſt pas aiſé à rendre.

LE MARQUIS.

On m'a toujours manqué.

L'HAMEÇON.

Vous n'êtes pas comme cela, vous, Monſieur le Marquis, vous êtes sûr des coups que vous portez dans le cœur des Dames. Auſſi avec des yeux comme les vôtres, cela n'eſt pas étonnant.

LE MARQUIS.

Pouvez-vous rendre bien les yeux ?

L'HAMEÇON.

Ecoutez donc, je n'en ai guere fait comme ceux-là.

LE MARQUIS.

Vous êtes honnête, Monſieur Rajeuni.

L'HAMEÇON.

Monſieur le Marquis, c'eſt l'état de la profeſſion.

## SCENE IV.

LE MARQUIS, L'HAMEÇON, VUIDE-POCHE, *en pauvre honteux, avec une béquille.*

VUIDE-POCHE.

E ! Meſſieurs, ayez pitié d'un pauvre homme qui n'a jamais demandé l'aumône de ſa vie.

LE MARQUIS.

Paix donc.

VUIDE-POCHE.

Eh ! Monſieur, par charité.

L'HAMEÇON.

Allons, laiſſez-moi donc; vous voyez que j'ai affaire.

VUIDE-POCHE.

Eh ! Monſieur, je vous demande bien pardon.

L'HAMEÇON.

Allons, c'eſt bon, allez-vous en.

VUIDE-POCHE.

Monſeigneur, ſi c'étoit votre bonté de me donner quelque choſe.

LE MARQUIS.

Tais-toi.

VUIDE-POCHE.

Monſeigneur, vous voyez un pauvre fermier dont tous les biens ont été brûlés.

LE MARQUIS.

Comment cela ?

VUIDE-POCHE.

Je m'en vais vous le dire, Monſeigneur.

LE MARQUIS.

Ces coquins-là font toujours des hiſtoires.

L'HAMEÇON.

Ne l'écoutez pas, Monſieur le Marquis, & ne remuez pas ; parce que j'en ſuis aux yeux, & c'eſt là le difficile.

LE MARQUIS.

Cela ſera-t-il bientôt fait ?

L'HAMEÇON.

Oui, ſi vous ne remuez pas.

VUIDE-POCHE.

Eh ! Monſeigneur !....

LE MARQUIS.

Eh bien, comment as-tu été brûlé ? voyons.

VUIDE-POCHE.

Eh ! Monſeigneur, c'eſt par une fuſée d'artifice d'un feu que le Seigneur de notre village donnoit à ſa maîtreſſe dans ſon château, le jour qu'il avoit vendu ſa terre pour lui acheter des diamans, & lui meubler une maiſon.

LE MARQUIS.

Allons, cela n'eſt pas vrai.

VUIDE-POCHE.

Eh ! Monſeigneur, cela eſt ſi vrai, que la ferme a été brûlée ; j'étois malade dans mon lit ; il m'eſt tombé une poutre qui m'a caſſé la cuiſſe tout en haut à cet endroit-là. *Il lui prend la montre, & la fait voir par derriere lui à l'Hameçon.*

LE MARQUIS.

Eh ! finis donc. Eh bien, Monſieur Rajeuni, cela ſera-t-il long encore ?

L'HAMEÇON.

Non, Monſieur le Marquis ; vous êtes attrapé.

VUIDE-POCHE.

Monſeigneur....

LE MARQUIS.

Allons, va-t-en.

VUIDE-POCHE.

Allons, Monſeigneur, je m'en vais vous obéir. (*Il s'enfuit*).

LE MARQUIS.

Voyons, voyons, Monſieur Rajeuni.

L'HAMEÇON.

Oh ! non, Monſieur, cela n'eſt pas fini, vous ne le trouveriez pas aſſez beau.

LE MARQUIS.

Eh bien, j'irai chez vous après demain, cela ſera-t-il fait ?

L'HAMEÇON.

Oui, Monſieur le Marquis, tout ſera fini. Je vous remercierai bien.

LE MARQUIS.

Vous me direz la Dame ?

L'HAMEÇON.

Monſieur le Marquis, quand vous la connoîtrez, vous ſerez bien heureux.

LE MARQUIS.

Je l'eſpere. (*L'Hameçon ſort*).

## SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, BERNARDY.

LE MARQUIS.

EH bien, Bernardy ?

BERNARDY.

Monſieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Ma voiture ?

BERNARDY.

Elle vient.

LE MARQUIS.

Quelle heure eſt-il ?

BERNARDY.

Je ne ſais pas.

LE MARQUIS.

N'as-tu pas ma montre ?

BERNARDY.

Non, Monſieur, je ne la porte point aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Je l'ai oubliée apparemment.

BERNARDY.

Non, je vous l'ai donnée ce matin, dès que vous avez été habillé.

LE MARQUIS.

Cela ne ſe peut pas.

BERNARDY.

J'en ſuis sûr.

LE MARQUIS.

Mais je ne l'ai point.

BERNARDY.

Vous l'avez donc perdue.

LE MARQUIS.

Il faut qu'on me l'ait priſe.

BERNARDY.

Et qui ?

LE MARQUIS.

Deux coquins qui ſont venus ici tout-à-l'heure.

BERNARDY.

Et qui ſont-ils.

LE MARQUIS.

L'un s'eſt dit peintre en miniature ; il demeure rue du Ponceau, chez, chez un Tabletier.

BERNARDY.

Cela n'eſt pas vrai ; je connois tout ce qui demeure dans cette rue-là. Et l'autre ?

LE MARQUIS.

C'eſt un pauvre, avec une béquille.

BERNARDY.

Avec une béquille ?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

BERNARDY.

Vous ne reverrez jamais votre montre.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ?

BERNARDY.

C'eſt que j'ai rencontré un homme qui couroit auſſi-bien que moi, avec une béquille à la main ; c'eſt ſûrement votre voleur.

LE MARQUIS.

Parbleu, voilà deux grands marauts ; il faut avouer que je ſuis bien malheureux aujourd'hui !

BERNARDY.

Ah ! tout cela ſe réparera ; quelque dame vous rendra tout cela.

LE MARQUIS.

Allons, fais avancer ma voiture. (*Ils s'en vont*).

Allons, fais avancer mon équipage. (Ils s'en vont.)

# LA

# *DIETTE.*

## QUATRE-VINGT-QUATRIEME PROVERBE.

## *PERSONNAGES.*

M. DESPREUILS.
ME. DENERÉE, *veuve, niece de M. Deſpreuils.*
LE CHEVALIER DE ST. JULES.
ME. BABAS, *gouvernante de M. Deſpreuils.*
LA ROCHE, *laquais de M. Deſpreuils.*
LE BRUN, *laquais du chevalier de St. Jules.*
M. SOBRIN, *médecin.*

*La ſcene eſt chez M. Deſpreuils, dans un ſallon.*

# LA DIETTE.

## *PROVERBE.*

### SCENE PREMIERE.

ME. DENERÉE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien, Madame, qu'eſt-ce qu'il y a de nouveau ici?

ME. DENERE'E.

Mon oncle eſt toujours de même.

LE CHEVALIER.

Le délire continue?

ME. DENERE'E.

Oui. Je ne veux pas vous parler devant les domeſtiques.

LE CHEVALIER.

Pourquoi?

ME. DENEREE.

C'eſt qu'ils ne ſont pas bien intentionnés pour vous. Ils diſent que mon oncle n'étoit pas malade, & que c'eſt le médecin que vous lui avez donné, qui lui a cauſé ce délire.

LE CHEVALIER.

Mais Monſieur Sobrin eſt fort ſage, & j'ai fait pour le mieux.

ME. DENERÉE.

Je le crois ; mais la diette qu'il ordonne dans toutes les maladies a révolté nos gens, & ils ont tant dit à mon oncle que s'il ne vouloit pas manger, il mourroit, qu'aujourd'hui il ſe croit mort, oui, abſolument mort.

LE CHEVALIER.

Quoi ! la tête de M. Deſpreuils eſt affoiblie à ce point-là ?

ME. DENERÉE.

Oui, vraiment, & ſi elle ne revient pas, & qu'il meure en effet, je ne pourrai jamais vous épouſer.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc ? n'êtes-vous pas veuve, par conſéquent maîtreſſe de vos volontés ?

ME. DENERÉE.

Il eſt vrai ; mais vous ne ſavez pas tout. J'attends de mon oncle la ſeule fortune que je puiſſe avoir.

LE CHEVALIER.

Je le ſais.

Me. DENERÉE.

Vous n'êtes pas riche, & il m'étoit bien doux de pouvoir vous faire partager des biens que je ne ſaurois deſirer ſans vous.

LE CHEVALIER.

Votre cœur me ſuffit.

Me. DENERE'E.

Je le crois ; mais en vous épouſant ſans la ſucceſſion de mon oncle, je vous ruinerois, en vous empêchant de faire un bon mariage ; & il a fait un teſtament par lequel il me déshérite, ſi je vous épouſe.

LE CHEVALIER.

O ciel ! que m'apprenez-vous ?

Me. DENERE'E.

S'il mouroit . . . .

LE CHEVALIER.

Ne pourroit-on pas faire caſſer le teſtament, comme ayant été fait dans le délire ?

Me. DENERE'E.

Ce ſeroit un procès dont le ſuccès ſeroit très-douteux ; & comme les domeſtiques ſont bien traités dans ce teſtament, le délire ſeroit très-difficile à prouver.

LE CHEVALIER.

Comment donc faire ?

ME. DENERE'E.

Il faut attendre M. Sobrin, que j'ai envoyé chercher par le Brun, qui s'eſt trouvé ici fort à propos.

LE CHEVALIER.

Mais la gouvernante ....

ME. DENERE'E.

Madame Babas ?

LE CHEVALIER.

Oui, elle empêchera qu'on ne ſuive ſes ordonnances.

ME. DENERE'E.

Il eſt vrai qu'elle eſt un peu contre lui, depuis le délire de mon oncle ; mais je vais lui faire entendre raiſon.

LE CHEVALIER.

La choſe ſera difficile ; car elle eſt bien entêtée : la voici.

## SCENE II.

ME. DENERÉE, LE CHEVALIER, ME. BABAS.

ME. DENERÉE.

EH bien, Madame Babas, mon oncle ſe croit-il toujours mort ?

ME. BABAS.

Ah! mon Dieu, Madame, plus que jamais ; il nous fait perdre l'eſprit. Premiérement, il ne veut plus ouvrir les yeux, & il ne parle que de ſon enterrement, & puis il dit qu'on verra dans ſon teſtament qu'il ne veut ni cloches, ni chant ; quelle pitié ! enſuite il demande ſi on l'a lu.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce que les Notaires n'ont pas vu qu'il étoit dans le délire ?

ME. BABAS

Mais c'eſt qu'il n'y étoit pas, Madame, & qu'il avoit toute ſa raiſon comme moi. Il n'y a qu'un point qui le tourmentoit, c'étoit de ſavoir que vous vous portiez bien, vous, Monſieur le Chevalier & Monſieur Sobrin auſſi. Pour Monſieur Sobrin, il a bien raiſon de le déteſter ; car

c'eſt cette chienne de diette qu'il lui a ordonnée qui l'a mis dans cet état-là.

LE CHEVALIER.

Eh bien, ſi vous le croyez, faites-le manger.

ME. BABAS.

Eſt-ce qu'il y a moyen à préſent ? Il dit que les morts ne mangent point. J'ai beau lui dire : Mais, mon cher maître, écoutez donc une choſe, ſi vous ne mangez pas, nous mourrons tous de chagrin. Eh bien, dit-il, tant mieux, nous nous reverrons bientôt ; car il nous aime bien, comme vous voyez : c'eſt le meilleur cœur du monde ! Pour moi, je crois que je deviendrai folle. Savez-vous que cela me fait tant de peur, cette vilaine diette, que, depuis que mon maître eſt comme cela, je fais mes quatre repas, & je mange, la nuit, quand je m'éveille : il faut vivre avant de mourir, premiérement, & d'un.

ME. DENERE'E.

Eh mon Dieu ! Monſieur Sobrin ne vient pas.

ME. BABAS.

Qu'en voulez-vous faire, Madame ? Ah, pardi, voilà un beau médecin de neige ; c'eſt dommage qu'il n'y ait pas de dégel pour lui. Mais je m'amuſe, moi, là, tandis que j'ai affaire. Voyons un peu .... oui, il ſera bien ſur ce ſopha.

LE CHEVALIER.

Qui donc, Madame Babas ?

Me. BABAS.

Monſieur Deſpreuils veut être tranſporté ici.

Me. DENERE'E.

Pourquoi faire ?

Me. BABAS.

Ah dame, pour..... Eh bien, voilà que je ne m'en ſouviens pas à préſent. Ah ! mon Dieu, ſi j'allois devenir folle auſſi, moi ! Je m'en vais manger un morceau & boire un coup promptement.

## SCENE III.

Me. DENERE'E, LE CHEVALIER, LA ROCHE, *avec des oreillers.*

LA ROCHE.

Je vais mettre les oreillers ſur le canapé.

Me. DENERE'E.

Eſt-ce que mon oncle va venir ?

LA ROCHE.

Oui, Madame, c'eſt-à-dire, nous allons l'apporter ; car il dit que les morts ne marchent pas.

Me. DENERE'E.

Chevalier, allez-vous-en ; il ſeroit peut-être fâché de vous voir.

LA ROCHE.

Il ne le verra pas, Madame : il dit que lorſqu'on eſt mort on doit avoir les yeux fermés, & il tient parole. Je m'en vais le chercher. (*Il ſort*).

Me. DENERE'E.

En vérité, cette ſituation eſt réellement affligeante.

LE CHEVALIER.

Il faut eſpérer qu'elle ne durera pas. Nous verrons ce que dira le Docteur.

Me. DENERE'E.

Voici, je crois, mon oncle.

## SCENE IV.

M. DESPREUILS, *en robe de chambre*, Me. DENERE'E, LE CHEVALIER, Me. BABAS *mangeant*, LA ROCHE & LA FLEUR *portant M. Deſpreuils.*

LA ROCHE.

TIENS, par ici. Avance encore : poſons-le là.

Me. BABAS.

Un peu plus avant : fort bien.

M. DESPREUILS.

Eh ! tu me fais mal au cou, toi, la Roche.

LA ROCHE.

Oh que non, Monſieur.

M. DESPREUILS.

Eh parbleu, je le ſens bien, apparemment.

LA ROCHE.

Vous vous trompez, Monſieur.

M. DESPREUILS.

Comment, je me trompe ?

LA ROCHE.

Aſſurément, eſt-ce que les morts ſont ſenſibles ?

M. DESPREUILS.

Ah! tu as raiſon ; je n'y penſois pas.

Me. BABAS.

La Roche, allez-vous-en boire un coup avec la Fleur, & n'oubliez pas de manger au moins, car vous voyez où mene la diette.

LA ROCHE.

Oh ! laiſſez, laiſſez-nous faire, ne ſoyez pas en peine de nous.

## SCENE V.

Me. DENERE'E, LE CHEVALIER, Me. BABAS.

Me. DENERE'E

Eh bien, mon oncle, comment vous trouvez-vous ?

M. DESPREUILS.

Mais aſſez bien. Je ne croyois pas qu'on mourût comme cela, ſans ſentir ni mal, ni douleur.

Me. DENERE'E.

Mais vous n'êtes pas mort....

M. DESPREUILS.

Je ne ſuis pas mort ? qui vous a dit cela ?

Me. DENERE'E

Non, assurément, vous ne l'êtes point : rappellez votre raison....

M. DESPREUILS.

Comment ma raison ? est-ce que les morts sont des fous ? croyez-vous qu'ils aient envie de rire ? Laissez-moi tranquille ; voilà l'état où je dois être, je le sais mieux que vous.

Me. DENERE'E.

Mais, mon oncle, croyez-nous donc.

M. DESPREUILS.

Ah çà, voulez-vous me faire mettre en colere, afin que les morts se moquent de moi ; car je serois, je crois, le seul mort en colere.

Me. BABAS.

Moi, je ne lui veux rien dire : s'il vouloit manger, cela seroit différent.

M. DESPREUILS.

Mais je vous dis que dans notre monde on ne mange pas.

Me. BABAS

Eh bien, soyez du nôtre ; il vaut mieux être un bon vivant qu'un triste mort.

Me. DENERE'E.

Ah ! voilà le Brun.

## SCENE VI.

Me. DENERE'E, M. DESPREUILS, M. SOBRIN, Me. BABAS, LE BRUN.

LE CHEVALIER.

Eh bien, le Docteur vient-il ?

LE BRUN.

Vous allez le voir ; il me ſuit : le voilà qu'il entre.

Me. DENERE'E, *allant au devant de lui.*

Monſieur le Docteur, que dites-vous de l'état de mon oncle ?

M. SOBRIN.

Tout-à-l'heure, Madame, tout-à-l'heure (*il tâte le poulx de M. Deſpreuils*).

Me. BABAS.

Monſieur, depuis le matin il ſe croit mort.

M. SOBRIN.

Bon.

Me. BABAS.

Songez donc qu'il n'a pas mangé depuis huit jours.

M. SOBRIN.

Bon.

Me. BABAS.

Toute la nuit il a été très-agité.

M. SOBRIN.

Bon.

Me. BABAS.

Et, quelque choſe que nous lui ayions dit, il n'a pas voulu ouvrir les yeux.

M. SOBRIN.

Bon.

Me. BABAS.

Comment, bon, bon, bon ; mais s'il continue, nous ne ſaurons qu'en faire.

M. SOBRIN.

Fort bien : je ſais à préſent la cauſe du mal, & je le guérirai.

Me. BABAS.

Vous ne le guérirez pas, ſi vous ne trouvez le moyen de le réſoudre à manger.

M. SOBRIN.

Au contraire. Ecoutez-moi.

Me. BABAS.

Mais, Monſieur, quand il n'y a plus d'huile dans une lampe, premiérement & d'un, il faut bien qu'elle s'éteigne ; on ne vit pas de l'air du temps, & votre diette...

Me. DENERE'E

Ecoutez M. leDocteur, Madame Babas.

Me. BABAS.

Ah ! mon Dieu, qu'il parle tant qu'il voudra ;

mais ce n'eſt pas avec des paroles qu'on guérit un malade. J'ai parlé à mon mari juſqu'au dernier moment, & cela ne l'a pas empêché de mourir, le pauvre défunt!

Me. DENERÉE.

Finiſſez donc.

Me. BABAS.

Allons, je me tais; mais . . .

M. SOBRIN, *à Madame Denerée.*

Madame, le mal de M. votre oncle eſt dans le ſang, c'eſt-à-dire, que la fermentation a cauſé une fievre qui tourne à la malignité, & que, ſans perdre un inſtant, il faut le ſaigner trois fois, d'heure en heure.

Me. BABAS.

Ce n'eſt pas mon avis à moi, Madame; c'eſt Monſieur votre oncle; mais c'eſt mon maître.

M. DESPREUILS.

Qu'eſt-ce que dit le Docteur, Madame Babas?

Me. BABAS.

Il dit qu'il veut vous faire ſaigner trois fois; n'y conſentez pas, mon cher maître.

M. DESPREUILS.

Je ne crois pas qu'il s'en aviſe.

M. SOBRIN.

Mais, Monſieur Deſpreuils....

M. DESPREUILS.

Non, Monſieur; vous m'avez tué, contentez-vous de cela. On peut bien ouvrir un mort; mais on ne le ſaigne pas; & je vous empêcherai bien de me pourſuivre au delà du tombeau.

Me. BABAS.

Et moi auſſi, je vous aſſure.

Me. DENERE'E.

Madame Babas, je vous prie de ne pas vous oppoſer aux ſecours qu'il eſt à propos de donner à mon oncle.

Me. BABAS.

Mais Madame...

Me. DENERE'E.

Taiſez-vous.

Me. BABAS, *à part.*

Si je ne parle pas, je n'en penſerai pas moins.

LE CHEVALIER, *bas.*

Docteur, comment ferez-vous? Ils ne le laiſſeront jamais ſaigner.

M. SOBRIN.

Je ſens bien que Madame Babas s'y oppoſera; & que le malade ſera fort difficile à ſaigner de force; ainſi il faut prendre un autre parti.

LE CHEVALIER.

Voyons.

M. SOBRIN.

Avez-vous quelqu'un ſur qui vous puiſſiez compter ici ?

Me. DENERE'E.

Oui, il y a le Brun, qui eſt au Chevalier.

M. SOBRIN.

Eh bien, je vais vous envoyer un temperatif, qu'il lui fera prendre, ſans que Madame Babas le ſache, & cela arrêtera les progrès de la fievre ; vous en pouvez être sûrs.

Me. DENERE'E.

Allons, envoyez-le promptement.

M. SOBRIN.

Je vous l'apporterai moi même, &, quelque temps après, je viendrai voir l'effet du remede.

Me. DENERE'E.

Allez, ne tardez pas.

LE CHEVALIER, *à Madame Denerée.*

Je vais conduire le Docteur.

Me. DENERE'E.

J'y vais auſſi ; je veux ſavoir ce qu'il penſe réellement de l'état de mon oncle.

## SCENE VII.

M. DESPREUILS, Me. BABAS, LE BRUN.

Me. BABAS.

POUR des gens d'eſprit, comme ils donnent tête baiſſée dans tout ce que dit cet homme-là ! Ah ! ſi notre Monſieur Tibia n'étoit pas en campagne, comme il auroit déjà guéri notre maître !

LE BRUN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que Monſieur Tibia ?

Me. BABAS.

Ah ! c'eſt un petit chirurgien qui demeure ici au coin de la rue à droite. Il m'a donné une fois une médecine qui m'a purgée pendant onze jours ; auſſi je n'ai pas été malade depuis.

LE BRUN.

Ah çà, voulez-vous que je guériſſe Monſieur Deſpreuils, moi ?

Me. BABAS.

Aſſurément, je le veux ; tenez, j'ai plus de confiance en vous, qu'à ce Docteur, avec ſa grande perruque & ſa canne. Quand on dit un

Docteur, c'eſt pour moi comme ſi l'on diſoit un ignorant.

LE BRUN.

Cela eſt ſouvent la même choſe. Ah çà, qu'eſt-ce que vous me donnerez, ſi je réuſſis ?

Me. BABAS.

Tout ce que vous m'avez demandé.

LE BRUN.

Ne badinons pas ; vous ſavez que depuis long-temps j'ai envie de vous épouſer.

Me. BABAS.

Eh bien, je vous épouſerai, cela ne me fait rien ; parce qu'on m'a prédit que je ſerois veuve trois fois.

LE BRUN.

Je ne crois pas aux Devins. Allons, commencez par me donner des draps blancs, & envoyez-moi la Roche avec une échelle.

Me. BABAS.

Vous me direz donc....

LE BRUN.

Oui, oui, après.

## SCENE VIII.

M. DESPREUILS, LE BRUN.

M. DESPREUILS.

Eh bien, qu'eſt-ce donc que l'on fait ? eſt-ce qu'on ne ſonge pas à mon enterrement ?

LE BRUN.

Pardonnez-moi, Monſieur, on va apporter la tenture.

M. DESPREUILS.

Avec toutes leurs cérémonies, ces gens-là gâtent la mort ; mais j'ai dit dans mon teſtament que je n'en voulois point.

LE BRUN.

Dame, Monſieur, je n'en ſais ; mais puiſque le vin eſt tiré il faut le boire.

M. DESPREUILS.

Allons, finiſſez donc.

## SCENE IX.

M. DESPREUILS, LE BRUN, LA ROCHE, *avec des draps & une échelle.*

LE BRUN.

AIDEZ-moi donc, Meſſieurs ? (*Ils tendent les draps*).

M. DESPREUILS.

Cela avance-t-il ?

LE BRUN.

Oui, Monſieur, voilà qui eſt fait. (*Ils s'en vont*).

## SCENE X.

M. DESPREUILS.

JE ne ſais pas quand ils viendront me chercher. Je ſuis bien fâché d'avoir défendu les cloches ; j'aurois entendu tout cela, & je ſaurois quand on auroit fini ; car je ne ſens rien.

## SCENE XI.

M. DESPREUILS, LE BRUN.

LE BRUN, *contrefaiſant pluſieurs voix.*

QU'EST-CE donc là qui paſſe ? — C'eſt ce pauvre M. Deſpreuils.

M. DESPREUILS.

Ah, ah ! je paſſe ; cela ſera bientôt fait.

LE BRUN.

A-t-il été malade long-temps ? — Non ; mais ſes gens pleurent bien. — C'eſt qu'ils l'aimoient beaucoup. — Voyez donc ce pauvre le Brun comme il eſt affligé. — Eſt-ce qu'il étoit à lui ? — Non ; mais il ne l'aimoit pas moins. — S'il avoit ſu cela, il lui auroit aſſurément laiſſé quelque choſe. — Allons, voilà le convoi paſſé. — Adieu, Monſieur, adieu, Madame. — Mes compliments chez vous. — Je n'y manquerai pas.

## SCENE XII.

M. DESPREUILS.

Je n'entends plus rien. Je voudrois bien ſavoir où je ſuis à préſent. Je crois que je puis ouvrir les yeux. ( *Il ouvre les yeux* ). Ah, ah! je ne vois que du blanc. Apparemment que ce ſont les champs Eliſées. Mais que dois-je faire ? dois-je me lever ou reſter tranquille ? Pour le ſavoir, attendons qu'il paroiſſe quelques ames, qui ſans doute me le diront. — Ah! mon Dieu, que je m'ennuie! On a bien raiſon de dire dans l'autre monde qu'on s'ennuie comme un mort; mais j'entends quelqu'un. Examinons ſans rien dire.

## SCENE XIII.

M. DESPREUILS, Me. BABAS, LE BRUN, *enveloppés chacun d'un drap de la tête aux pieds.*

M. DESPREUILS.

Ce ſont deux ames.

LE BRUN, *bas.*

Le Docteur a envoyé une petite bouteille, que j'ai là pour lui faire prendre.

Me. BABAS.

Jettez-la par la fenêtre.

LE BRUN.

Non, je veux la lui faire voir, pour lui prouver que je n'en ai pas eu beſoin.

Me. BABAS.

Madame Denerée croit que nous ne réuſſirons pas.

LE BRUN.

Elle verra qu'elle s'eſt trompée.

M. DESPREUILS.

Je n'entend pas un mot de ce qu'ils diſent; mais que vois-je ! je crois que c'eſt le Brun ?

LE BRUN.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même.

M. DESPREUILS.

Depuis quand es-tu mort ?

LE BRUN.

Monſieur, deux heures après Madame Babas.

M. DESPREUILS.

Madame Babas eſt morte ?

ME. BABAS

Oui, mon cher maître, du chagrin de ne plus vous voir : j'ai dit comme cela, qu'eſt-ce que j'ai affaire au monde à préſent ? & je ſuis morte tout de ſuite ; & le Brun, qui m'aimoit, eſt mort auſſi.

M. DESPREUILS.

En vérité, mes amis, j'en ſuis bien aiſe ; car je ne connois perſonne ici.

ME. BABAS.

Que faiſiez-vous donc là ?

M. DESPRUILS.

Rien. Je m'ennuiois.

LE BRUN.

Mais il faut faire quelque choſe pour s'amuſer.

M. DESPREUILS.

Eh quoi ?

ME. BABAS.

Boire & manger.

M. DESPREUILS.

Vous vous moquez de moi; des ames ne mangent pas.

LE BRUN.

Je le croyois comme vous ; mais nous avons déjà goûté, & nous allons ſouper.

M. DESPREUILS.

Quel conte vous me faites !

LE BRUN.

Vous allez voir. Madame Babas, vous avez nos deux poulets ?

ME. BABAS.

Oui, les voici; je les ai choiſis bien gras.

LE BRUN.

Et moi, j'ai deux bouteilles de vin, du meilleur qui ſoit en Bourgogne.

M. DESPREUILS.

Et vous allez boire & manger ?

LE BRUN.

Sûrement; vous allez voir.

M. DESPREUILS.

Je ne comprends pas cela.

ME. BABAS.

Eſt-ce que vous n'avez pas faim?

M. DESPREUILS.

Parbleu ſi fait, j'ai faim & ſoif, on ne peut pas davantage; mais je ne crois pas que je doive manger.

ME. BABAS.

Eh bien, Monſieur, ce ſont vos affaires; pour nous, nous allons toujours manger, n'eſt-ce pas, le Brun?

LE BRUN.

Ah! je vous en réponds..

ME. BABAS.

Mettons-nous ici auprès de Monſieur, pour lui tenir compagnie. Voilà votre poulet. Donnez-moi du pain.

LE BRUN.

En voici. (*Ils mangent*).

M. DESPREUILS.

Votre poulet ſent bien bon.

ME. BABAS.

Il eſt excellent!

LE BRUN.

J'avois bien faim.

ME. BABAS.

Buvons donc.

LE BRUN.

Volontiers. (*Il verſe à boire, & ils boivent.*)

M. DESPREUILS.

Savez-vous à quoi je penſe, pendant que vous mangez tous les deux ?

LE BRUN, *la bouche pleine.*

Non, Monſieur, à quoi ?

M. DESPREUILS.

A tout ce qu'on dit dans le monde d'où nous venons, quand on parle de celui-ci.

LE BRUN.

Oui, cela eſt bien drôle : on y parle ſouvent de tout, ſans ſavoir ce qu'on dit.

M. DESPREUILS.

Aſſurément, puiſqu'on dit que quand on eſt mort, on ne mange pas.

Me. BABAS.

Ah ! mais, dame, écoutez donc ; peut-être qu'ici il n'y a que le peuple qui mange, pour le récompenſer de n'avoir pas fait auſſi bonne chere que vous de ſon vivant.

LE BRUN.

Ah, pardi, pour moi, je ſerois bien fâché de n'être pas peuple ici ; je ſerois privé d'un trop grand plaiſir.

MF. BABAS.

Ce qu'il y a de meilleur encore, c'eſt qu'on peut manger tant qu'on veut, ſans craindre que cela faſſe du mal; parce qu'on ne meurt pas deux fois.

LE BRUN.

Cela n'eſt pas malheureux; on n'eſt ſeulement pas malade ici; ce n'eſt pas comme là haut. En vérité, je les plains bien ces pauvres vivants! Allons, buvons.

ME. BABAS.

Monſieur, à votre ſanté.

LE BRUN.

C'eſt ſans cérémonie. A l'honneur de la vôtre.

M. DESPREUILS.

Vous trouvez donc du goût à ce que vous mangez?

ME. BABAS.

Et un bon goût. Tenez, ſentez cela.

M. DESPREUILS.

Diable! cela augmente ma faim.

LE BRUN.

Cela eſt bien malheureux d'être condamné comme cela à avoir toujours faim, ſans pouvoir manger.

M. DESPREUILS.

Vous croyez que je ſuis condamné à cela ?

Me. BABAS.

Ah dame, je ne ſais pas. Qu'eſt-ce qui ſait cela ? Si vous voulez, quand nous aurons fait connoiſſance ici, nous nous informerons des tenants & des aboutiſſants, & nous vous dirons de quoi il retourne.

M. DESPREUILS.

Oui, mais en attendant....

LE BRUN.

Vous êtes sûr de ne pas mourir de faim.

M. DESPREUILS.

Oui ; mais de ſouffrir beaucoup.

LE BRUN.

Cela pourroit bien être ; mais il faut prendre patience, je n'y ſais pas d'autre remede.

M. DESPREUILS.

Ecoutez-moi : vous êtes tous les deux mes amis.

Me. BABAS.

Et nous le ſerons toujours à préſent ; voilà de quoi vous pouvez être bien sûr.

M. DESPREUILS.

Si vous me promettiez le ſecret, il me ſemble que je pourrois eſſayer de manger.

LE BRUN.

Oui ; mais c'eſt que nous avons encore faim.

M. DESPREUILS.

Rien qu'une cuiſſe de poulet ſeulement.

ME. BABAS.

Ah oui, pour eſſayer, n'eſt-ce pas ?

LE BRUN.

Oui ; mais c'eſt que l'appétit vient quelquefois en mangeant, & puis nous...

M. DESPREUILS.

Mes amis, je vous en prie.

ME. BABAS.

Vous n'en direz rien.

M. DESPREUILS.

Non, non.

LE BRUN.

Tenez, voilà une cuiſſe.

ME. BABAS.

Et du pain.

M. DESPREUILS.

En vous remerciant. ( *il dévore* ).

ME. BABAS.

Cela eſt-il bon ?

M. DESPREUILS, *la bouche pleine.*

Excellent !

LE BRUN.

Il faut boire.

M. DESPREUILS.

Donnez, donnez. (*Il boit*). Voilà de bon vin.

LE BRUN.

C'eſt qu'il n'y a pas ici de cabaretier. Le vin eſt naturel.

M. DESPREUILS.

Donnez-moi quelque choſe encore.

LE BRUN.

Tenez, voilà une aile.

M. DESPREUILS.

Donnez-moi à boire. (*Il boit*).

Me. BABAS.

Cela ne va pas mal. Je commence à croire à préſent que vous n'êtes pas condamné à mourir toujours de faim; dame, écoutez donc : plus on vit, plus on apprend.

M. DESPREUILS.

En vérité, mes amis, je ſuis bien heureux que vous ſoyez morts.

LE BRUN.

Buvez, buvez. (*Il lui verſe à boire*).

M. DESPREUILS, *après avoir bu.*

Tout cela me fait un grand plaiſir !

LE BRUN.

Vous voyez bien que les morts vous apprennent à vivre.

Me. BABAS.

Si j'étois de vous, pour vous amuſer ; car vous n'avez rien à faire, je m'amuſerois à dormir, c'eſt toujours autant de pris.

M. DESPREUILS.

Les morts dorment-ils ?

LE BRUN.

Tant qu'ils veulent.

M. DESPREUILS.

Je commence à le croire ; car j'en ai bien envie.

Me. BABAS.

Eh bien, eſſayez. Attendez, je vais raccommoder votre bonnet de nuit & votre couvre-pieds. Là, voilà qui eſt bien. Bon ſoir.

M. DESPREUILS.

Bon ſoir, bon ſoir.

LE BRUN.

Bon ſoir, Monſieur. Il ne me réponds pas : bon ſoir, Monſieur. Ma foi, il eſt déjà endormi.

Me. BABAS.

Le voilà ſauvé.

LE BRUN.

Pour moi, je le crois. Bon ſoir, Monſieur. Il n'entend rien.

Me. BABAS.

Allons, emportons tout cela.

LE BRUN.

Non, laiſſons-le là.

## SCENE XIV.

M. DESPREUILS, Me. DENERÉE, LE CHEVALIER, Me. BABAS, LE BRUN.

Me. DENERE'E.

Nous avons tout entendu. Mon oncle dort-il tout de bon?

LE BRUN.

Je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Il ne faut pas le réveiller.

Me. BABAS.

Oh! il n'y a rien à craindre; quand il dort une fois, on tireroit le canon de la Baſtille que cela ne lui feroit rien.

ME. DENERÉE.

Voilà une heureuſe idée que le Brun a eu là.

LE BRUN.

Je m'en vais détendre tout cela pour quand il ſe réveillera.

LE CHEVALIER.

Dépêche-toi.

LE BRUN.

J'aurai bientôt fait. ( *Il va chercher une échelle, & il détend les draps* ).

ME. DENERE'E.

Pourvu qu'il revienne dans ſon bon ſens.

ME. BABAS.

Ah ! pardi, il y ſera, puiſqu'il a mangé; je vous en réponds, moi. Je voudrois avoir autant d'écus que les Médecins ont tué de monde avec leur chienne de diette. Pour moi je ſais bien que, lorſque je ſerai malade, je demanderai toujours à manger : tant qu'on mange on ne meurt pas.

LE BRUN.

Allons, voilà qui eſt fait ( *Il emporte les draps & l'échelle* ).

ME. DENERE'E.

Je ne ſuis pas encore ſans inquiétude.

LE CHEVALIER.

Vous verrez, à ſon réveil.

## SCENE XV.

Me. DENERÉE, LE CHEVALIER, M. DESPREUILS, M. SOBRIN, Me. BABAS, LE BRUN.

LE BRUN.

VOILA Monſieur le Docteur.

M. SOBRIN.

Eh bien, notre malade ?

Me. DENERE'E.

Il dort, & je le crois hors d'affaire.

M. SOBRIN.

Cela doit être. Oh ! j'étois sûr de mon fait Il faut le réveiller.

Me. BABAS.

Non, Monſieur; laiſſez, je vous prie, repoſer mon pauvre maître; vous voudrez peut-être encore le ſaigner.

M. SOBRIN.

Non, je vous en donne ma parole d'honneur; d'ailleurs il ne doit plus en avoir beſoin.

LE CHEVALIER.

Vous le croyez, Docteur ?

M. SOBRIN.

Quand je vous dis que j'en ſuis sûr. Allons, Monſieur Deſpreuils.

M. DESPREUILS.

Ah ! c'eſt vous, Docteur ?

M. SOBRIN.

Oui, c'eſt moi. Donnez-moi votre bras. Fort bien : il n'y a plus d'agitation.

M. DESPREUILS.

Ah ! Docteur, j'ai fait un terrible rêve.

Me. BABAS.

Ah ! s'il prend cela pour un rêve !

Me. DENERE'E.

Ne dites donc rien, Madame Babas.

M. DESPREUILS.

Je me ſuis cru mort.

M. SOBRIN.

Eh bien, vous ne le croyez plus ?

M. DESPREUILS.

Non, vraiment ; je me ſens même aſſez de force.

M. SOBRIN.

C'eſt moi qui vous ai tiré de là.

M. DESPREUILS.

Vous ?

M. SOBRIN.

Oui, avec un températif que je vous ai fait donner.

M. DESPREUILS.

Je ne me ſouviens pas...

LE BRUN.

Je m'en ſouviens bien, moi.

M. SOBRIN.

Ne vous l'a-t-on pas remis pour le faire prendre à Monſieur Deſpreuils ?

LE BRUN.

Oui, Monſieur; mais comme vous ne vouliez pas croire que c'étoit la diette qui l'avoit mis dans l'état où il étoit, Madame Babas & moi nous lui avons fait manger une cuiſſe & une aile de poulet : il a bien dormi; il ſe porte à merveille, & voilà votre températif que j'avois gardé dans ma poche.

M. SOBRIN.

Quoi ! vous l'avez fait manger ?

ME. BABAS.

Oui, Monſieur; tenez, voilà les reſtes du poulet & du vin.

M. SOBRIN.

Et vous le croyez guéri ?

LE BRUN.

Assurément ; & vous en êtes convenu vous-même tout-à l'heure.

M. SOBRIN.

Eh bien, je me suis trompé.

Me. BABAS.

C'est peut-être votre habitude.

Me. DENERÉE.

Docteur, vous convenez donc que Monsieur Despreuils....

M. SOBRIN.

Est fort mal.

M. DESPREUILS.

Moi fort mal! (*Il se leve*). Je ne conviendrai pas de cela.

M. SOBRIN.

Voyez à quoi vous l'exposez.

M. DESPREUILS.

A te chasser, maudit ignorant.

M. SOBRIN.

Ceci est un peu fort ; un malade n'a jamais chassé un Médecin. Vous me rappellerez ; mais vous ne m'aurez pas quand vous voudrez.

Me. BABAS.

Ah ! tant mieux. Je voudrois bien ne le revoir jamais ici.

## SCENE DERNIERE.

Me. DENERÉE, M. DESPREUILS, LE CHEVALIER, Me. BABAS, LE BRUN.

LE BRUN.

J'Espere, Monſieur, que vous ſerez plus content de votre nouveau Médecin, & que ſi vous avez été fâché contre Monſieur le Chevalier pour vous avoir donné l'autre...

M. DESPREUILS.

Moi, j'ai été fâché contre le Chevalier?

Me. DENERE'E.

Oui, mon oncle; puiſque vous avez mis dans votre teſtament que vous me déshériteriez, ſi jamais je voulois l'épouſer.

M. DESPREUILS.

J'ai fait mon teſtament?

Me. BABAS.

Oui, Monſieur.

M. DESPREUILS.

Et j'y ai mis cette clauſe?

ME. DENERE'E.

Oui, mon oncle.

M. DESPREUILS.

Eh bien, je vais l'annuler par un bon contrat bien en forme, où je ne vous donnerai tout mon bien qu'à condition que vous l'épouſerez ſans différer.

ME. DENERE'E.

Ah ! mon oncle !

M. DESPREUILS.

Je n'ai jamais eu d'autre intention.

LE CHEVALIER.

Monſieur, toute la vie . . .

M. DESPREUILS.

Ne parlons point de remerciements. Laiſſez-moi aller m'habiller ; car je veux ſortir, & paſſer chez mon Notaire.

LE BRUN.

Monſieur, nous avons fait un marché, Madame Babas & moi.

M. DESPREUILS.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE BRUN.

Qu'elle m'épouſeroit, ſi je vous guériſſois.

M. DESPREUILS.

J'entends : c'eſt encore un autre contrat ; je m'en charge. Un vieux garçon n'a rien de mieux à faire que de marier tout ce qui l'entoure.

# LES
# *DEUX AUTEURS.*

## QUATRE-VINGT-CINQUIEME PROVERBE.

# PERSONNAGES.

M. LE NAIN, }
M. LE GRIS, } *Auteurs.*

*La Scene eſt dans le jardin de l'Infante, à Paris.*

# PROLOGUE.

M. LE GRIS, M. LE NAIN.

M. LE GRIS.

BON jour, Monſieur le Nain.

M. LE NAIN.

Bon jour, Monſieur le Gris.

M. LE GRIS.

Savez-vous du nouveau?

LE NAIN.

N'avez-vous rien appris?

M. LE GRIS.

Il a paru, je crois, une platte brochure.

M. LE NAIN.

Il faut faire du bon, quelque choſe qui dure.
Je crois l'avoir trouvé : faites-moi compliment.

M. LE GRIS.

Hâtez-vous de parler : que dites-vous? comment!

M. LE NAIN.

J'avois toujours été très-peu recommandable ;
Mais je viens de finir un ouvrage admirable.

M. LE GRIS, *ironiquement.*

Je crois, ſortant de vous, qu'il doit être excellent ;
Et perſonne jamais n'eut un pareil talent.

M. LE NAIN.

Vous changerez de ton, voyant ma tragédie.

M. LE GRIS.

C'eſt là cet ouvrage...

M. LE NAIN.

Oui.

M. LE GRIS.

Mais il faut du génie.

M. LE NAIN.

Je conviens avec vous que je n'en eus jamais.

M. LE GRIS.

Qui peut donc vous donner l'eſpoir d'un grand ſuccès ?

M. LE NAIN.

Vous n'en pourrez prévoir la pleine réuſſite
Qu'en ſachant mon projet, qu'en voyant ma conduite.

M. LE GRIS.

Mais il faudroit avoir de l'eſprit & du goût.

M. LE NAIN.

Vous verrez, par mon plan, qu'il n'en faut point du tout.
J'exerçois vainement l'art divin de la rime;
Car c'eſt du temps perdu, lorſque l'on s'en eſcrime
Sans avoir un bon fond; ſoyez-en convaincu.

M. LE GRIS.

J'ai, pour nier cela, je penſe, aſſez vécu.
C'étoit bon autrefois; cette vieille méthode,
Dans ce ſiecle d'eſprit, a bien changé de mode.
Lorſque l'on ſait écrire, a-t-on beſoin d'autre art?

M. LE NAIN.

Quand la nature eſt belle, il ne faut point de fard;
Et ſous la draperie, on ſent que dans l'antique
C'eſt à montrer le nud que l'artiſte s'applique;
Mais revenons au fond: ſans lui, point d'intérêt.

M. LE GRIS.

Et ſans lui la muſique a-t-elle moins d'effet?

M. LE NAIN.

Je crois qu'elle en auroit encore davantage,
Puiſqu'il augmenteroit le charme de l'ouvrage.

M. LE GRIS.

Laiſſons aux amateurs à traiter ce ſujet.

M. LE NAIN.

Oui, vous avez raiſon: reprenons notre objet;
Car je dois vous prouver que pour ma tragédie

Je n'ai pas eu beſoin d'eſprit, ni de génie.
D'une piece bien faite, en s'emparant du plan;
On en peut faire trois, d'un genre différent;
Mais il faut bien choiſir, chez un auteur habile,
Toujours très-applaudi : le reſte eſt très-facile.

M. LE GRIS.

Et ſi le genre eſt bas ?

M. LE NAIN.

Il faudra l'ennoblir.

M. LE GRIS.

Je ne vois pas comment vous pourrez réuſſir.

M. LE NAIN.

En prenant mon ſujet à l'opéra-comique.

M. LE GRIS.

Ah! votre tragédie eſt donc miſe en muſique ?

M. LE NAIN.

Point du tout, en grands vers, qu'on doit crier très-fort.

M. LE GRIS.

Des poumons de l'Acteur dépendra votre ſort ?

M. LE NAIN.

Non, non.

M. LE GRIS

De plus en plus ceci toujours m'étonne.

M. LE NAIN.

M. LE NAIN.

Apprenez mon ſecret ; la recette eſt fort bonne.

M. LE GRIS.

A l'opéra-comique aller prendre un ſujet !

M. LE NAIN.

Mais puiſqu'on l'y choiſit pour en faire un ballet,
Je peux bien m'en ſaiſir pour une tragédie.

M. LE GRIS, *ironiquement.*

Et moi, je le prendrai pour une comédie.

M. LE NAIN.

Pourquoi non ? C'eſt à quoi je n'avois pas penſé.

M. LE GRIS.

Pour prendre un tel moyen il faut être inſenſé !

M. LE NAIN.

Il faut prendre où l'on peut.

M. LE GRIS.

N'avez-vous point de honte ?

M. LE NAIN.

Non, car j'ai bien choiſi ; c'eſt un très joli conte.
Quand j'ai vu qu'en ſuivant pas à pas un ſujet,
D'un opéra-comique on fait un bon ballet,
J'ai dit, ſuivant ce plan juſqu'à la moindre ſcene,
J'en puis faire un bon drame, & ſans beaucoup de peine.

M. LE GRIS.

Suppoſant qu'il ſoit bon, on le reconnoîtra.

M. LE NAIN.

Et le public charmé, trois fois *bravo* criera.

M. LE GRIS.

Ah ! ſi vous le croyez, je vous en félicite.

M. LE NAIN.

Mais pour être applaudi faut-il tant de mérite ?

M. LE GRIS.

Quel conte avez-vous pris ?

M. LE NAIN.

C'eſt Annette & Lubin.
Et mon ouvrage, à moi, c'eſt Ulzette & Zaskin,
En cinq actes bien pleins, hormis le quatrieme,
Qui, foible d'action, fait briller le cinquieme.

M. LE GRIS.

Mais Annette & Lubin....

M. LE NAIN.

Eſt un ſujet charmant !
Le Bailli n'eſt-il pas un jaloux, un tyran,
Un miniſtre cruel, reſpirant la vengeance,
Toujours perſécutant la vertu, l'innocence ?
Le Seigneur généreux, l'image d'un bon Roi,
Qui ſuit plutôt ſon cœur qu'une cruelle loi ?

M. LE GRIS.

Et comment amener un dénouement tragique ?

M. LE NAIN.

Ah ! rien n'eſt plus facile, & le conte l'indique.
Dans mon drame je fais triompher la vertu,
Par elle on voit le vice à ſes pieds abbatu.

M. LE GRIS.

Mais il faut de beaux vers.

M. LE NAIN.

J'en ai d'aſſez aimables,
Pluſieurs ſont très-heureux ; mais les plus admirables,
Et que je fais toujours pour être ſurprenants,
Sont ceux qui ſont obſcurs ; ils ſont éblouiſſants.

M. LE GRIS, *ironiquement.*

Vous répondez à tout, & ſans ſoins & ſans veilles,
Vous avez le ſecret de faire des merveilles.

M. LE NAIN.

Je ne me cache point, on pourra m'imiter.
Les Auteurs tels que moi pourront en profiter :
Arrachant les lauriers des mains de Melpomene,
On les verra briller tour à tour ſur la ſcene.

M. LE GRIS.

Mais pour répondre mieux d'un ſi brillant ſuccès,
Il auroit fallu faire au moins quelques eſſais ;
A quelques gens d'eſprit, de goût, vous faire entendre.

M. LE NAIN.

Je m'en ſuis bien gardé ; je veux bruſquer, ſurprendre,
Enlever les *bravo*, & cela dès ce ſoir ;
Vous y pouvez compter.

M. LE GRIS.

Mais je voudrois le voir.

M. LE NAIN.

Venez, & vous verrez, en écartant l'envie,
Ce qu'on fera de mieux en fait de Tragédie.

# *ULZETTE ET ZASKIN.*

## QUATRE-VINGT-SIXIEME PROVERBE.

## *PERSONNAGES.*

LE GRAND-SEIGNEUR, *Sultan.*
LE MOUPHTI.
ULZETTE, *Princeſſe Grecque.*
ZASKIN, *Prince Grec.*
LE CHEF DES EUNUQUES.
EUNUQUES.
JANISSAIRES.
SPAHIS.
GARDES.
UN MUET.
MUETS.

*La Scene eſt à la campagne, dans les jardins Anglois du Grand-Seigneur.*

# ULZETE

ET

# ZASKIN,

## TRAGÉDIE-PROVERBE,

EN CINQ ACTES.

*La Scene repréſente les jardins Anglois du Grand-Seigneur ; on y voit des montagnes, des ruiſſeaux, des rivieres, des prairies, des rochers & des moulins. Sur le devant eſt une grotte.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

LE GRAND-SEIGNEUR, LE MOUPHTI.

LE GRAND-SEIGNEUR.

C'EST vous, Mouphti ?

LE MOUPHTI.

Seigneur...

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je ſuis ſeul en ces lieux,
L'Aga ne me ſuit point.

LE MOUPHTI.

Que dites-vous, ô Dieux !

LE GRAND-SEIGNEUR.

Ne craignez rien pour moi, ſi j'ai perdu ma garde :
Souvent dans mes jardins tout ſeul je me haſarde ;
J'en connoîs les détours.

LE MOUPHTI.

Il faudra s'en ſaiſir,
Vous les verrez, Seigneur ; il faut les déſunir.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je ne vous comprends point : quel eſt donc ce langage ?

LE MOUPHTI.

Dans vos jardins Anglois, avec tout leur bagage,
Ils ſont ici tous deux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Expliquez-vous : qui ? quoi ?

LE MOUPHTI.

Le Prince & la Priceſſe, ils ne ſuivent de loi
Que celle de l'amour.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Quelle Princeſſe ?

LE MOUPHTI.

Ulzette.
Je vous l'ai dit, Seigneur, elle eſt grande & bien faite.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je ne m'en ſouviens pas.

LE MOUPHTI.

Et le Prince Zaskin,
Qui paroît grand & fort, & ſe dit ſon couſin.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Eh bien, tant mieux pour lui; car c'eſt tant mieux pour elle.

LE MOUPHTI.

Pouvez-vous approuver l'amour d'une infidelle!
Pour s'aimer ſans hymen, qu'ils ſuivent l'Alcoran.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Leur bonheur ſous ſa loi deviendra-t-il plus grand?

LE MOUPHTI.

Que dites-vous, Seigneur? & quelle indifférence!

LE GRAND-SEIGNEUR.

En devenant tyran, accroît-on ſa puiſſance?

LE MOUPHTI.

Mais protéger les loix n'eſt-ce pas un devoir?
Ah! connoiſſez Ulzette, eſſayez de la voir:
On ſe ſent enlever près de cette Princeſſe!

Ses yeux ſont les plus beaux de tous ceux de la Grece ;
Son teint eſt compoſé de roſe & de jaſmin :
Tant d'attraits ſeroient-ils pour le Prince Zaskin ?

LE GRAND-SEIGNEUR.

Pourquoi non, s'ils s'aimoient d'une égale tendreſſe ?

LE MOUPHTI.

Ils ne s'aiment que trop : enſemble ils ſont ſans ceſſe,
Et c'eſt un crime affreux !

LE GRAND-SEIGNEUR.

C'eſt le ſort le plus doux !

LE MOUPHTI.

De leur félicité vous n'êtes point jaloux ?
Zaskin eſt prince Grec, & votre tributaire,
Vous pourriez empêcher....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Et qu'eſt-il néceſſaire ?

LE MOUPHTI.

Parlez au Prince ; il vient.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Non, je n'ai pas le temps.
Suivez-moi, pour m'aider à retrouver mes gens ;
Vous reviendrez ici ſi vous avez envie
D'y revoir la beauté dont votre ame eſt ravie.

## SCENE II.

ZASKIN.

De quoi peut ſe vanter mon ſuperbe vainqueur?
Le plus grand de mes biens reſte entier dans mon cœur.
Oui, d'Ulzette charmé je ne crains plus l'abſcence;
Ne nous quittant jamais, nos jours dans l'innocence
Coulent paiſiblement, en tout temps, en tous lieux,
Et la douce amitié les rend délicieux.
Privés de nos états, nous goûtons cette aiſance
Qu'un philoſophe éprouve au ſein de l'indigence.
De ces lieux c'eſt ainſi que nous ſavons jouir.
A l'homme qui n'a rien tout peut appartenir.
Mais depuis un inſtant je ne vois plus Ulzette!
Pourquoi mon ame eſt-elle agitée, inquiette?
Eſt-ce un avis des Dieux, quelques preſſentiments?...
Non, je ne crains plus rien; c'eſt elle que j'entends!

## SCENE III.

ULZETTE, ZASKIN.

ULZETTE.

PRINCE, je vous cherchois : évitiez-vous Ulzette ?

ZASKIN.

Qui ? moi, vous éviter ! près de cette retraite
J'eſpérois vous revoir ; mes moments les plus doux,
Vous le ſavez, ſont ceux que je paſſe avec vous :
Vous êtes mon ſoleil, vous êtes mon aurore,
Et ſans vous, nul beau jour pour moi ne peut éclore.

ULZETTE.

J'oublie, en vous voyant, ces palais éclatants,
Tout ce que j'ai perdu, ces illuſtres parents,
Ceux qui nous deſtinoient chacun une couronne.

ZASKIN.

Eh ! nous l'aurons toujours, ſi la vertu la donne.
Je ne reproche rien à nos cruels deſtins ;
Ils ont ſu nous unir, nous rendant orphelins :
C'eſt de nous ſeuls, enfin, que nous devons dépendre,
Et nul mortel ſur nous n'aura droit de prétendre.

ULZETTE.

Nous ſerons l'un pour l'autre un conſtant univers.

ZASKIN.

Eſclaves de nos cœurs, ils forgeront nos fers.

ULZETTE.

De la ſimplicité nous goûterons les charmes.

ZASKIN.

En comblant nos deſirs, nous vivrons ſans alarmes ;
Sous cette grotte ici nous paſſerons les nuits.

ULZETTE.

De ces vergers charmants en ſavourant les fruits ;
Tous deux nous oublierons les grandeurs de l'empire ;
Ces feſtins ſomptueux où l'on ne voit point rire ;
Les faxals, les remparts, tous ces plaiſirs bruyants,
Où l'on voit s'ennuyer les riches & les grands.

ZASKIN.

Et nous dirons ce n'eſt qu'en ces douces retraites
Que les félicités ſont pures & parfaites.

## SCENE IV.

LE MOUPHTI, ULZETTE, ZASKIN.

LE MOUPHTI, *écoutant à part.*

Ah je les apperçois; voyons, inſtruiſons-nous,
Sachons de leur bonheur s'il faut être jaloux.

ZASKIN.

De ma fidélité vous devez tout attendre.

ULZETTE.

Vous me verrez toujours plus ſenſible & plus tendre.

ZASKIN.

Dès mes plus jeunes ans vous m'avez ſu charmer.

ULZETTE.

C'eſt de vous que j'appris cet art divin d'aimer.

LE MOUPHTI, *à part.*

J'en ai trop entendu, je veux rompre leur chaîne;
Après tant de bonheur ils connoîtront la peine;
Mais pour les y plonger, rêvons quelques inſtants.
Nous reviendrons ici, lorſqu'il en ſera temps.
(*Il s'en va.*)

## SCENE V.

ULZETTE, ZASKIN.

ULZETTE.

C'EST à vous que je dois cette vive tendreſſe.

ZASKIN.

Que nous ſerons heureux, ma divine Princeſſe !
Rien ne rompra jamais un ſi charmant lien

ULZETTE, *s'écriant.*

Ah ! Prince....

ZASKIN.

Qu'avez-vous ?

ULZETTE, *s'écriant & tombant aſſiſe.*

Ciel ! j'ai perdu mon chien !

ZASKIN.

Ne vous allarmez pas : ici daignez m'attendre ;
Et ſans doute bientôt je pourrai vous le rendre.

ULZETTE.

Allez, cher Prince, allez tout proche du ruiſſeau ;
Peut-être eſt-il encor dormant près du hameau.

*Zaskin s'en va, & Ulzette entre dans la grotte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ULZETTE, LE MOUPHTI.

LE MOUPHTI.

Me reconnoiſſez-vous ? regardez-moi, Princeſſe.

ULZETTE.

Vous êtes le Mouphti.

LE MOUPHTI.

Dans l'ardeur qui vous preſſe ;
Vous oubliez les loix, vous oubliez l'honneur :
Que diroient vos parents ?

ULZETTE.

Ils loueroient mon bonheur.

LE MOUPHTI.

Quelle douleur pour eux ! lorſqu'ils ſauroient ; Madame,
Et du Prince & de vous la criminelle flamme !
Oſez-vous l'avouer ?

ULZETTE.

Le Prince eſt mon parent ;
J'en ai fait mon ami.

LE

LE MOUPHTI.

Lui s'eſt fait votre amant.

ULZETTE.

Eh, qu'importe le nom ? Le Prince m'eſt utile.
Il eſt mon protecteur ; dans ce charmant aſyle,
Du ſexe, comme lui, ſoyez le défenſeur.

LE MOUPHTI.

Ah ! je le deviendrai : connoiſſez votre erreur.
Le Prince eſt votre amant ; oui, vous pouvez m'en croire,
Je triomphe de vous ! oubliant votre gloire,
Sans doute il vous a fait récompenſer ſes feux ?

ULZETTE.

Une tendre amitié nous unit tous les deux.

LE MOUPHTI.

Vous déguiſez le nom ; mais vous devez m'entendre.
La nuit comme le jour n'eſt-il pas auſſi tendre ?

ULZETTE.

Il veille auprès de moi, quand je ne puis dormir.

LE MOUPHTI.

La nuit auprès de vous !...Ah ! vous devez frémir !

ULZETTE.

Eh, pourquoi m'allarmer ?

LE MOUPHTI.

C'eſt que le Ciel s'offenſe
D'un criminel amour ; redoutez ſa vengeance.

ULZETTE.

Un criminel amour !... Il n'eſt rien de ſi doux.

LE MOUPHTI.

Pouvez-vous vous aimer ſans le titre d'époux ?

ULZETTE.

On peut s'aimer ici ſans aucun mariage,
Pourquoi n'aurions-nous pas auſſi cet avantage ?

LE MOUPHTI.

Quand on veut, ſans hymen, vivre avec un amant,
Mahomet le permet, avec un Muſulman.

ULZETTE.

Que me propoſez-vous ! moi, renoncer au Prince !
J'ai ſu perdre une ville, & même une province,
Je perdrois plus encor, je perdrois l'univers,
Les cieux, la terre, l'onde, & juſques aux enfers ;
Mais l'amour de Zaskin ! ah ! cet amour ſi tendre,
Vaut mieux que tous les biens que l'on voudroit me rendre.
Sans ce Prince charmant, j'aime mieux le néant :
Jugez ſi je pourrois choiſir un Muſulman.

LE MOUPHTI.

Frémiſſez, & tremblez d'attirer ſur vos têtes

Du Dieu de Mahomet les affreuſes tempêtes :
Par-tout errants, fuyants, triſtes, infortunés,
Vous maudirez les jours que l'on vous a donnés ;
Oui, vous ſerez punis, & toute la nature
Sur vous, ſur vos enfants vengera cette injure ;
Pour n'avoir pas voulu déſunir vos deux cœurs,
Vous porterez par-tout l'image des malheurs.

(*Il ſort.*)

## SCENE II.

ULZETTE.

Est-ce une illuſion ? ai-je bien pu l'entendre ?
Sur nos têtes quels maux ſon prêts à ſe répandre !
Lorſque nous nous croyons heureux, indépendants,
Nous avions oublié ces cruels Muſulmans.
Le Prince en ces jardins devoit-il me conduire !
Je ſens que je me meurs !... Comment oſer lui dire....

(*Elle tombe aſſiſe*).

## SCENE III.

ULZETTE, ZASKIN.

ZASKIN.

NE craignez rien, Princeſſe, & réjouiſſez-vous ;
J'ai retrouvé le chien dormant auprès d'un houx ;
Mais comme en l'éveillant quelquefois il veut mordre,
Pour vous le rapporter je n'attends que votre ordre.

ULZETTE.

Ah ! Prince, éloignez-vous.

ZASKIN.

Pouvez-vous m'en vouloir
Si je reviens ſans lui ? vous allez le revoir.
(*Il veut s'en aller.*)

ULZETTE.

Prince, arrêtez.

ZASKIN.

Comment ! quelle douleur amere !
Le chien eſt retrouvé ; qui donc vous déſeſpere ?
Parlez.

ULZETTE.

C'eſt le Mouphti.

ZASKIN.

Le Mouphti !

ULZETTE.

Dans l'inſtant.
Si vous m'aimez, dit-il, vous êtes mon amant.
Cette vive amitié, qui nous paroît ſi tendre,
Eſt un conſtant amour : il vient de me l'apprendre.

ZASKIN.

Il n'en eſt que plus doux !

ULZETTE.

Mais il eſt criminel.

ZASKIN.

Mon cœur trop pur, me dit qu'il ne peut être tel.

ULZETTE.

Il dit que Mahomet de notre amour s'offenſe.

ZASKIN.

Eh ! les Grecs doivent-ils redouter ſa puiſſance ?
Il ne fut, ne ſera jamais qu'un impoſteur,
Qui, pour vaincre les Turcs, les ſoumit à l'erreur.
A ces peuples groſſiers il a laiſſé les femmes,
Et leur ôte le vin pour amollir leurs ames ;
C'eſt tout ce qu'ont produit ſes inutiles ſoins :
Ils ſont mauvais guerriers, & n'en boivent pas moins.
Vous verrez que pour nous ils ne ſont point à craindre.

ULZETTE.

Ah ! puiſſions-nous jamais n'avoir à nous en plaindre !

ZASKIN.

Et que pourrions-nous donc avoir à redouter ?

ULZETTE.

Ce qu'à dit le Mouphti.

ZASKIN.

Pouvez-vous l'écouter ?

ULZETTE.

Il dit que nous ſerons accablés de miſere ;
Par-tout, ſans ceſſe errants & proſcrits ſur la terre ;
Que Mahomet pourra rendre ingrats nos enfants,
Qu'ils ne nous connoîtrons jamais pour leurs parents !

ZASKIN.

Quoi ! nos enfans ! ô ciel ! que ne peuvent-ils naître !
Qu'il ſeroit doux, pour moi, de redoubler mon être !

ULZETTE.

Le Mouphti ne veut pas, il dit qu'un Muſulman
Pourra ſeul déſormais devenir mon amant.

ZASKIN.

Que dites-vous, ô dieux ! Ah ! ſans doute le traître,
En vous voit une eſclave & veut s'en rendre maître.

ULZETTE.

Ah ! Seigneur, je le crains !

ZASKIN.

Seroit-ce ſon projet ?

ULZETTE.

Je n'oſe le penſer.

ZASKIN.

Ah ! d'un pareil forfait,
S'il avoit le deſſein, je jure que l'infame....

ULZETTE.

Ah ! s'il vous entendoit !....

ZASKIN.

Retirez-vous, Madame,
Et je vais lui parler.

ULZETTE.

Au moins avec douceur.

ZASKIN.

Je ſais me contenir, je retiens ma fureur.

*Il ſort, & Ulzette entre dans la grotte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LE MOUPHTI, ZASKIN, ULZETTE *dans la grotte.*

ZASKIN.

Le croiriez-vous, Mouphti, que fuyant de la Grece,
C'eſt pour vous qu'en ces lieux j'amene la Princeſſe ?
Si vous l'imaginiez ! ſi vous vouliez l'avoir...
Ah ! votre mort, pour moi, deviendroit un devoir.

LE MOUPHTI.

Oſez-vous bien parler ſur ce ton au Pontife ?

ZASKIN.

Je ne reſpecte rien, vil ſujet du Calife
Que le vice domine & qui, pour réuſſir,
Veut effrayer un cœur, afin de l'attendrir.
C'eſt ainſi qu'abuſant un ſexe trop crédule,
Un impoſteur adroit empêche qu'il recule.

LE MOUPHTI.

Mahomet tu l'entends ! & ne le punit pas !

Quand tout devroit t'armer, quoi, tu retiens ton bras !
De ces Grecs inſolents commence le ſupplice ;
Conduits par leur amour, que dans le précipice
Dont j'allois les tirer, tous deux ſoient engloutis !

ZASKIN.

Je crois à ſon pouvoir ainſi qu'à ſes houris.
Notre amour ne craint rien, n'allarme plus Ulzette.

LE MOUPHTI

Je ne ſouffrirai pas que, dans cette retraite ;
Tu m'oſes inſulter, & je vais, au Sultan,
Déclarer tes forfaits, ſans attendre un inſtant.

ZASKIN.

Je punirai les tiens, redoute ma colere.

(*Il tire ſon poignard*).

## SCENE II.

LE GRAND-SEIGNEUR, ZASKIN, LE MOUPHTI, GARDES.

LE GRAND-SEIGNEUR.

QUEL eſt votre deſſein ! que prétendez-vous faire ?
Comment Prince, chez moi, frapper dans mes jardins,
Un Mouphti ! Songez-vous....

ZASKIN.

Ah ! Seigneur, de mes mains,
Il ne périra pas ; non n'ayez nulle crainte.
Apprenez la douleur dont mon ame eſt atteinte.
Je croyois dans ces lieux, maltraité par le ſort,
Dans nos malheurs enfin trouver un heureux port ;
Et qu'ici retrouvant les douceurs de la Grece,
J'y pourrois vivre heureux ainſi que la Princeſſe,
Qu'en des jardins Anglois régnoit la liberté,
Que j'y pourrois jouir de la félicité :
Mais le Mouphti jaloux de ce bonheur ſuprême,
Veut m'enlever, Seigneur, le ſeul objet que j'aime ;
Il oppoſe les loix & la religion
Pour faire réuſſir ſa dure paſſion,

LE GRAND-SEIGNEUR.

Aux loix de Mahomet, ſi vous pouvez vous rendre,
De moi, dans ce ſéjour, vous pouvez tout attendre.

LE MOUPHTI.

Sa Hauteſſe a raiſon, en ſuivant l'Alcoran,
On peut jouir ici du bonheur le plus grand.

ZASKIN.

De cette lâcheté je ne ſuis pas capable,
Le Mouphti, l'Alcoran, j'enverrois tout au Diable,
Plutôt que de penſer à tenir mon bonheur
De ce forfait honteux. Convenez-en, Seigneur,
Vous me mépriſeriez d'avoir cette foibleſſe.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Vous conſentirez donc à perdre la Princeſſe?

ZASKIN.

Pour ſe l'approprier, le Mouphti le voudroit,
C'eſt là tout ſon deſir; mais avant, il faudroit
Que vous connuſſiez moins la noirceur de ſon ame,
Que vous approuvaſſiez ſa criminelle flamme.
Mais je ne le crois pas, un Prince généreux
Ne permettra jamais qu'on attente à nos feux;
Sur-tout quand il verra l'objet de ma tendreſſe.

## SCENE III.

LE GRAND-SEIGNEUR, ULZETTE, ZASKIN, LE MOUPHTI, GARDES.

ZASKIN, *allant chercher Ulzette.*

POUR parler à ſon cœur, venez, venez Princeſſe,
D'un ſi juſte Empereur embraſſez les genoux.

*Zaskin, mene Ulzette aux pieds du grand Seigneur.*

LE GRAND-SEIGNEUR, *la relevant.*

Que faites-vous, Madame! ô ciel! y penſez-vous?

ULZETTE.

Oui, Seigneur, vous voyez celle que l'on opprime,
A qui, de ſon amour, le Mouphti fait un crime.

ZASKIN.

Ah! pourriez-vous, Seigneur, jamais nous déſunir?

LE GRAND-SEIGNEUR, *au Mouphti.*

Je ne l'avois point vue, elle eſt faite à ravir!

LE MOUPHTI.

Je vous ai dit tantôt, que de cet infidele
Il falloit la priver, qu'il n'eſt pas fait pour elle.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Non; je ne vis jamais tant d'attraits réunis!
Et de tant de beautés mes yeux ſont éblouis!

ZASKIN.

Ah ! vous ne voyez pas encore tous ſes charmes,
Et l'éclat de ſes yeux eſt terni par ſes larmes ;
Mais raſſurez ſon cœur, vous verrez, à l'inſtant,
Tout ce que la nature a fait de plus charmant !

ULZETTE.

Si vous nous ſéparez, oui, ma mort eſt certaine,
Elle a ſeule le droit de briſer notre chaîne,
Sans elle nul mortel ne peut nous déſunir,
Et je mourrai bientôt ſi Zaskin peut mourir.
Zaskin fait mon bonheur, & je lui dois ma vie ;
Je lui dois plus encor, de mes états ravie,
J'allois perdre l'honneur, il a ſu, par ſon bras,
M'enlevant aux tyrans, riſquer tous ſes états ;
Qui bientôt envahis le laiſſant ſans fortune,
Nous a réduit à vivre ici dans la commune.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Son ſort eſt trop heureux ; puiſqu'ainſi vous l'aimez !

ZASKIN.

Vous dites vrai, Seigneur, tous mes ſens ſont charmés !
Un ſeul de ſes regards me plonge dans l'ivreſſe !
Chaque inſtant fait renaître, augmente ma tendreſſe ;
Non, je n'ai rien perdu, mon trône eſt dans ſes yeux,
Avec elle par-tout, je me crois dans les cieux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je le penſe aiſément ; mais vous conviendrez, Prince,

Que pour tant de beautés, ce logement eſt mince;
Si cette grotte obſcure eſt faite pour l'amour,
D'Ulzette les attraits ſont faits pour le grand jour;
Je veux la mieux loger; qu'au ſérail on l'emmene.

ZASKIN.

Qu'au ſérail!... La Princeſſe?

LE MOUPHTI.

Oui, ſa flamme trop vaine
M'avoit trop inſulté: vous faites bien, Seigneur.

ZASKIN.

Arrêtez.

ULZETTE.

Ah! Zaskin!...

ZASKIN.

C'eſt m'arracher le cœur!
Suſpendez votre arrêt.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Emmenez la Princeſſe.

ULZETTE.

Le ſouffrez-vous, Zaskin?

ZASKIN.

Comptez ſur ma tendreſſe.

*Les Gardes emmenent Ulzette.*

## SCENE IV.

LE GRAND-SEIGNEUR, ZASKIN, LE MOUPHTI.

ZASKIN.

AVEC elle, Seigneur, daignez me renfermer.

LE MOUPHTI.

Seigneur, n'en faites rien.

LE GRAND-SEIGNEUR, *à Zaskin.*

Pourquoi vous allarmer.

LE MOUPHTI.

Ulzette ſera mieux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Elle n'eſt plus à plaindre.

(*Il ſort avec le Mouphti*).

ZASKIN.

Ah! puiſqu'il eſt ainſi, de moi l'on doit tout craindre.

*Il prend ſon ſabre ſuſpendu à l'entrée de la grotte.*

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

LE GRAND-SEIGNEUR, LE MOUPHTI.

LE MOUPHTI.

Vous avez fait, Seigneur, ſans l'avis du Divan,
Ce qu'on doit eſpérer d'un Empereur ſi grand.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Vous louez cet arrêt, parce qu'il eſt le vôtre,
Vous vous tairiez peut-être en le ſachant d'un autre.

LE MOUPHTI.

Un Prince vertueux rend ſages ſes ſujets,
Et pour le bien commun ils ont tous des projets;
Heureux s'ils ſont ſuivis! Alors, met-on en doute
Que le vice, par lui, ne ſoit mis en déroute.
Un Prince s'aggrandit, aſſurant le bonheur,
S'affermit ſon trône plus qu'en étant vainqueur.
L'exemple de Zaskin, privé de ſa Princeſſe,
Vous fera redouter des Princes de la Grece.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Il ſeroit bien plus doux de m'en ſavoir aimé!
Ne pourra-t-on penſer que, d'Ulzette charmé,

Je

Je l'enleve à Zaskin, pour chaſſer, de ſon ame,
L'amour qui les unit, cet amour qu'il reclame,
Et qu'enfin écoutant mes trop coupables feux,
Je n'oſe devenir injuſte que pour eux.

LE MOUPHTI.

Il eſt vrai qu'on pourroit facilement le croire;
Mais il eſt un moyen de ſauver votre gloire,
Ou d'empêcher qu'on puiſſe au moins la ſoupçonner.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Comment! expliquez-vous?

LE MOUPHTI.

Daignez me pardonner.
Mais, Seigneur, le moyen eſt ſûr & très-facile.
Ulzette, dans ces lieux, vient chercher un aſyle,
Il en eſt un pour elle, aſſurez ſon bonheur.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Mais ſans Zaskin, qu'elle aime, en eſt-il pour ſon cœur?

LE MOUPHTI.

Elle peut l'oublier.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Si je pouvois le croire!...
De quel œil verroit-on ce trait dans mon hiſtoire?....

LE MOUPHTI.

Il ne ſauroit avoir rien de fâcheux pour vous.
On pourroit....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Achevez ?

LE MOUPHTI.

Lui trouver un époux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Un époux ?

LE MOUPHTI.

Oui, Seigneur, avec reconnoiſſance,
On doit la recevoir ; que votre main diſpenſe
Un don ſi précieux....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Et qui l'accepteroit ?

LE MOUPHTI.

Je n'oſerois nommer...

LE GRAND-SEIGNEUR.

Pourtant il le faudroit.

LE MOUPHTI.

Songez que ce n'eſt pas l'intérêt qui me preſſe :
Pour vous ſauver l'honneur, pour ſauver la Princeſſe....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Eh bien ?

LE MOUPHTI.

Si vous vouliez...

LE GRAND-SEIGNEUR.

Allons, expliquez-vous.

LE MOUPHTI.

Je me propoſerois pour être ſon époux.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Ce trait me ſurprend fort !

LE MOUPHTI.

Ah ! ſongez Prince Auguſte...

LE GRAND-SEIGNEUR.

Que pour votre plaiſir, vous me rendiez injuſte.
Les maux qu'à ces amants, j'ai pu faire en ce jour,
Vous me les conſeilliez pour ſervir votre amour :
Vous citiez l'Alcoran & le divin Prophete ;
De la religion, vous faiſant l'interprête,
Vous la faiſiez ſervir ſelon votre intérêt....
Mais j'entends quelque bruit, apprenons ce que c'eſt.

## SCENE II.

LE GRAND-SEIGNEUR, LE MOUPHTI, LE CHEF DES EUNUQUES.

LE CHEF DES EUNUQUES.

SEIGNEUR, dans le ſérail.... avec un cimeterre...
Je tremble du récit qu'il faut ici vous faire.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Ne tremblez point, parlez ?

LE CHEF DES EUNUQUES.

Tout étoit dans la paix ;
Ce qu'on ne verra plus, ce qu'on ne vit jamais.
Vos femmes ſe voyoient, ſe parloient ſans envie,
Et ſembloient de leurs cœurs bannir la jalouſie ;
Elles chantoient, danſoient, & toutes à ravir ;
Rien ne vous auroit fait un auſſi grand plaiſir.
Oui, je m'applaudiſſois....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Eh ! parle donc plus vîte.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Seigneur, vous frémirez en entendant la ſuite.
Une Grecque paroît ; l'aſpect de ſa beauté
Fait renaître l'envie & la calamité :
Un murmure confus eſt le ſignal du crime ;
Dans chaque tête on voit ſe creuſer un abîme ;
La crainte de vous perdre, en s'emparant des cœurs,
Ne voit dans tant d'attraits que des attraits vainqueurs.
Pour nos fieres beautés ce ſont autant d'outrages ;
Un affreux déſeſpoir ſe peint ſur leurs viſages.
On s'agite, on projette, on lui trouve des torts ;
La haine, en triomphant, éloigne les remords.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je ne vois en cela que des caquets de femmes ;
Je remettrai bientôt le calme dans leurs ames.

LE CHEF DES EUNUQUES.

Ah ! Seigneur, arrêtez, vous n'êtes pas au bout,
Je ne vous ai rien dit, ce n'eſt pas encor tout.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Par un récit trop long encor ſi tu m'arrêtes,
Mes gardes à l'inſtant vont te couper la tête.

LE CHEF DES EUNUQUES.

J'adore vos décrets ; mais vos gardes, Seigneur....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Eh bien !

LE CHEF DES EUNUQUES.

Sont diſſipés par l'affreuſe terreur.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je ne te comprends pas.

LE CHEF DES EUNQUES.

Laiſſez-moi donc pourſuivre.
Un Prince audacieux, qui ſembloit las de vivre,
Et dont nous ignorions quel étoit le deſſein,
Paroît dans le ſérail, le cimeterre en main ;
Et ſaiſiſſant la Grecque, il tombe ſur les nuques
Des Muets, des Spahis, ainſi que des Eunuques.
Le Janiſſaire avance, éprouve un même ſort,

Et Zaskin fait voler l'épouvante & la mort.
C'eſt ce que promptement j'ai voulu vous apprendre.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Zaskin emmene Ulzette ?

LE MOUPHTI, *à part.*

Ai-je bien pu l'entendre !

LE CHEF DES EUNUQUES.

Seigneur, je vous l'ai dit.

LE MOUPHTI.

Quel affreux attentat !
Entrer dans le ſerail ! c'eſt un crime d'état.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Allons, Mouphti, venez.

(*Il ſort*).

## SCENE III.

LE MOUPHTI.

Ce n'eſt pas mes affaires ;
Et Zaskin me tueroit comme les Janiſſaires.

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

ULZETTE, ZASKIN.

ZASKIN, *le cimeterre en main, tenant Ulzette.*

VIENS, viens, ma chere Ulzette, & ne crains
rien pour moi;
Je ſuis invulnérable en combattant pour toi.
Défendre la vertu, c'eſt voler à la gloire,
Et le Ciel me promet une sûre victoire.
Tu verras ſous mes coups tomber tout en ce jour,
Et je ne recevrai de loix que de l'amour.
Entre dans cette grotte; & ſi quelqu'un avance,
Tu vas voir ce que peut l'amour & la vengeance.

*Ulzette entre dans la grotte.*

## SCENE II.

ZASKIN, JANISSAIRES, SPAHIS.

ZASKIN, *le cimeterre haut.*

JE vous attends, venez, ſous l'effort de mon bras
Vous allez recevoir un trop juſte trépas.

*Le combat s'engage, & Zaskin frappe, fait voler des têtes, étend par terre, & met en fuite ſes ennemis.*

## SCENE III.

LE GRAND-SEIGNEUR, LE MOUPHTI, ZASKIN, DES EUNUQUES, DES MUETS.

LE GRAND-SEIGNEUR.

PRINCE, arrêtez.

ZASKIN, *jettant ſon cimeterre.*

Seigneur, à vos gens, ſans votre ordre,
La pouſſiere bientôt j'aurois encor fait mordre.
On m'avoit enlevé le plus précieux bien;
Quand on a tout perdu, l'on n'écoute plus rien.
Pour recouvrer Ulzette, au centre de la terre

On m'auroit vu deſcendre, au ſéjour du tonnerre
On m'auroit vu voler, & braver tous les Dieux :
Rien ne peut retenir un amant furieux.

## SCENE IV.

LE GRAND-SEIGNEUR, ULZETTE, ZASKIN, LE MOUPHTI, EUNUQUES, MUETS.

ULZETTE.

Ah ! vous voyez, Seigneur, qu'un mot de votre bouche
A calmé ſes fureurs : que ſa douceur vous touche.
Ignorés, nous étions heureux de notre amour ;
Eſt-ce donc un malheur d'habiter votre cour ?

ZASKIN.

C'eſt le Mouphti, Seigneur, qui m'a rendu coupable ;
Voyez comme il jouit du malheur qui m'accable.
Des biens que nous goûtions il étoit en courroux ;
De quoi s'aviſe-t-il de devenir jaloux ?
Il épouvante Ulzette, & ſa bouche profane
Dit que Mahomet veut qu'elle ſoit Muſulmane,
Ou bien que nos enfants, qui ſeront des bâtards,
Seront tous des coquins, des méchants, des pendarts.

ULZETTE.

Hélas ! que feront-ils ? & que pourrai-je en craindre,
Puiſqu'à mourir bientôt il faudra me reſtreindre.
On eſpere ſans doute, en m'ôtant à Zaskin,
Détruire mon amour ; mais on l'eſpere en vain :
Je ne ſuis point, Seigneur, une femme volage ;
Mes maux accumulés accroîtront mon courage.
Je ſaurai m'affranchir du plus malheureux ſort ;
On ne redoute rien, diſpoſant de la mort.

LE MOUPHTI.

Quoi ! Seigneur, vous ſouffrez une telle licence !

LE GRAND-SEIGNEUR.

J'admire de ſon cœur la ſuperbe conſtance.

ZASKIN.

Eh ! m'approuveriez-vous, ſi je l'abandonnois ?
Si j'en étois capable, ah ! je m'abhorerois.
Je cauſerois la mort de la plus tendre amante !
Cette penſée affreuſe eſt trop déſeſpérante !
Ah ! conſervez des jours ſi purs, ſi précieux !
Un Prince bienfaiſant devient ſemblable aux Dieux.
Je vous ai ſecouru dans la derniere guerre ;
Ce que j'ai fait alors, je puis encor le faire,
Non pas par mes ſujets, n'ayant plus mes états ;
Mais en menant pour vous les vôtres aux combats :
Un cœur reconnoiſſant eſt ſenſible à la gloire,

Et je m'acquitterai par plus d'une victoire :
Chaſſant loin de ces lieux d'injuſtes ennemis,
Et ma Princeſſe & moi les peupleront d'amis ;
Mais non de ces amis envieux, lâches, traîtres,
Que leurs intérêts ſeuls attachent à leurs maîtres,
Qui, pour favoriſer leurs baſſes paſſions,
Les rempliſſent d'erreurs & de préventions.
Vous êtes vertueux, vous avez l'ame tendre :
Ah ! de votre grand cœur nous devons tout attendre.

LE MOUPHTI.

Quiconque oſe au ſérail entrer avec effort,
Ne doit rien eſpérer, & mérite la mort.

ULZETTE.

Si Zaskin meurt, eh bien, prenez auſſi ma vie ;
Par vous elle va m'être ici deux fois ravie.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Levez-vous, mes amis.

LE MOUPHTI.

Comment ! Zaskin vivra ?

LE GRAND-SEIGNEUR.

Si quelqu'un meurt ici, c'eſt toi ſeul qui mourra.
Muets, obéiſſez, allons, qu'on m'en délivre.

( *Les Muets emmenent le Mouphti*).

## SCENE V.

LE GRAND-SEIGNEUR, ULEZTTE, ZASKIN, LES EUNUQUES.

ULZETTE.

Je ne crains plus, Seigneur, qu'il oſe nous pourſuivre ;
Daignez lui pardonner : en proie à ſes remords,
Il ſera trop puni de connoître ſes torts.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Votre pitié pour lui ſeroit trop dangereuſe ;
Il n'imiteroit pas votre ame généreuſe ;
Non, Madame, croyez....

## SCENE DERNIERE.

LE GRAND-SEIGNEUR, ULZETTE, ZASKIN, EUNUQUES, MUETS.

UN MUET *s'avance, & s'incline.*

LE GRAND-SEIGNEUR.

Je vous entends.

ULZETTE.

Ah! Seigneur, ordonnez....

LE GRAND-SEIGNEUR.

Madame, il n'eſt plus temps,
Le monſtre eſt étranglé. Ce n'eſt point par caprice
Que j'ai dans un moment ordonné ſon ſupplice.
Il n'accuſoit Zaskin de criminels forfaits
Que parce qu'il vouloit jouir de vos attraits.
Mais c'eſt trop s'occuper du ſort de cet infâme;
Je voudrois rétablir le calme dans votre ame,
Vous prouver que pour vous ſi je forme des vœux,
Ils n'auront d'autre but que de vous rendre heureux.
Voyez où vous voulez vivre avec la Princeſſe,
Je vous donne le choix, & dans toute la Grece.

ZASKIN.

Seigneur!...

LE GRAND-SEIGNEUR.

Si vous voulez reprendre vos états,
Vous aurez des vaiſſeaux, des armes, des ſoldats.

ULZETTE.

O ciel! que de bontés! comment les reconnoître?

ZASKIN.

En vivant, en mourant, pour ſervir un tel maître.

LE GRAND-SEIGNEUR.

Vous ne me devez rien; ſi je ſuis généreux,
L'amour que j'eus pour vous m'a rendu vertueux;
C'eſt ainſi que vos yeux, par leurs céleſtes flames,
Agrandiront les cœurs, éleveront les ames,
Et ne feront former pour vous d'autres deſirs
Que ceux de partager & faire vos plaiſirs.

# DAME JEANNE.

## QUATRE-VINGT-SEPTIEME PROVERBE.

## *PERSONNAGES.*

M. DE LA RIVIERE, *Principal.*
M. D'AVARIN, *Économe.*
M. BOIVIN, }
M. RAISIN, } *grands Ecoliers.*
M. DE LA VIGNE, }

Les Acteurs peuvent tous s'habiller en Abbés, ſi cela leur eſt commode.

*La Scene eſt dans le jardin d'un College en Bourgogne.*

DAME

# DAME JEANNE

## *PROVERBE.*

### SCENE PREMIERE.

M. BOIVIN, M. RAISIN.

M. RAISIN.

Eh bien, Boivin, comment as-tu trouvé le vin du réfectoire aujourd'hui ?

M. BOIVIN.

Affreux ! mais ce n'eſt pas du vin que cela, & puis il a un goût de moiſi déteſtable.

M. RAISIN.

Je te dis on n'en peut pas boire.

M. BOIVIN.

Sur-tout après celui que nous buvons dans ma chambre.

M. RAISIN.

Je le crois bien, j'ai de la peine en avoir : on m'en a pourtant promis une bouteille aujourd'hui.

M. BOIVIN.

Une bouteille ?

M. RAISIN.

C'eſt-à-dire, plein notre grande Dame Jeanne.

M. BOIVIN.

Et combien contient-elle ?

M. RAISIN.

Environ dix pintes.

M. BOIVIN.

Et pour un écu, cela fait chacun cinq ſols.

M. RAISIN.

Cela n'eſt pas cher.

M. BOIVIN.

Si ce vilain M. d'Avarin, qui nous en donne de ſi mauvais, vouloit en fournir d'auſſi bon ; quand il n'en donneroit que la moitié, nous nous en contenterions.

M. RAISIN.

Ah ! pour cela oui ; mais il eſt affreux, en Bourgogne encore, de nous abreuver de pareil poiſon.

M. BOIVIN.

On m'a dit qu'il n'achetoit que le vin deſtiné à faire du vinaigre.

M. RAISIN.

Il faudroit être ſûr de cela, parce que nous le dirions à Monſieur le Principal.

M. BOIVIN.

Monſieur de la Riviere ?

M. RAISIN.

Oui.

M. BOIVIN.

Bon ! il n'aime pas le vin.

M. RAISIN.

Celà ne fait rien ; c'eſt un honnête homme.

M. BOIVIN.

Un bon homme même, voilà pourquoi ce vilain d'Avarin lui fait croire tout ce qu'il veut.

M. RAISIN.

Mais par où ferons nous entrer la Dame-Jeanne à préſent ?

M. BOIVIN.

La Vigne s'en eſt chargé.

M. RAISIN.

Nous avions un bon trou dans le mur.

M. BOIVIN.

Oui ; mais cette bête de Jardinier a arraché des orties qu'il y avoit devant, & il a enfoncé, à force, une pierre dans ce trou.

M. RAISIN.

Mais derriere les gros ifs ?

M. BOIVIN.

Nous avons de nos camarades qui travaillent à en aggrandir un, & nous mettrons quelque choſe devant du côté de la campagne.

M. RAISIN.

Pour notre argent au moins nous boirons de bon vin.

M. BOIVIN.

La Vigne a fait avertir le Cabaretier pour qu'il reconnoiſſe le nouveau trou. Le voici, il va nous dire ſûrement ſi la Dame Jeanne pourra entrer.

## SCENE II.

M. DE LA VIGNE, M. RAISIN, M. BOIVIN.

M. DE LA VIGNE.

MESSIEURS, tout va bien.

M. BOIVIN.

Le trou avance-t-il ?

M. DE LA VIGNE.

Oui, d'Avalon a paſſé ſur le mur pour mettre de l'autre côté quelque choſe, il s'y eſt trouvé un buiſſon; ils attendent à préſent le Cabaretier, pour lui rendre la Dame-Jeanne vuide.

M. RAISIN.

Allons, nous aurons le plaiſir de boire à notre aiſe.

M. DE LA VIGNE.

A propos, d'où vient ce nouvel ordre ?

M. BOIVIN.

Quel ordre donc ?

M. DE LA VIGNE.

On a défendu à aucune femme de venir nous parler, à la porte ſeulement.

M. RAISIN.

Bon ! cela n'eſt pas poſſible !

M. DE LA VIGNE.

La Blanchiſſeuſe de rabats a envoyé ſon petit garçon, & l'on a porté les rabats chez Monſieur le Principal, parce qu'ils étoient enveloppés dans un papier écrit.

M. BOIVIN.

Ah, ah ! celui-là eſt plaiſant !

M. RAISIN.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

M. DE LA VIGNE.

On décachetera peut-être nos lettres.

M. RAISIN.

Cela ſeroit un peu fort.

M. BOIVIN.

Monſieur de la Riviere n'y conſentira jamais.

M. DE LA VIGNE.

Moi, je le voudrois, parce qu'il y verroit combien nos parents nous plaignent de boire de ſi mauvais vin.

M. RAISIN.

Sans doute.

M. DE LA VIGNE.

Et pour lors nous parlerions.

M. RAISIN.

Je te réponds que les letttres paſſeront.

## SCENE III.

M. DE LA VIGNE, M. BOIVIN, M. RAISIN, M. D'AVARIN, *écoutant ſans avancer.*

M. BOIVIN.

Je le crois auſſi.

M. DE LA VIGNE.

Ce ſeroit une tyrannie.

M. RAISIN.

Et nous en éprouvons aſſez.

M. BOIVIN.

Bon, bon, avec Dame Jeanne nous nous en conſolons.

M. D'AVARIN, *à part.*

Avec Dame Jeanne!

M. RAISIN.

C'eſt une bonne idée qu'il a eu là, La Vigne.

M. BOIVIN.

Il eſt vrai que c'eſt à lui que nous en avons l'obligation.

M. DE LA VIGNE.

J'y avois mon intérêt comme vous.

M. RAISIN.

Nous ſommes sûrs du moins de nous divertir.

M. DE LA VIGNE.

Pour moi, quand elle eſt ici, je ne penſe plus à autre choſe.

M. BOIVIN.

Quand on fait ſi mauvaiſe chere, il faut bien s'en récompenſer d'un autre côté.

M. D'AVARIN, *à part.*

Les libertins !

M. DE LA VIGNE.

Moi, je l'attends avec impatience.

M. RAISIN.

Il eſt vrai que cette Dame Jeanne, nous met tous de bonne humeur.

M. DE LA VIGNE.

Il faut voir comme Boivin l'embraſſe avec plaiſir. Ah ! mon Dieu, qu'il m'a fait rire hier !

M. RAISIN.

A propos de quoi donc ?

M. DE LA VIGNE.

Quand nous avons entendu du bruit, tu n'y étois pas, je crois ?

M. RAISIN.

Non, eh bien ?

M. DE LA VIGNE.

Il l'a cachée dans ſon lit.

M. RAISIN.

Mais n'étoit-elle pas trop groſſe ?

M. DE LA VIGNE.

Non, cela ne paroiſſoit pas trop.

M. D'AVARIN, *à part.*

Elle eſt groſſe ! ô Ciel !

M. BOIVIN.

Meſſieurs, vous ne vous obſervez pas aſſez ; on découvrira cela.

M. RAISIN.

Oui, la gaieté avec laquelle nous en parlons. Et tenez, tenez, voici M. d'Avarin.

M. DE LA VIGNE.

Faiſons ſemblant de rien.

M. BOIVIN.

Oui, parlons du dîner.

M. RAISIN.

Sais tu bien que la ſoupe me faiſoit grand mal au cœur, avoir ſeulement, aujourd'hui.

M. DE LA VIGNE.

Et le bœuf donc ?

M. BOIVIN.

Le bœuf étoit de la vache.

M. RAISIN.

Il s'en va.

M. DE LA VIGNE.

Eh bien, allons nous en auſſi, nous verrons comment va le trou.

M. BOIVIN.

Allons. (*Ils s'en vont.*)

## SCENE IV.

M. DE LA RIVIERE, M. D'AVARIN.

M. DE LA RIVIERE.

En vérité, Monſieur, je me reproche tout ce ce que vous me faites faire ; c'eſt une eſpece d'inquiſition, & vous allez faire décrier ce college-ci, avec toutes les entraves que vous voulez que j'y mette.

M. D'AVARIN.

Ah, Monſieur, vous ne me blâmerez plus, quand vous ſerez inſtruit de tout ce que je viens d'apprendre.

M. DE LA RIVIERE.

Tenez, vous & moi nous ne ſommes plus jeunes : pourquoi voulez-vous empêcher la jeuneſſe de rire ? Souvenez-vous quand vous étiez au college & moi auſſi, de toutes les plaiſanteries que nous faiſions, pour paſſer un temps que nous trouvions fort dur alors.

M. D'AVARIN.

Il eſt vrai ; mais ni vous ni moi n'avons jamais fait de pareilles infamies pour nous amuſer.

M. DE LA RIVIERE.

Mais où eſt donc votre charité, d'accuſer ainſi des gens qui n'ont que de la gaieté ?

M. D'AVARIN.

Si j'accuſois à tort....

M. DE LA RIVIERE.

On croit ſouvent entendre des choſes qui ont un tout autre ſens quand on eſt au fait.

M. D'AVARIN.

Eh bien, Monſieur, c'eſt que j'y ſuis au fait, voilà pourquoi je vous parle ſi hardiment ; & quand vous craignez que cette maiſon-ci ne perde ſa bonne réputation, moi je crains qu'il ne ſoit déjà trop tard pour la rétablir.

M. DE LA RIVIERE.

Vous m'effrayez !

M. D'AVARIN.

Vous n'êtes pas au bout.

M. DE LA RIVIERE.

Parlez donc.

M. D'AVARIN.

Eh bien, Monſieur le Principal, cette Dame Jeanne dont ils parlent tous les jours....

M. DE LA RIVIERE.

Achevez.

M. D'AVARIN.

Je ne ſais comment vous dire cela.... Rien n'eſt plus affreux, & la pudeur....

M. DE LA RIVIERE.

Mais entre nous autres tout ſe peut dire.

M. D'AVARIN.

Je le ſais bien. Cette Dame Jeanne fait tout leur bonheur.

M. DE LA RIVIERE.

Parce qu'ils rient en en parlant; vous verrez que c'eſt quelque enfance.

M. D'AVARIN.

Enfance tant qu'il vous plaira; mais elle eſt groſſe.

M. DE LA RIVIERE.

Que dites-vous là!

M. D'AVARIN.

Elle eſt dans la maiſon, je viens de leur entendre dire.

M. DE LA RIVIERE.

Cela ſeroit affreux ! & je ne puis le croire.

M. D'AVARIN.

Vous le croirez peut-être, quand elle y ſera accouchée.

M. DE LA RIVIERE.

Accouchée ?

M. D'AVARIN.

Oui, Monſieur.

M. DE LA RIVIERE.

Ici ?

M. D'AVARIN.

Oui, ici.

M. DE LA RIVIERE.

Quel cruel égarement ! ô mon Dieu ! comment permettez-vous que des enfants élevés dans votre ſein, tombent dans les embûches de l'eſprit malin.

M. D'AVARIN.

Il n'y a point de temps à perdre.

M. DE LA RIVIERE.

Inſpirez-moi les moyens, ô mon Dieu ! de ramener vos brebis égarées par la faute de votre paſteur trop indigne.

M. D'AVARIN.

Si vous le permettez, je vais faire des perquiſitions, qui nous mettront à portée de prendre des meſures, qui détruiront les ſuites d'un pareil commerce & le ſcandale qui pourroit tomber ſur cette maiſon.

M. DE LA RIVIERE.

Faites ce que vous croirez convenable, mais avec prudence; il ſeroit affreux d'humilier ſes freres injuſtement. Soyez bien sûr avant que d'agir.

M. D'AVARIN.

Eh bien, interrogez-les, pendant que je vais chercher par-tout.

M. DE LA RIVIERE.

C'eſt à quoi je penſois.

M. D'AVARIN.

Vous devez vous attendre qu'ils nieront tout; ainſi dites que vous êtes certain de ce que vous avancerez.

M. DE LA RIVIERE.

Mais le ſuis-je, & dois-je mentir?

M. D'AVARIN.

Mentirez-vous en leur diſant ce que je viens de vous apprendre, ne l'avez-vous pas entendu?

M. DE LA RIVIERE.

Il eſt vrai; mais les hommes ſont ſujets à l'er-

reur : *Omnis homo mendax*, & lorſqu'il eſt queſtion d'accuſer ſon prochain....

M. D'AVARIN.

Son prochain ? ils ſont confiés à vos ſoins, & vous répondrez à Dieu de leur égarement.

M. DE LA RIVIERE.

Eh bien, je vais l'implorer pour ſavoir....

M. D'AVARIN.

Les voici qui viennent de ce côté-là, écoutez-les ; cela pourra peut-être vous déterminer.

M. DE LA RIVIERE.

C'eſt une trahiſon indigne de ſurprendre un ſecret ; je leur parlerai amicalement, avec douceur.

M. D'AVARIN.

Et ils ſe moqueront de vous.

M. DE LA RIVIERE.

Je ne ſaurois le croire.

M. D'AVARIN.

Quand on eſt criminel, on fait peu de cas des hommes vertueux ; mais vous êtes le maître, & vous ferez ce qu'il vous plaira. Pour moi, je regrette le temps que j'ai perdu ici à vous parler, ſans pouvoir vous convaincre. Je vais chercher les moyens de vous prouver que je ne vous en ai pas impoſé.

## SCENE V.

M. DE LA RIVIERE, *ſon bonnet à la main, les yeux au ciel.*

O mon Dieu ! toi qui pardonnes au pécheur le plus endurci, daigne m'inſpirer la conduite que je dois tenir ; fais que je ne précipite pas mes jugements, pour être jugé par toi comme j'aurai jugé les autres.

## SCENE VI.

M. DE LA RIVIERE, M. BOIVIN, M. RAISIN.

M. BOIVIN.

QUAND je t'ai dit qu'elle étoit bien plus groſſe, La Vigne avoit bien raiſon.

M. RAISIN.

Pourvu qu'il arrive à bon port & qu'il ne rencontre pas M. d'Avarin.

M. DE LA RIVIERE.

Que diſent-ils là ?

M. RAISIN.

J'ai bien ri toujours, quand j'ai vu La Vigne qui

s'étoit fourré dans le trou du mur, & qui ne pouvoit pas s'en retirer. Ah, ah, ah !

M. BOIVIN.

Sans d'Avalon, qui nous a aidé à lui tirer les pieds, il y ſeroit encore. Ah, ah, ah !

M. DE LA RIVIERE, *à part.*

Le trouble qui ſuit le crime dans les cœurs qui n'en ont pas l'habitude, ne les laiſſe pas jouir d'une pareille gaieté.

M. BOIVIN.

Son bonnet quarré n'a-t-il pas roulé un peu loin de l'autre côté du mur ?

M. RAISIN.

Ma foi, je crois que oui ; mais il eſt allé chercher une perche, où il mettra un clou pour le ravoir, à ce qu'il m'a dit.

M. BOIVIN.

Je ris encore, quand je penſe à la crainte de La Vigne, de reſter dans le trou. *Ils rient tous les deux.*

M. DE LA RIVIERE, *s'approchant.*

Eh bien, dites moi donc, mes amis, mes enfants, qui peut cauſer votre joie, exciter vos ris ? La vraie gaieté ne peut venir que de la paix intérieure de l'ame ; quoique je ne ſois plus jeune, croyez-vous que je ne doive pas la partager ?

M. RAISIN.

M. RAISIN.

Monſieur le Principal, nous ne vous ſavions pas ſi près de nous.

M. DE LA RIVIERE.

Allons, couvrez-vous, point de cérémonies; ſongez que je ne ſuis ici que *primus inter pares*.

M. BOIVIN.

Nous ne nous éloignerons jamais du reſpect que nous vous devons & que vous inſpirez à tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître, Monſieur.

M. DE LA RIVIERE.

Tout cela n'eſt que compliment; parlez moi vrai. Depuis quelque temps je vous trouve tous fort gais, & cependant je n'ai rien fait qui doive vous donner beaucoup de ſatisfaction.

M. RAISIN.

Monſieur, nous n'avons jamais penſez à nous plaindre de vous.

M. DE LA RIVIERE.

Je le deſire; mais il eſt queſtion d'un mot qui eſt ſûrement un objet de plaiſanterie, je le patirois, & qui vous fait rire très-ſouvent.

M. BOIVIN.

Nous ignorons ce que Monſieur le Principal veut dire.

M. DE LA RIVIERE.

Il eſt queſtion d'une certaine Dame Jeanne...

M. RAISIN, *à part.*

Ah! qui nous a découvert?

M. DE LA RIVIERE.

Eh bien, vous n'en riez pas avec moi?

M. BOIVIN.

Monſieur...

M. DE LA RIVIERE.

Mes enfants, manquez-vous de confiance?

## SCENE VII.

M. DE LA RIVIERE, M. DE LA VIGNE, M. BOIVIN, M. RAISIN.

M. DE LA VIGNE, *à M. Raiſin.*

DAME JEANNE eſt tombée dans l'eſcalier, tout eſt perdu.

M. RAISIN, *bas.*

Voilà Monſieur le Principal.

M. DE LA VIGNE.

O ciel! qu'ai-je dit!

M. DE LA RIVIERE.

Eh bien, Meſſieurs, ſuis-je en droit, après ce

que je viens d'entendre, de vous demander ce que c'eſt que cette Dame Jeanne ?

M. RAISIN.

Monſieur....

M. DE LA VIGNE, *bas à M. Raiſin.*

Laiſſez-moi répondre.

M. DE LA RIVIERE.

Vous ne parlez pas ?

M. DE LA VIGNE.

Monſieur le Principal, cette Dame Jeanne ne doit pas vous inquiéter.

M. DE LA RIVIERE.

Pourquoi cela ?

M. DE LA VIGNE.

Hélas ! la pauvre malheureuſe ne pouvoit pas marcher ; on la portoit, on l'a laiſſée tomber dans un eſcalier, & elle eſt morte.

M. DE LA RIVIERE.

Elle eſt morte ?

M. DE LA VIGNE.

Oui, Monſieur.

M. DE LA RIVIERE.

Elle étoit donc bien groſſe ?

M. DE LA VIGNE.

Oui, Monſieur ; parce qu'elle étoit hydropique.

M. DE LA RIVIERE.

Et qu'elle âge avoit-elle ?

M. DE LA VIGNE.

Nous l'ignorions ; mais on nous avoit propoſé de nous cottiſer pour lui faire la ponction, & nous étions dix qui nous faiſions un plaiſir de contribuer à cette opération pour la ſoulager.

M. DE LA RIVIERE.

Mes amis, mes enfants, que vous me rendez ſatisfaits en m'apprenant que vous étiez capables d'une ſi bonne action !

M. RAISIN.

Fort bien, la Vigne !

M. DE LA RIVIERE.

Mais j'ai à me plaindre de vous réellement.

M. BOIVIN.

De nous ?

M. DE LA VIGNE.

Comment ?

M. RAISIN.

Pourquoi ?

M. DE LA RIVIERE.

C'eſt de ne m'avoir pas aſſocié à une ſi bonne œuvre.

M. BOIVIN.

Ah ! Monſieur !..

M. RAISIN.

Nous n'aurions jamais oſé vous le propoſer.

M. DE LA RIVIERE.

Qu'elle opinion avez-vous donc de moi mes amis ? Si je dois donner l'exemple de faire du bien, dois-je trouver mauvais que vous en faſſiez.

M. DE LA VIGNE.

Eh bien, Monſieur le Principal, nous convenons de nos torts ; mais je crois facile de les réparer. Je ſais que cette Dame Jeanne a pluſieurs ſœurs, & il y en a une qui n'a rien du tout ; ſi ces Meſſieurs veulent continuer, nous ferons ce que nous faiſions pour la défunte.

M. DE LA RIVIERE.

Et vous m'aſſocierez cette fois-ci à cette bonne œuvre ?

M. DE LA VIGNE.

Puiſque vous le voulez bien....

M. DE LA RIVIERE.

Ecoutez-moi, combien donniez-vous à vous dix ?

M. DE LA VIGNE.

Nous donnions un écu, & cela duroit tant que cela pouvoit.

M. DE LA RIVIERE.

Pour commencer, je vais vous donner un louis.

M. BOIVIN.

Oh ! c'eſt trop !

M. DE LA RIVIERE.

Non, non, quand il en faudra encore je vous en donnerai, vous n'aurez qu'à parler.

M. RAISIN.

Monſieur le Principal eſt trop bon.

M. DE LA RIVIERE.

Vous ferez comme vous avez fait juſqu'à préſent.

M. DE LA VIGNE.

Monſieur le Principal nous le permet ?

M. DE LA RIVIERE.

Je fais plus, je vous l'ordonne : arrangez cela pour le mieux ; je n'en veux pas ſavoir davantage.

M. BOIVIN.

C'eſt aſſurément une grande marque de confiance de la part de Monſieur le Principal.

M. DE LA RIVIERE.

Ah ça, mes amis, qu'eſt-ce qui étoit chargé de Dame Jeanne pour ſa ſubſiſtance ?

M. RAISIN.

C'étoit la Vigne.

M. DE LA RIVIERE.

Fort bien ! c'eſt un honnête garçon.

M. DE LA VIGNE.

Monſieur...

M. DE LA RIVIERE.

Tenez mon enfant, voilà mon louis.

M. DE LA VIGNE.

En vous remerciant, Monſieur.

M. BOIVIN, *bas aux autres.*

En vérité il eſt trop bon!

M. RAISIN.

C'eſt conſcience de le tromper.

M. DE LA VIGNE.

Ma foi avouons lui tout.

M. DE LA RIVIERE.

Eh bien, qu'eſt-ce que vous dites donc là tous les trois?

M. BOIVIN.

Nous diſons que nous devons vous rendre votre argent.

M. DE LA RIVIERE.

Je ne le reprendrai pas.

M. DE LA VIGNE.

Mais Monſieur le Principal...

M. DE LA RIVIERE.

Je ne veux rien ſavoir de plus, & je m'en vais.

M. BOIVIN.

Mais Monſieur....

M. DE LA RIVIERE.

Venez ſeulement dans une heure me trouver, & nous irons chanter un *De profundis* pour cette pauvre Dame Jeanne. Adieu, mes enfants, adieu.

## SCENE VIII.

M. DE LA VIGNE, M. RAISIN, M. BOIVIN.

M. RAISIN.

PUISQU'IL ne veut pas nous entendre, nous n'avons rien à nous reprocher.

M. BOIVIN.

Pardi La Vigne a eu là une bien bonne idée.

M. DE LA VIGNE.

Oui; mais nous irons chanter un *De profundis* pour Dame Jeanne.

M. RAISIN.

A propos, j'ai penſé éclater de rire.

M. BOIVIN.

Et moi donc.

M. DE LA VIGNE.

Ah! celui là eſt excellent! *Ils rient tous les trois.*

M. RAISIN.

Paix donc, le voici qui revient avec d'Avarin.

M. BOIVIN.

Pourquoi viennent-ils ?

M. DE LA VIGNE.

Nous allons le ſavoir.

## SCÉNE DERNIERE.

M. DE LA RIVIERE, M. D'AVARIN, M. BOIVIN, M. DE LA VIGNE, M. RAISIN.

M. DE LA RIVIERE.

MAIS pourquoi me ramenez-vous ici ?

M. D'AVARIN.

C'eſt devant eux que je veux vous parler.

M. DE LA RIVIERE.

Mais, mon cher d'Avarin, je ſais tout; ils viennent de m'inſtruire.

M. D'AVARIN.

Eh bien, Monſieur, vous les approuvez ?

M. DE LA RIVIERE.

Très-fort. Je ſuis ſeulement fâché du malheur qu'eſt arrivé à cette pauvre Dame Jeanne.

M. D'AVARIN.

Vous en êtes fâché, Monſieur !

M. DE LA RIVIERE.

Mais comme il n'y a pas de remede, voyant combien je les approuvois d'une action ſi louable....

M. D'AVARIN.

Si louable!

M. DE LA RIVIERE.

Ils continueront, avec une ſœur de Dame Jeanne.

M. D'AVARIN.

Ils continueront!

M. DE LA RIVIERE.

Sans doute.

M. D'AVARIN.

Je vous avoue que je ſuis confondu de tout ce que vous me dites là!

M. DE LA RIVIERE.

C'eſt pourtant la vérité.

M. D'AVARIN.

Non, je ne le comprendrai jamais.

M. DE LA RIVIERE.

Ils ont bien voulu m'aſſocier à cette bonne œuvre, & je leur ai donné un louis pour cela.

M. D'AVARIN.

Quoi, Monſieur, vous êtes aſſocié avec ces Meſſieurs pour une pareille choſe?

M. DE LA RIVIERE.

Oui, mon ami; & j'ai été ſi enchanté de voir

combien mes ſoins avoient fructifié dans leur ame, que j'allois vous chercher pour me féliciter avec vous, de l'eſprit de charité qui regne dans cette maiſon; c'eſt là récompenſe la plus douce & la plus flatteuſe que nous puiſſions recueillir de nos principes & de nos ſoins.

M. D'AVARIN.

Je vois, Monſieur, que vous êtes dans l'erreur.

M. DE LA RIVIERE.

C'eſt vous qui vous trompez encore.

M. D'AVARIN.

Non ſûrement, & j'ai des preuves ici de ce que j'ai découvert.

M. DE LA RIVIERE.

Songez, mon cher ami, que les jugements téméraires ſont affreux, & que cette Dame Jeanne n'étoit pas ce que vous croyez.

M. D'AVARIN.

J'en conviens.

M. DE LA RIVIERE.

Que c'étoit une pauvre femme malade d'une hydropiſie, ce qui obligeoit de lui faire ſouvent la ponction.

M. D'AVARIN.

Quelle hiſtoire!

M. DE LA RIVIERE.

Et que ces généreux jeunes gens ſe cottiſoient pour cette opération.

M. D'AVARIN.

Je le crois bien, ils alloient plus loin, ils la faiſoient eux-mêmes.

M. DE LA RIVIERE.

Comment! eux-mêmes?

M. D'AVARIN.

Oui, Monſieur. Apprenez que cette prétendue Dame Jeanne, n'étoit autre choſe qu'une grande bouteille qui a ce nom-là, qu'ils faiſoient entrer, pleine de vin, par un trou de la muraille du jardin, & qu'ils vuidoient dans la chambre de Boivin.

M. DE LA RIVIERE.

Il n'eſt pas poſſible!

M. D'AVARIN.

Celui qui la portoit eſt tombé dans l'eſcalier, la bouteille eſt caſſée, & en voici le gouleau que j'ai apporté exprès; ſi vous voulez vous convaincre de ce que je vous dis, l'odeur du vin répandu vous prouvera tout ce que j'avance.

M. DE LA RIVIERE.

Quoi, Meſſieurs, vous avez ainſi abuſé de ma crédulité?

M. BOIVIN.

C'eſt un tort dont nous nous ſommes repentis dans l'inſtant. Quand on a fait une faute, elle entraîne dans une autre, & nous avons voulu nous excuſer.

M. DE LA RIVIERE.

Et vous avez employé le menſonge ?

M. DE LA VIGNE.

Il eſt vrai : il nous a même paru plaiſant ; mais nous nous ſommes repentis promptement, & ſi vous voulez bien vous le rappeller, vous n'avez pas voulu nous entendre, ni reprendre votre argent.

M. DE LA RIVIERE.

Il eſt vrai. Quoi, vous m'auriez dit la vérité?

M. BOIVIN.

Oui, Monſieur ; il y a même long-temps que nous héſitons à vous inſtruire du mauvais traitement que nous éprouvons ici. Nous avions cherché à nous en conſoler d'une maniere, qui, je l'avoue, eſt contre la regle de cette maiſon ; & la gaieté qu'elle nous inſpiroit, nous faiſoit patienter ; mais la mauvaiſe opinion que M. d'Avarin a cherché à vous donner de nous, nous oblige enfin à rompre le ſilence, non pas pour nous juſtifier de deux fautes qui nous rendent très-coupables envers vous, mais dont il eſt la cauſe.

M. D'AVARIN.

Moi ?

M. RAISIN.

Oui, Monſieur.

M. D'AVARIN.

Je n'ai rien à me reprocher.

M. BOIVIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, votre avarice.

M. D'AVARIN.

Monſieur, vous ſouffrez qu'on m'inſulte.

M. DE LA RIVIERE.

Laiſſez les parler ; je vous réponds de faire juſtice à qui il appartiendra.

M. DE LA VIGNE.

C'eſt ce que nous vous demandons.

M. DE LA RIVIERE.

Continuez, Monſieur Boivin.

M. BOIVIN.

L'auſtérité de vos mœurs, Monſieur, vous fait ignorer quels ſont les aliments dont on nous nourrit, & quel eſt le vin que nous buvons ; mais vous pourrez vous en convaincre aujourd'hui même, ſi vous voulez en faire l'eſſai.

M. DE LA RIVIERE.

Je le ferai dès ce ſoir, & j'ai eu tort juſqu'à préſent de n'y avoir pas penſé. La viande me fait

mal, voilà pourquoi je n'en mange pas ; je n'aime point le vin, ainſi quand je le trouverai bon, je crois que vous en ſerez contents. Si l'Abbé n'eſt pas avare, il eſt au moins trop économe ; & ce n'eſt pas mon intention que l'on meure de faim dans cette maiſon.

M. DE LA VIGNE.

Songez, Monſieur, combien nous vous reſpectons, & que c'eſt la crainte de vous cauſer le moindre chagrin qui nous a empêché de nous plaindre.

M. DE LA RIVIERE.

Nous ne pouvons pas diſconvenir que nos torts ſont égaux ; mes enfants, pardonnez-nous.

M. DE LA VIGNE, M. BOIVIN, M. RAISIN.

Ah ! Monſieur !

M. DE LA RIVIERE.

Le louis que je vous avois remis eſt une amende envers les pauvres, à quoi je me condamne pour ma négligence ; diſtribuez-le leur. Oublions Dame Jeanne pour toujours ; & au lieu du *De profundis* que nous devions chanter pour elle, allons chanter un *Te Deum* en actions de grace de ce que la vertu regne toujours ici, & que la haine & l'envie vont être bannies à jamais.

L'AVEUGLE

# L'AVEUGLE AVARE.

## QUATRE-VINGT-HUITIEME PROVERBE.

## *PERSONNAGES.*

M. SAVONEAU, *Barbier.*
JANNETON, *fille de M. Savoneau.*
TATONET, *Aveugle demandant l'aumône.*

*La Scene eſt dans la rue & dans la boutique de M. Savoneau.*

L'AVARE

AVARE

QUATRE-VINGT-HUITIEME PROVERBE.

# L'AVEUGLE AVARE. PROVERBE.

## SCENE PREMIERE.

M. SAVONEAU, *ouvrant ſa boutique.*

Il ne fait pas vilain, ce matin. Eh bien, on diſoit hier au ſoir qu'il pleuvroit. Ah çà, voyons par où je commencerai : ah, par la perruque de notre voiſin le Peintre des Boulevards. Où diable eſt-elle ? il me ſemble que je l'avois miſe à un clou. Bon ! la voilà à terre ; pourvu que les rats n'en aient rien mangé. Mettons-la un peu ſur la tête. ( *Il la met ſur une tête à perruque, & il l'examine.* ) Ah ! il n'y a guere que du toupet de dégarni ; il m'en coûtera ſeulement un peu plus de pommade. ( *Il peigne la perruque.* ) S'il avoit fallu en donner une autre, j'aurois été bien embarraſſé ; car je n'ai, ma foi, pas le ſol. ( *Il ap-*

*pelle.*) Janneton, Janneton ? Elle dort encore, au lieu de ſe lever. Janneton, Janneton ? Voyez ſi elle répondra. Janneton ?

## SCENE II.

M. SAVONEAU, JANNETON, *ſans paroître.*

JANNETON.

MON pere.

M. SAVONEAU.

Eh bien, eſt-ce que tu n'es pas encore levée, vilaine pareſſeuſe ?

JANNETON.

Tout-à-l'heure.

M. SAVONEAU.

Si je vas te chercher, je te donnerai un coup de peigne dont il te ſouviendra long-temps.

JANNETON.

Ah mon Dieu ! il ne faut pas tant vous fâcher, il n'eſt pas encore ſi tard, & la foire n'eſt pas ſur le pont, apparemment.

M. SAVONEAU.

Ah ! je te ferai raiſonner, il y a une heure que tu devrois être levée ; puiſqu'il va ſonner cinq heures dans un moment.

JANNETON.

Eh bien, ce n'eſt pas tant que ſix.

M. SAVONEAU.

Je ſais bien pourquoi tu as tant d'envie de dormir, & que tu ne me réponds pas.

JANNETON.

Puiſque vous le ſavez, je n'ai que faire de vous l'apprendre.

M. SAVONEAU.

Oui, oui, je le ſais, je te le dirai; mais je ne veux pas que tu dormes pendant ce temps-là.

JANNETON.

Mais qu'eſt-ce que cela vous fait que je dorme, ou non ?

M. SAVONEAU.

Et ſi tu dors, qu'eſt-ce qui racommodera ce linge à barbe, en cas qu'il me vienne des pratiques de bonne heure ?

JANNETON.

Ils n'auront qu'à vous prêter leur mouchoir.

M. SAVONEAU.

Veux-tu bien finir, & te lever ? Je perds patience à la fin.

JANNETON.

Eh bien, nous la ferons afficher.

M. SAVONEAU.

Je m'en vais monter là-haut, & tu verras...

JANNETON.

Ah ! mon Dieu ! mon cher pere, ne vous donnez pas cette peine là.

M. SAVONEAU.

Parle moi par la fenêtre, je verrai bien ſi tu es levée.

JANNETON, *à la fenêtre, s'habillant.*

Me voilà, me voilà. Qu'avez-vous a me dire, voyons ?

M. SAVONEAU.

Que ta conduite me déplaît premiérement, & d'un.

JANNETON.

Et qu'eſt-ce que c'eſt donc que je fais ?

M. SAVONEAU.

Je n'en ſais rien ; mais...

JANNETON.

Eſt-ce que je ne ſuis pas une honnête fille ?

M. SAVONEAU.

Une honnête fille n'a pas un amoureux ſans le conſentement de ſon pere, & ne jaſe pas toute la nuit par la fenêtre avec un garçon.

JANNETON.

Eh ! qui eſt-ce qui vous a dit cela ?

M. SAVONEAU.

On n'a pas eu beſoin de me le dire ; je l'ai entendu, & j'ai bien reconnu ſa voix.

JANNETON.

La voix de qui ?

M. SAVONEAU.

De Pierre Dumoulin.

JANNETON.

Eh bien, puiſque vous le ſavez, vous ne ſavez pas tout ; car je vous dirai que je n'en aurai jamais d'autre pour mari.

M. SAVONEAU.

Cela eſt aiſé à dire ; mais....

JANNETON.

Et pourquoi n'y conſentiriez-vous pas ? il a du bon bien.

M. SAVONEAU.

C'eſt à cauſe de cela que je crois qu'il ſe moque de toi, puiſque tu n'as rien.

JANNETON.

Quand on s'aime, on eſt toujours heureux.

M. SAVONEAU.

Ah ! oui, dis-moi cela à moi, qui avois enlevé ta mere à Vaugirard, & qui avons penſé mourir de faim à Meudon, parce que nous n'avions d'argent ni l'un ni l'autre.

JANNETON.

Mais vous convenez que Pierre Dumoulin en a ; il en aura pour nous deux.

M. SAVONEAU.

Et ſi la mere Dumoulin ne conſent pas qu'il t'épouſe, elle ne lui donnera pas le ſol ; elle aime l'argent elle.

JANNETON.

Il dit que cela ne lui fait en rien.

M. SAVONEAU.

Oui ; mais cela me fait à moi, & je ne veux pas vous voir dans la miſere le lendemain de votre mariage.

JANNETON.

Mais, mon pere....

M. SAVONEAU.

Si tu veux épouſer Pierre Dumoulin, attends que nous ſoyons aſſez riches pour que ſa mere y conſente.

JANNETON.

Allons, je vois bien que vous voulez que je ſois malheureuſe.

M. SAVONEAU.

Ne pleure pas, habille-toi, & laiſſe-moi rêver à tout cela. (*à lui-même, bas.*) Je crains que ces enfants-là ne faſſent quelque ſottiſe ; comment

faire ? Pauvreté n'eſt pas vice ; mais la mere Dumoulin n'entendra rien à tout cela. Si j'avois quelque ami à qui je puſſe emprunter.... Oui, mais il faut rendre ; il n'y a que les mendiants à qui on prête tous les jours, & qui ne rendent jamais. Je crois que j'entends un aveugle : cet homme-là eſt aſſurément plus heureux que moi.

## SCENE III.

TATONET, M. SAVONEAU.

TATONET.

Je penſe que j'arrive bientôt à la place que j'envie depuis long-temps. ( *Il tâte avec ſon bâton. Il s'aſſied ſur une pierre.* ) M'y voilà. Je ne crois pas que je la rende aiſément. Mais je n'entends rien : eſt-ce qu'il ne ſeroit pas jour ? Ecoutons, l'heure ſonne : deux, trois, quatre. Il n'eſt que quatre heures ; je ne m'étonne pas, perſonne n'eſt levé ; en ce cas-là on ne me verra pas. J'ai envie de compter mon argent, & de le mettre, comme à l'ordinaire, dans la coëffe de mon chapeau.

M. SAVONEAU.

Ah ! ah ! voyons un peu cela.

TATONET.

J'avois, hier au ſoir, cent bons louis d'or, (*il compte*) dix, vingt; hum, hum; les voilà bien tous. J'ai bien imaginé de les mettre dans mon chapeau; parce que ſi l'on fouille dans ma poche, on n'y trouvera rien. (*Il met ſon chapeau ſur ſa tête.*)

M. SAVONEAU.

Et ce coquin-là demande l'aumône avec tout cet argent-là! Je veux au moins en avoir ma part; je ne lui ferai aucun tort, puiſqu'il ne s'en ſert pas.

## SCENE IV.

TATONET, JANNETON, M. SAVONEAU.

JANNETON.

Mon pere, me voilà. Où eſt ce linge à barbe?

M. SAVONEAU.

Ecoute-moi, n'as-tu pas là un jupon de laine?

JANNETON.

Oui, pourquoi faire?

M. SAVONEAU.

Donne-le moi.

JANNETON.

Il faut donc que je me déshabille.

M. SAVONEAU.

Qu'eſt-ce que cela fait ? Un jupon de plus ou de moins : il ne fait pas froid.

JANNETON.

Non.

M. SAVONEAU.

Et puis, avec ton amour....

JANNETON.

Vous vous moquez de moi. ( *Elle lui donne ſon jupon.* )

M. SAVONEAU.

Tu verras, tu verras. ( *Il paſſe ſes bras dans les fentes des poches du jupon.*

JANNETON.

Qu'eſt-ce que vous faites donc ?

M. SAVONEAU.

Ne t'embarraſſe pas. Donne-moi mon bâton d'épine.

JANNETON.

D'épine ? le voilà.

M. SAVONEAU.

Allons, regarde à préſent. ( *Il ſort de ſa boutique, & prend un grand tour, en tâtant le pavé avec ſon bâton.*

TATONET.

J'entends quelqu'un : c'eſt un aveugle auſſi ; s'il alloit vouloir me diſputer ma place. Nous verrons, nous verrons.

M. SAVONEAU.

Il me ſemble qu'il y a plus loin aujourd'hui de chez nous à ma place, qu'à l'ordinaire.

TATONET.

Oui, oui, ta place.

M. SAVONEAU.

Je ſens que m'y voilà bientôt. Oui, c'eſt ici. (*Il s'aſſied ſur Tatonet.*) Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ? Un chien ? allons, hou ; veux-tu bien t'en aller ?

TATONET.

Non, non, je ne ſuis pas un chien, & je ne m'en irai pas.

M. SAVONEAU.

Tu ne t'en iras pas ? Et qui es-tu donc ?

TATONET.

Un aveugle comme toi.

M. SAVONEAU.

Un aveugle comme moi ; je parie que non.

TATONET.

Je te dis que je ſuis aveugle ; & quand je ne le ſerois pas, je ſuis venu le premier, & la place eſt à moi.

M. SAVONEAU.

C'eſt ce que nous allons voir.

TATONET.

Je te donnerai de mon bâton.

M. SAVONEAU.

Et moi je te donnerai du mien par-tout où je pourrai, je t'en réponds.

TATONET.

Prends garde à toi, je te tiens. Voyons ſi tu pourras me donner de ton bâton.

M. SAVONEAU.

Je te ferai bien me lâcher. (*Il jette ſon chapeau à terre, & Tatonet le lâche.*

TATONET.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ? Où eſt mon chapeau ? (*Il ſe baiſſe, & Savoneau lui donne un coup de bâton ſur le dos. Tatonet s'écrie :*) Ah ! coquin ! (*Il le frappe ou croit le frapper, & attrape le mur, qui lui fait tomber ſon bâton de la main.*

M. SAVONEAU, *ramaſſant le baton, crie :*

Ah ! je ſuis mort ! (*& il rentre chez lui.*)

TATONET.

Diantre ! l'aurois-je tué ? Où fuir, & comment ſans bâton ? Allons le long du mur. Je n'entends rien ; il ne peut être mort entiérement du

coup, & je l'entendrois ſe plaindre : il s'en eſt allé aſſurément. Cherchons mon chapeau & mon bâton. ( *Il cherche à quatre pattes.* )

M. SAVONEAU, *bas à Janneton.*

Tu as bien entendu, fais ce que je t'ai dit.

JANNETON.

Oui, mon pere.

TATONET, *trouvant le chapeau de Monſieur Savoneau.*

Ah ! voilà mon chapeau. ( *Il le met ſur ſa tête.* ) Eh, mon Dieu, non ; je ſuis volé, ruiné. ( *à genoux.* ) Meſſieurs, Meſdames, n'y a-t-il perſonne de vous aſſez charitable pour rendre à un pauvre aveugle ſon chapeau & ſon bâton qu'il a perdus ?

JANNETON.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous demandez ? Vous avez votre chapeau ſur votre tête.

TATONET.

Eh non, ma chere Demoiſelle.

JANNETON.

Mais croyez-moi, je ne ſuis pas aveugle, je le vois bien.

TATONET.

Oui, Mademoiſelle, j'ai un chapeau ; mais ce n'eſt pas le mien.

JANNETON.

Qu'eſt-ce que cela fait ? il vaut peut-être le vôtre, & vous êtes sûr de ne pas aller nue tête.

TATONET.

Mais, Mademoiſelle, c'eſt qu'il y avoit de l'argent dans mon chapeau.

JANNETON.

Quelques liards, ſans doute ? On vous en donnera d'autres.

TATONET.

Eh non, Mademoiſelle.

JANNETON.

Quoi ! il y avoit de l'argent blanc ?

TATONET.

Non ; mais....

JANNETON.

Des pieces de deux ſols, de ſix liards, apparemment.

TATONET.

Eh non, Mademoiſelle ; c'étoient des louis d'or.

JANNETON.

Des louis d'or ! Allons, vous vous moquez de moi ; vous imaginez-vous que je croirai que vous aviez des louis dans votre chapeau, pour engager les gens qui paſſent à vous faire la charité. Ah ! pardi, en voila d'une bonne.

TATONET.

Mais on ne les voyoit pas, ils étoient dans une petite poche qui eſt dans le chapeau.

JANNETON.

Attendez donc, combien y en avoit-il?

TATONET.

Cent. En auriez-vous connoiſſance?

JANNETON.

Oui, vraiment.

TATONET.

Ah! ma chere Demoiſelle, que je vous aurai d'obligation, ſi vous vouliez me les faire rendre!

JANNETON.

Et que me donnerez-vous?

TATONET.

Je dirai tous les jours une oraiſon pour vous.

JANNETON.

Cela ne ſuffit pas; & ſi vous voulez me donner cinquante louis, je vous ferai rendre le reſte.

TATONET.

Non, Mademoiſelle, je veux tout avoir.

JANNETON.

Allons donc, un homme qui demande ſa vie n'a pas beſoin d'avoir tant d'argent; c'eſt voler les pauvres.

M. SAVONEAU.

M. SAVONEAU, *dans ſa boutique.*

Oh le vilain avare ! Ne lui faites rien rendre, Mademoiſelle.

TATONET.

Ah ! je vous y forcerai bien ; & je ne vous laiſſerai pas aller que je n'aie mes cent louis.

JANNETON.

Voulez-vous bien me laiſſer : je vais crier au guet.

TATONET.

Je ne vous lâcherai point.

JANNETON, *criant.*

Au guet, au guet.

M. SAVONEAU, *avec une petite voix.*

Ah ! voilà Monſieur le Commiſſaire. (*Il ſort de ſa boutique.*)

TATONET.

Tant mieux. Je m'en vais lui faire ma plainte.

M. SAVONEAU, *d'une voix de Commiſſaire.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout ce bruit-là ?

JANNETON.

Monſieur le Commiſſaire, c'eſt ce vilain aveugle qui veut me retenir de force.

M. SAVONEAU.

Comment, au milieu de la rue ! Allons, allons, je vais le faire mener en priſon.

TATONET.

Mais, Monſieur le Commiſſaire, je vous prie de m'écouter.

M. SAVONEAU.

Allons, commencez par lâcher cette fille. (*Il ſe retourne.*) Songez, vous autres, à préparer vos menotes. (*d'une autre voix.*) Oui, Monſieur le Commiſſaire.

TATONET.

Mais, Monſieur le Commiſſaire....

M. SAVONEAU.

Qu'eſt-ce que vous avez à dire? Eſt-ce qu'on prend comme cela quelqu'un de force?

TATONET.

Mais, Monſieur, je ſuis volé.

M. SAVONEAU.

Vous avez volé cet aveugle, Mademoiſelle?

JANNETON.

Non, Monſieur. Il le ſait bien.

TATONET.

Je ne dis pas que ce ſoit elle qui m'ait volé, Monſieur le Commiſſaire; mais elle ſait qui a mon chapeau, que j'ai perdu.

M. SAVONEAU.

Voilà bien du bruit pour un chapeau de perdu.

TATONET.

Il y avoit cent louis dedans ; & elle dit qu'elle me les fera rendre, ſi je veux lui en donner cinquante pour elle.

M. SAVONEAU.

Eſt-il vrai, Mademoiſelle ?

JANNETON.

Oui, Monſieur, j'ai dit cela.

M. SAVONEAU.

Et pourquoi voulez-vous avoir ces cinquante louis ?

JANNETON.

Pour me marier, Monſieur le Commiſſaire. Je ne lui ferai point de tort ; il n'en a pas beſoin, puiſqu'il demande l'aumône.

TATONET.

Monſieur le Commiſſaire, je l'épouſerai, ſi elle veut me rendre le tout.

M. SAVONEAU.

Qu'avez-vous à dire à cela, Mademoiſelle ?

JANNETON.

Que je ne veux pas épouſer un vilain trucheur comme celui-là.

M. SAVONEAU.

Si ce n'eſt que cela qui vous arrête, il ne demandera plus l'aumône.

TATONET.

Je ne demanderai plus l'aumône ?

M. SAVONEAU.

Non sûrement. Il n'y a que ceux qui ont un véritable beſoin, à qui il eſt permis de la demander.

TATONET.

Ah ! Monſieur le Commiſſaire, je vous demande bien pardon ; mais, au nom de votre bienheureux patron, ce grand ami de Dieu, ne me faites pas ôter la permiſſion de demander l'aumône.

M. SAVONEAU.

A quoi vous déterminez-vous ?

TATONET.

A faire tout ce que vous voudrez, pourvu qu'on me rende mon argent.

M. SAVONEAU.

Allons, cela eſt bon ; mais voilà mon clerc. Qu'eſt-ce qu'il y a, Monſieur Pinçon ? (*d'une autre voix.*) Monſieur le Commiſſaire, c'eſt un aveugle qui a été aſſaſſiné par un de ſes camarades, & qui a dit que ce chapeau appartenoit à ſon aſſaſſin.

TATONET, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! que je ſuis malheureux !

M. SAVONEAU, *de la voix du clerc.*

Et il y a cent louis dans ce chapeau. (*reprenant la voix du Commiſſaire.*) Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

JANNETON.

Monſieur le Commiſſaice, ce n'eſt pas moi qui vous ai dit qu'il l'avoit tué.

M. SAVONEAU.

Un moment, un moment ; ceci devient ſérieux. (*à Tatonet*) Comment vous appellez-vous, mon ami ?

TATONET.

George Tatonet, Monſieur.

M. SAVONEAU.

Ecrivez, mon clerc. Reconnoiſſez-vous ce chapeau-là pour avoir été à vous ?

TATONET.

Non, Monſieur.

M. SAVONEAU.

Ces cent louis ne vous appartiennent donc pas ?

TATONET.

Pardonnez-moi, Monſieur.

M. SAVONEAU.

Mais les cent louis ne vont point ſans le chapeau ; & il faut que vous preniez le chapeau comme vous appartenant, ſi les cent louis ſont à vous.

TATONET.

Eh bien, je prendrai auſſi le chapeau, Monſieur le Commiſſaire.

M. SAVONEAU.

Puiſque vous reconnoiſſez que le chapeau & les cent louis vous appartiennent, vous voilà convaincu du crime d'avoir aſſaſſiné l'homme qui vient de mourir.

TATONET.

Mais, Monſieur, ce n'eſt pas ma faute s'il eſt mort d'un coup de bâton que j'ai donné en l'air.

M. SAVONEAU.

Par le procès-verbal, il eſt dit que c'étoit pour avoir ſa place dans cette rue.

TATONET.

Je ne ſavois pas que ce fût ſa place.

M. SAVONEAU.

Vous n'en ſerez pas moins pendu.

TATONET, *pleurant.*

Je ſerai pendu!

M. SAVONEAU.

Sûrement.

TATONET, *pleurant.*

Ah! Monſieur le Commiſſaire, ne pourriez-vous pas empêcher que ce malheur-là ne m'arrive?

M. SAVONEAU.

Attendez. Eloignez-vous, vous autres. Ecoutez-moi : l'autre aveugle eſt mort; abandonnez le chapeau & les cent louis, & l'on écrira dans la dépoſition qu'ils n'étoient pas à vous.

TATONET.

Mais qui les aura ?

M. SAVONEAU.

Cette fille, qui ſavoit que vous aviez tué cet aveugle, & qui n'a pas dépoſé contre vous.

TATONET.

Eſt-ce que ſur ſa dépoſition je ſerois pendu ?

M. SAVONEAU.

Aſſurément.

TATONET.

Mais ſi elle vouloit ſe contenter de cinquante louis.

M. SAVONEAU.

Elle ne pourroit pas ſe diſpenſer de dire que les cinquante autres & le chapeau ſont à vous.

TATONET.

Elle ne le pourroit pas ?

M. SAVONEAU.

Non vraiment.

TATONET.

Mademoiſelle, rendez-moi ce ſervice-là, je vous en prie.

JANNETON.

Je ne ſais pas les affaires, & je ne peux faire que ce que Monſieur le Commiſſaire dira.

TATONET.

Je vous en donnerai ſoixante.

M. SAVONEAU.

Cela ne ſuffit pas : il faut donner le tout.

TATONET, *pleurant.*

Le tout !

M. SAVONEAU.

Oui ; mais on vous rendra votre chapeau.

JANNETON.

Et même votre bâton.

TATONET, *pleurant.*

Mon chapeau & mon bâton !

M. SAVONEAU.

Oui.

TATONET.

C'eſt là tout ce que j'aurai ?

M. SAVONEAU.

Non, vous aurez encore la permiſſion de demander toujours l'aumône.

TATONET.

Allons, ce n'eſt pas tout perdre.

M. SAVONEAU.

Vous donnez ces cent louis à Mademoiſelle ?

TATONET.

Il le faut bien, puiſque je ne peux pas les reprendre ſans être pendu.

JANNETON.

Monſieur, je vous ſuis bien obligée.

M. SAVONEAU.

Adieu, mon ami ; une autre fois ſoyez plus ſage.

TATONET.

Ou moins malheureux.

M. SAVONEAU *à Janneton.*

Nous, allons chez la mere Dumoulin ; je ſuis sûr à préſent de ſon conſentement pour que ſon fils t'épouſe, en voyant quelle eſt ta dot. *Ils s'en vont.*

TATONET.

Maudite ſoit l'envie qui m'a pris d'avoir cette chienne de place ; je réponds bien de ne jamais paſſer par cette ſorciere de rue tant que je vivrai.

LE

# CHANOINE

## DE REIMS.

### QUATRE-VINGT-NEUVIEME PROVERBE.

# *PERSONNAGES.*

L'ABBÉ DE LA CRAIE, *Chanoine de Reims.*
M. COLLIGER, *Auteur.*
M. FESTON, *Décorateur des menus plaiſirs.*
Me. MONIQUE, *Gouvernante de l'Abbé de la Craie.*
St. PIERRE, *Laquais de Monſieur Feſtons.*

*La Scene eſt chez l'Abbé de la Craie à Reims.*

# LE CHANOINE DE REIMS.

## *PROVERBE.*

### SCENE PREMIERE.

M. FESTONS, M. COLLIGER, DAME MONIQUE.

DE. MONIQUE.

MESSIEURS, donnez-vous la peine d'entrer & de vous aſſeoir.

M. FESTONS.

Et pourquoi faire ?

DE. MONIQUE.

Monſieur le Chanoine de la Craie va revenir.

M. COLLIGER.

Mais il y a huit jours que vous dites qu'il va arriver ; nous venons ici tous les jours, & il n'arrive jamais.

DE. MONIQUE.

Ah dame ! c'eſt qu'il a eu bien des affaires à ſes vignes ; mais il eſt revenu.

M. COLLIGER.

Quoi ! il eſt à Reims ?

DE. MONIQUE.

Oui, Monſieur, & je lui ai dit que ces Meſſieurs étoient venus le demander bien des fois. Il eſt allé voir un de ces Meſſieurs les Chanoines, & il m'a recommandé de l'aller chercher, ſi par haſard ces Meſſieurs revenoient : ainſi aſſoyez-vous.

M. FESTONS.

Eh bien, ne ſoyez donc pas long-temps.

DE. MONIQUE.

Ah ! c'eſt ici tout près dans la rue pavée d'Andouilles (*). C'eſt que Monſieur le Chanoine, chez qui eſt le nôtre, a des vignes dans le même canton, qui ne ſont pas ſi bonnes tout-à-fait ; mais le vin en eſt pourtant bien bon.

M. COLLIGER.

Allez donc.

DE. MONIQUE.

Je vous dis cela, parce que ſi vous aviez envie d'en acheter, il y en a encore à vendre, &

(*) Rue de Reims.

que Monſieur le Chanoine vous en feroit avoir; parce que c'eſt ſon ami depuis long-temps.

M. FESTONS.

Fort bien.

DE. MONIQUE.

Il n'eſt pourtant pas auſſi âgé; car il n'étoit pas encore Chanoine du temps du ſacre de 1722.

M. COLLIGER.

C'eſt aſſez.

DE. MONIQUE.

J'y étois moi à ce ſacre, c'eſt-à-dire, à Reims. Eh! mon Dieu, tenez, nous avions chez nous un beau Monſieur qui y étoit logé, qui me trouvoit bien gentille. Ah dame! j'étois plus jeune que je ne ſuis. Mais c'eſt qu'on a tous les ans douze mois, comme vous ſavez. Monſieur le Chanoine vous contera tout cela; car il a plus de mémoire que moi.

M. FESTONS.

Mais ſi vous n'allez pas le chercher, nous nous en allons.

DE. MONIQUE.

J'en ſerois bien fâchée. Ne vous impatientez pas.

## SCENE II.

M. FESTONS, M. COLLIGER.

M. COLLIGER.

C'EST une terrible choſe que les vieilles gens avec tous leurs bavardages !

M. FESTONS.

J'aime bien que tu me diſes cela, quand tu n'es venu à Reims avec moi que pour cauſer avec cet Abbé de la Craie, & que tu m'as retenu deux jours de plus que je ne voulois pour l'attendre.

M. COLLIGER.

Mais c'eſt qu'il m'eſt important de voir un homme qu'on m'a dit qui étoit au ſacre, pour faire mon livre du *Recueil des cérémonies*.

M. FESTONS.

Et tu crois qu'à cet âge-là il ſe ſouviendra de tout ce qu'il aura vu ?

M. COLLIGER.

J'en ſuis sûr. Les vieillards n'ont de la mémoire que pour les choſes anciennes, & ils ſe plaiſent à ſe les rappeller ; ils n'oublient pas la moindre

moindre circonſtance, ce que les auteurs contemporains négligent trop ſouvent.

M. FESTONS.

Oui; mais s'il te tient trop long-temps, je t'avertis que je partirai; je dois rendre compte demain matin de ma beſogne à Paris : je t'ai attendu aſſez.

M. COLLIGER.

Je compte, après cette converſation, de faire un livre unique ſur cette matiere, & qui fera tomber tous les autres.

M. FESTONS.

Tu ne ſuis que tes idées, & tu ne m'écoutes pas.

M. COLLIGER.

Je t'ai entendu de reſte; je ne te ferai pas attendre.

M. FESTONS.

A la bonne heure.

M. COLLIGER.

Tu ſais bien que je n'ai pas le ſol; ainſi je n'ai pas envie de reſter ici ſans toi.

M. FESTONS.

Ma foi, je n'ai que ce qu'il me faut pour la poſte & pour payer la dépenſe de notre auberge.

M. COLLIGER.

Tiens, nous allons avoir des nouvelles du Chanoine.

## SCENE III.

DE. MONIQUE, M. COLLIGER, M. FESTONS.

M. COLLIGER.

EH bien, va-t-il venir Monſieur le Chanoine?

DE. MONIQUE.

Oui, oui.

M. FESTONS.

Mais quand?

DE. MONIQUE.

Tout à l'heure, tout à l'heure.

M. FESTONS.

Avec tout cela le temps ſe perd : vois ſi tu veux revenir avec moi, ou ſi tu veux reſter ici.

M. COLLIGER.

Je ne te demande qu'un quart-d'heure.

M. FESTONS.

Eh bien, je m'en vais toujours faire préparer les chevaux; mais après cela je ne retarde plus, je t'en avertis.

## SCENE IV.

DE. MONIQUE, M. COLLIGER.

M. COLLIGER

IL ſe fait bien attendre Monſieur le Chanoine.

DE. MONIQUE.

Dame, il n'a pas de ſi bonnes jambes que vous ; il ne peut pas aller auſſi vîte, quoiqu'il ſe porte bien.

M. COLLIGER.

Et, il a une bonne mémoire ?

DE. MONIQUE.

Oh ! il ſe ſouvient de tout, de tout ce qu'il a vu, comme ſi c'étoit d'hier. Mais j'entends quelqu'un.

M. COLLIGER.

On n'a pas ſonné.

DE. MONIQUE.

Eſt-ce qu'il n'a pas ſa clef ? Tenez, le voilà ; c'eſt lui-même.

## SCENE V.

L'ABBE', M. COLLIGER, De. MONIQUE.

L'ABBE'.

MESSIEURS, j'ai bien l'honneur de vous ſouhaiter le bon jour.

De. MONIQUE.

Il n'y en a qu'un, l'autre s'en eſt allé.

L'ABBE'.

Ah! je ſuis bien fâché de ne l'avoir pas vu.

M. COLLIGER.

Monſieur....

L'ABBE'.

Aſſoyez-vous donc, je vous prie. On m'a dit que vous m'attendiez depuis huit jours; je n'en ſavois rien, & puis quand on a des affaires, on ne ſait pas le temps qu'elles vous tiendront.

M. COLLIGER.

J'en ai de bien preſſées, & je voudrois vous demander ſi vous ne pourriez pas me rendre un ſervice intéreſſant?

L'ABBE'.

Je ferai tout ce que vous voudrez, ou plutôt tout ce que je pourrai; car....

DE. MONIQUE.

Monſieur, je m'en vais chercher votre robe-de-chambre.

L'ABBE'.

Vous ferez bien, Dame Monique.

## SCENE VI.

L'ABBE', M. COLLIGER.

L'ABBE'.

MONSIEUR, je vous demande bien pardon; mais c'eſt qu'à mon âge il faut ſe mettre un peu à ſon aiſe.

M. COLLIGER.

Je ne veux pas vous déranger. On m'a dit, Monſieur, que vous étiez au ſacre de 1722.

L'ABBE'.

Ah! mon Dieu, oui, j'y étois, & je puis vous en parler ſavamment; car il me ſemble que j'y ſuis encore; cela m'eſt auſſi préſent que de vous voir là.

M. COLLIGER.

Vous avez une heureuſe mémoire, & vous pourriez m'aider prodigieuſement dans un ouvrage que je veux faire ſur le ſacre.

L'ABBE'.

Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer.

M. COLLIGER.

On me l'a bien dit à Paris, que ſi je pouvois cauſer un peu avec vous, je ſaurois les choſes très-exactement, & c'eſt ce qui m'a fait venir.

L'ABBE'.

Qu'eſt-ce qui peut vous avoir dit cela ?

M. COLLIGER.

Monſieur l'Abbé Dubreuil.

L'ABBE'.

L'Abbé Dubreuil ? Je ne me rappelle pas bien....

M. COLLIGER.

Cela n'eſt pas néceſſaire ; je ſuis très-preſſé...

L'ABBE'.

Attendez, attendez, j'y ſuis. J'étois étonné de ne me pas ſouvenir de l'Abbé. Oui, c'eſt cela, je me rappelle à préſent... Et tenez, mon frere avoit été fort amoureux de ſa grand'mere ; il a même penſé l'épouſer.

M. COLLIGER.

Tout cela ne fait rien.

L'ABBE'.

Pardonnez-moi, je voulois vous faire voir que je ne l'avois pas oublié.

## SCENE VII.

L'ABBE', M. COLLIGER, DE. MONIQUE.

DE. MONIQUE, *apportant la robe-de-chambre de l'Abbé.*

ALLONS, Monſieur le Chanoine, voulez-vous mettre votre robe-de-chambre ?

L'ABBE'.

Sans doute, ſans doute. Vous permettez, Monſieur ? (*Il met ſa robe-de-chambre.*)

M. COLLIGER, *à part.*

Je n'aurai jamais le temps de rien ſavoir de ce que je veux.

DE. MONIQUE.

Bon, j'ai oublié votre bonnet de nuit.

L'ABBE'.

Je n'en ai que faire.

DE. MONIQUE.

Vous ne voulez donc plus rien ?

L'ABBE'.

Non, non.

DE. MONIQUE.

Allons, je m'en vais penſer à mon dîner.

## SCENE VIII.

M. COLLIGER, L'ABBE'.

M. COLLIGER, *à part.*

JE meurs d'impatience.

L'ABBE'.

Vous devriez dîner avec moi, Monſieur, on cauſe mieux le verre à la main.

M. COLLIGER.

Je ne le puis pas ; je ſuis très-preſſé de partir pour Paris.

L'ABBE'.

Je vous aurois fait boire du vin de quarante-trois. Je ne crois pas qu'il y en ait de pareil.

M. COLLIGER.

Je vous ſuis très-obligé, Monſieur l'Abbé ; mais, je vous en prie, allons au fait.

L'ABBE'.

C'eſt tout ce qui s'eſt paſſé au ſacre que vous voulez ſavoir ?

M. COLLIGER.

Oui, Monſieur.

L'ABBE'.

Tenez, il me ſemble que j'y ſuis. Vous ſavez que cela dure pluſieurs jours ?

M. COLLIGER.

Oui, oui.

L'ABBE'.

Attendez, reprenons de la veille du premier jour. Qu'eſt-ce que nous fîmes ? ... Qu'eſt-ce que nous fîmes ? Ah ! nous nous aſſemblâmes tous, ce que nous étions de Chanoines.

M. COLLIGER.

Fort bien.

## SCENE IX.

L'ABBE', M. COLLIGER; DE. MONIQUE, ST. PIERRE, *en bottes.*

DE. MONIQUE, *à M. Colliger.*

C'EST vous, Monſieur, qu'on demande.

M. COLLIGER.

Ah ! St. Pierre, je m'en vais dans un moment. Prie Monſieur Feſtons de m'attendre encore un inſtant.

ST. PIERRE.

Monſieur, il m'a dit de vous dire que ſi je ne

vous ramenois pas avec moi, il partiroit ſur le champ.

L'ABBE'.

Où voulez-vous donc aller ?

M. COLLIGER.

A Paris, avec un Monſieur qui m'a amené ici ſeulement pour vous voir.

L'ABBE'.

Cela eſt bien honnête.

M. COLLIGER.

Et pour m'inſtruire de ce que je viens de vous demander.

L'ABBE'.

Mais ſi vous partez, vous ne le ſaurez pas.

M. COLLIGER.

Eh vraiment non, c'eſt là ce qui me déſeſpere.

L'ABBE'.

Il ne faut pas vous déſeſpérer pour cela, nous trouverons quelque occaſion plus favorable.

M. COLLIGER.

Il n'y en a pas dont je puiſſe mieux profiter, pour des raiſons que je ne peux pas vous dire.

L'ABBE'.

Attendez, attendez ; laiſſez partir Monſieur votre ami.

M. COLLIGER.

Comment ! cela ne ſe peut pas.

L'ABBE'.

Pardonnez-moi ; le Doyen part à trois heures après midi ; il cherchoit quelqu'un pour lui tenir compagnie. Il ſera charmé de voyager avec vous.

M. COLLIGER.

Vous le croyez ?

L'ABBE'.

J'en ſuis sûr.

M. COLLIGER.

Il n'a perſonne ?

L'ABBE'.

Non, je le quitte, & je vais lui envoyer Dame Monique, pour lui dire que je lui ai trouvé un compagnon de voyage.

M. COLLIGER.

Mais c'eſt que....

L'ABBE'.

Il ne vous en coûtera pas un ſol encore ; voilà le meilleur.

M. COLLIGER.

Vous m'en répondez.

L'ABBE'.

Sûrement.

M. COLLIGER.

Allons. St. Pierre, dis à M. Feſtons qu'il peut s'en aller.

ST. PIERRE.

Je m'en vais le lui dire. Vous n'avez pas beſoin qus je vous laiſſe votre ſac de nuit ?

L'ABBE'.

Non, non ; le Doyen va tout de ſuite ſans s'arrêter.

ST. PIERRE.

En ce cas-là, j'aurai ſoin de toutes vos affaires.

M. COLLIGER.

Je t'en ſerai obligé, St. Pierre.

## SCENE X.

L'ABBE', M. COLLIGER, DE. MONIQUE.

L'ABBE'.

ECOUTEZ, Dame Monique.

DE. MONIQUE.

Oui, Monſieur le Chanoine.

L'ABBE'.

Allez vous-en, de ma part, chez le Doyen ; vous lui direz que j'ai un compagnon de voyage à lui donner, que je le prie de le prendre ici en paſſant ; c'eſt ſon chemin.

DE. MONIQUE.

Eſt-ce aujourd'hui ?

L'ABBE'.

Oui, c'eſt Monſieur qui s'en va à Paris avec le Doyen.

DE. MONIQUE.

Ah ! j'entends ; allons, j'y vais.

## SCENE XI.

M. COLLIGER, L'ABBE'.

M. COLLIGER, *à part.*

J'APPRENDRAI donc enfin ce que je veux ſavoir.

L'ABBE'.

Ah çà, où étions-nous ?

M. COLLIGER.

A la veille du ſacre.

L'ABBE'.

Ah, oui : nous nous aſſemblâmes tous chez le Doyen, la veille, pour délibérer ſur ce que nous avions à faire. Ce n'étoit pas le Doyen d'à-préſent ; mais c'étoit un bon vivant, qui faiſoit la meilleure chere du monde ; je m'en ſouviens comme ſi j'y étois, il nous donna un dîner excellent.

M. COLLIGER.

Suppoſons le dîner fini.

M. L'ABBE'.

Un moment. Tenez, il me ſemble que je vois le dîner. Nous avions deux potages excellents : le Doyen aimoit le potage ; il me ſemble que je le vois là à le manger ; car c'étoit ici, cette maiſon lui appartenoit. Il y avoit à côté de lui le Chanoine Long-Brun, qui étoit maigre & ſec ; mais qui buvoit bien du vin.

M. COLLIGER.

Cela n'eſt pas néceſſaire à ſavoir pour...

M. L'ABBE'.

Pardonnez-moi, c'eſt pour vous prouver que ma mémoire eſt fidelle. A chaque bout de la table il y avoit des côtelettes de veau. Le Chanoine Gabart en mangea ſept à lui ſeul, & Raclart onze ; il me ſemble que je les vois tous deux boire & manger. Gobart avoit une bonne trogne ; & comme il rioit toujours quand il avoit la bouche pleine, & qu'il parloit, il ne faiſoit pas bon être de ſes voiſins. Ce même jour, le Chanoine Blondinau s'en plaignit beaucoup, il étoit dans une colere qui nous fit bien rire ; il me ſemble que je le vois. (*Il rit long-temps.*)

M. COLLIGER, *à part.*

Quel homme ! quel homme ! Il ne finira jamais !

L'ABBE'.

Je vais par ordre, comme vous voyez.

M. COLLIGER.

Que trop.

L'ABBE'.

Enfin, le dîner fut très-gai, & nous bûmes que c'étoit un plaiſir ! Je me ſouviens d'un vin blanc, dont les vignes ont été gelées depuis ; il me ſemble que je le bois encore. Ce qui nous fâcha beaucoup, c'eſt que Gobart en caſſa une bouteille avec un tire-bouchon qu'il avoit acheté la veille à Montmirel.

M. COLLIGER.

Mais, Monſieur l'Abbé....

L'ABBE'.

Vous voyez ſi j'ai la mémoire bien préſente.

M. COLLIGER.

Oui, mais paſſons à ce qui m'amene.

L'ABBE'.

Ah oui, cela eſt juſte : j'y viens. Je ne ſais ſi je vous ai dit tout ce que nous avions à dîné ?

M. COLLIGER.

Oui, tout.

L'ABBE'.

Bien exactement ?

M. COLLIGER.

Je vous dis que oui,

L'ABBE'.

Je ne vous ai pas parlé d'un mouton de Beauvais, qui étoit excellent, & que mon frere m'avoit envoyé. Il étoit Chanoine à Beauvais, & d'une taille ! Il avoit près de ſix pieds ; & comme il atteignoit à tout facilement, on l'appelloit le Chanoine Long-bras.

M. COLLIGER.

Mais vous voyez bien que vous me menez à Beauvais, quand il n'eſt queſtion que de ce qui s'eſt paſſé à Reims.

L'ABBE'.

C'eſt pour vous prouver ma mémoire & mon exactitude.

M. COLLIGER.

Oui ; mais je ne ſais encore rien. Paſſez à la fin du repas.

L'ABBE'.

Cela eſt bien aiſé à dire ; je n'ai pas encore eu le temps de rien manger. J'avois pourtant une bonne perdrix ſur mon aſſiette ; il me ſemble que je la vois encore ; mais, puiſque vous le voulez, il n'y avoit que ſix heures que nous étions à table, lorſque l'on ſervit le deſſert. Il étoit beau ! dans le milieu il y avoit un jambon ....

M. COLLIGER.

Ah ! je vous en prie ....

L'ABBE'.

L'ABBÉ

Vous ſerez étonné du jambon au deſſert ; mais c'étoit notre uſage dans ce temps-là, parce que cela fait boire. Celui-là étoit bien ſallé ; il me ſemble que je le vois encore.

M. COLLIGER.

Ah, je vous en prie, ſortez de table.

L'ABBE'.

Bon ! vous n'y êtes pas. Tout en buvant, le Doyen dit : Meſſieurs, ſi nous parlions un peu de nos affaires, nous n'avons pas beaucoup de temps, c'eſt demain, & nous n'avons encore rien délibéré. Eh bien, buvons un coup, dit le Chanoine Ventrin. Je ne vous ai pas encore parlé de lui, je crois ? Il étoit gros comme un orme qu'il y avoit dans la cour du Doyen, qui étoit vieux comme le monde ; c'eſt moi-même qui l'ai meſuré, il me ſemble que j'y ſuis encore.

M. COLLIGER.

Dites, enfin que fîtes-vous ?

L'ABBE'.

Nous délibérâmes que nous nous rendrions à l'égliſe le lendemain à cinq heures du matin. Gobart dit : Meſſieurs, le temps avance ; ſi vous m'en croyez, nous ſouperons enſemble, & tout en buvant nous arriverons à cinq heures du ma-

tin ; je l'entends encore. Nous ordonnons le ſouper.

M. COLLIGER.

J'eſpere que vous m'en ferez grace.

L'ABBE'.

Il étoit pourtant bien bon ! il me ſemble que j'y ſuis encore. Nous envoyons chercher nos aumuſſes. La mienne ſe trouva brûlée d'un côté, parce que ma gouvernante, qui étoit endormie, la laiſſa tomber dans le feu ; mais en mettant le brûlé en dedans, cela ne s'appercevoit pas. Vous voyez que je me ſouviens de tout.

M. COLLIGER.

De tout ce qui eſt inutile.

L'ABBE'.

Cinq heures ſonnent, nous buvons un coup, & nous nous mettons en marche ; nous arrivons à l'égliſe. Nous trouvons à la porte un Cent-Suiſſe qui avoit une belle mouſtache ; il me ſemble que je le vois encore : Où allez-vous, Meſſieurs, nous dit-il ? Nous allons dans l'égliſe. Vous n'avez point de place ici, Meſſieurs. Ah ! ah ! celui-là eſt plaiſant ! Vous ne nous connoiſſez pas, apparemment ? Vous n'entre pas par ici. Allons, marche.

M. COLLIGER.

Comment ! vous ne pûtes pas entrer ?

L'ABBE'.

Attendez donc. Nous nous regardâmes tous en riant ; il me ſemble que j'y ſuis encore. Ventrin dit : Meſſieurs, ſi vous m'en croyez, nous irons nous coucher ; ſi l'on a beſoin de nous, on viendra nous chercher.

M. COLLIGER.

Quoi ! les Chanoines ne ſont pas entrés ?

L'ABBE'.

Pardonnez-moi, par une autre porte ; il me ſemble que j'y ſuis encore.

M. COLLIGER.

Allons, vous allez donc me dire ?..

L'ABBE'.

J'eus une indigeſtion qui m'obligea de retourner chez moi, & j'ai été malade pendant huit jours ; je m'en ſouviens comme ſi j'y étois encore.

M. COLLIGER.

Et vous m'avez retenu pour ne m'apprendre que cela ?

L'ABBE'.

Écoutez donc : ſi vous n'admirez pas ma mémoire au bout d'un temps ſi conſidérable, je ne ſais pas ce que vous voulez.

M. COLLIGER.

Je ſerois parti....

L'ABBE'.

Et vous partirez tout de même. Tenez, voilà Dame Monique.

## SCENE XII.

L'ABBÉ, DE. MONIQUE, M. COLLIGER.

L'ABBÉ.

EH bien, Dame Monique, le Doyen?

DE. MONIQUE.

Il eſt parti, Monſieur le Chanoine.

M. COLLIGER.

Il eſt parti?

DE. MONIQUE.

Oui, avec un autre Monſieur; je l'ai vu monter en chaiſe.

M. COLLIGER.

Il faut que je ſois bien malheureux! Monſieur l'Abbé, vous êtes cauſe que je ſuis dans le plus grand embarras.

L'ABBE'.

Mais nous trouverons peut-être une autre occaſion.

M. COLLIGER.

Eh non, Monſieur, je vous remercie; je vais voir moi-même ce que je pourrai devenir.

L'ABBE'.

Attendez donc.

M. COLLIGER.

Adieu, adieu.

## SCENE DERNIERE.

L'ABBÉ, DE. MONIQUE.

DE. MONIQUE.

POURQUOI donc eſt-il ſi fort en colere ce Monſieur?

L'ABBE'.

Je n'en ſais rien. J'admire pourtant ma mémoire; je l'ai entretenu pendant plus d'une heure, j'ai beſoin de boire un coup.

DE. MONIQUE.

Allons, venez Monſieur le Chanoine; mais une autre fois ne parlez pas tant ſans boire.

L'ABBE'.

C'eſt ce que je ferai, je vous en réponds bien.

LE

# SOT HÉRITIER.

## QUATRE-VINGT-DIXIEME PROVERBE.

# *PERSONNAGES.*

M. DE PRECINAT.
Mlle. DE PRECINAT, *fille de M. de Précinat.*
M. D'ALVIN.
M. BERNIQUET.
LA FRANCE, *laquais de M. d'Alvin.*

*La Scene eſt chez M. de Précinat.*

LE

# SOT HÉRITIER,

*PROVERBE.*

## SCENE PREMIERE.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN.

M. D'ALVIN.

MONSIEUR votre pere eſt-il ſorti ?

Mlle. DE PRECINAT.

Non, je crois qu'il eſt dans ſon cabinet. Pourquoi me demandez-vous cela ?

M. D'ALVIN.

C'eſt que j'ai entendu hier Monſieur Berniquet...

Mlle. DE PRECINAT.

Ce ſot dont l'oncle, qui étoit ami de mon pere, vient de mourir ?

M. D'ALVIN.

Lui-même. Il diſoit à quelqu'un, qu'il avoit affaire à Monſieur de Précinat aujourd'hui.

Mlle. DE PRECINAT.

Eh bien ?

M. D'ALVIN.

Vous ſavez qu'il eſt amoureux de vous ?

Mlle. DE PRECINAT.

Cela eſt fort inutile, je vous le jure ; hors vous, je n'épouſerai jamais perſonne.

M. D'ALVIN.

Cette aſſurance m'enchante ; mais elle ne m'ôte pas toutes mes craintes.

Mlle. DE PRECINAT.

Et quelles craintes pouvez-vous avoir ?

M. D'ALVIN.

Que Monſieur Berniquet ne veuille vous obtenir de Monſieur votre pere, & que le bien dont il vient d'hériter ne le tente ; voilà tout ce que je voudrois ſavoir ; & pour cela, il faut que j'entende leur converſation.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous pourriez vous cacher dans ce cabinet.

M. D'ALVIN.

C'eſt ce que j'ai envie de faire.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais quels moyens prendrez-vous pour détourner mon pere de ce deſſein ?

M. D'ALVIN.

Nous verrons. J'eſpere que mon amour m'inſpirera quand je ſerai au fait de leurs projets.

Mlle. DE PRECINAT.

Peut-être auſſi nous allarmons-nous trop légérement.

M. D'ALVIN.

Je le voudrois ; mais la crainte de vous perdre & le deſir de vous poſſéder ne doivent me faire rien négliger.

Mlle. DE PRECINAT.

J'entends quelqu'un. Entrez dans le cabinet.

M. D'ALVIN.

Allons.

Mlle. DE PRECINAT.

C'eſt la voix de M. Berniquet.

## SCENE II.

Mlle. DE PRECINAT, M. BERNIQUET.

M. BERNIQUET, *avant de paroître.*

Oui, oui, par ici; je connois bien la maiſon. Dites-lui de ne me pas faire attendre, car je ſuis bien preſſé.

*Paroiſſant en noir, avec des pleureuſes.*

Ah, Mademoiſelle, c'eſt vous! cela n'eſt pas malheureux; je ne m'ennuierai pas d'attendre Monſieur votre pere.

Mlle. DE PRECINAT.

En vérité, vous me faites peur avec cet habillement-là.

M. BERNIQUET.

Je compte pourtant qu'il vous fera bien rire.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous voulez que je rie de ce que Monſieur votre oncle eſt mort? Vous me croyez donc un bien mauvais cœur?

M. BERNIQUET.

Tout au contraire.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment, que voulez-vous dire.

M. BERNIQUET.

Vous le devinez bien; mais vous faites ſemblant de rien.

Mlle. DE PRECINAT.

Je ne vous entends pas.

M. BERNIQUET.

Eh bien, tenez, ce que vous me dites là fait que je vous trouve encore plus charmante, parce que, moi, j'aime que les Demoiſelles aient de la pudeur. J'ai peut-être tort; mais voilà comme je ſuis.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous me tenez là des propos fort étranges.

M. BERNIQUET.

Cela n'eſt pas étonnant, puiſque je ſuis un étranger qui n'eſt pas de Paris. Je croyois en y arrivant qu'on n'y entendroit pas la langue que nous parlons à Béthune; mais on m'a entendu tout de ſuite : il n'y a que vous qui ne voulez pas m'entendre.

Mlle. DE PRECINAT.

Cela eſt bien vrai.

M. BERNIQUET.

Cependant je vous entends bien, moi; je n'ai pourtant pas plus d'eſprit que vous, du moins à ce que je crois.

Mlle. DE PRECINAT.

Il eſt bien flatteur que vous vouliez bien m'en trouver un peu.

M. BERNIQUET.

Moi, j'en trouve toujours aux Demoiſelles qui ſont jolies, je ne ſais pas pourquoi ; c'eſt, je penſe, parce qu'elles font un certain plaiſir qui vous réveille le cœur.

Mlle. DE PRECINAT.

Et vous croyez donc leur faire ce plaiſir-là, vous ?

M. BERNIQUET.

Eh ! mais à votre avis ; c'eſt à moi à vous faire cette demande ; je ne vous en parle pas encore, & j'ai des raiſons pour cela.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous ne voulez pas me les dire ?

M. BERNIQUET.

Non, Mademoiſelle, parce que je ſuis diſcret, on m'a élevé à cela. Quand j'étois petit, il y avoit un Monſieur qui venoit toujours voir ma mere, quand mon pere étoit ſorti, & on me diſoit : Petit garçon, ſi vous dites que Monſieur Guemechon eſt venu ici, vous aurez le fouet ; & moi qui avois peur de l'avoir, je ne diſois rien ; & je me ſuis habitué comme cela à ne dire que ce qu'il faut.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais vous m'avez pourtant dit que j'étois jolie.

M. BERNIQUET.

Ah ! mais dame, cela n'eſt pas un ſecret, puiſque tout le monde le voit ; mais je ne vous dis pas ce qui s'enſuit.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais ſi je le devine, me le direz-vous ?

M. BERNIQUET.

Cela ne ſera plus néceſſaire, puiſque vous le ſaurez auſſi bien que moi.

Mlle. DE PRECINAT.

Je ne ſuis pas auſſi diſcrette que vous, moi ; car ſi vous voulez je vous dirai mon ſecret.

M. BERNIQUET.

Je ne demande pas mieux que de le ſavoir, quoique je m'en doute ; mais dites toujours.

Mlle. DE PRECINAT.

Retenez bien cela.

M. BERNIQUET.

Oh, j'ai bonne mémoire.

Mlle. DE PRECINAT.

C'eſt que je ne veux pas me marier.

M. BERNIQUET.

Ah ! oui, comme je vous croirai ! Les filles

diſent toujours cela ; mais quand on les marie, elles en ſont bien aiſes.

Mlle. DE PRECINAT.

Tenez, voici mon pere, vous pouvez le lui aſſurer.

M. BERNIQUET.

Ah ! que je m'en donnerai bien de garde. A d'autres, je ne ſuis pas ſi bête.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous pouvez compter pourtant que rien n'eſt plus vrai. ( *Elle ſort.* )

## SCENE III.

M. DE PRECINAT, M. BERNIQUET.

M. DE PRECINAT.

Je vous ai attendu toute la journée pour parler de notre mariage, Monſieur Berniquet.

M. BERNIQUET.

Moi, je vous en ai parlé hier au ſoir, dès que mon grand-oncle a été mort, & j'ai eu bien des affaires depuis, parce que l'enterrement ſera pour ce ſoir. Si vous ſaviez tout le noir que j'ai acheté !

M.

M. DE PRECINAT.

Cela eſt tout ſimple ; vous héritez aſſez pour cela. Vous avez vu ſans doute le teſtament ?

M. BERNIQUET.

Oh, pour cela oui, je l'ai vu comme je vous vois.

M. DE PRECINAT.

Eh bien, il vous donne tout, votre oncle ?

M. BERNIQUET.

Oui, comme à ſon plus proche héritier ; & il n'y a que moi.

M. DE PRECINAT.

Il n'a jamais eu d'autres parents ?

M. BERNIQUET.

Il avoit un frere aîné en Amérique ou en Afrique ; c'eſt la même choſe, je crois.

M. DE PRECINAT.

Pas tout-à-fait. Et ce frere eſt donc mort ?

M. BERNIQUET.

Il y a bien long-temps : c'étoit un mauvais ſujet, il tuoit tout le monde ; voilà pourquoi on l'avoit envoyé bien loin.

M. DE PRECINAT.

Vous devez hériter de plus de cent mille écus ?

M. BERNIQUET.

Oui, le Notaire me l'a dit, & c'eſt un habile homme; car il a lu le teſtament tout courant comme ſi c'eût été de la moulée.

M. DE PRECINAT.

Vous ne l'avez donc pas lu, vous?

M. BERNIQUET.

Moi! j'en aurois été bien fâché; c'eſt une écriture de chicane. Ah! pardi, à moins que ce ne ſoit de l'imprimé, je ne vais pas me caſſer la tête à tout cela.

M. DE PRECINAT.

Votre oncle a dans Paris trois maiſons de ma connoiſſance, qui rapportent plus de douze mille francs.

M. BERNIQUET.

Oui; mais vous ne comptez pas ſes quatre caſſerolles d'argent, ſon plat à barbe, un huilier, & puis des ſalieres; enfin, tout plein des choſes que j'ai oublié, & qui ſont plaiſir à voir.

M. DE PRECINAT.

Ce ne ſont pas là de grands effets.

M. BERNIQUET.

Les caſſerolles ſont bien grandes.

M. DE PRECINAT.

Enfin, vous héritez de tout cela?

M. BERNIQUET.

Oui, & Mademoiſelle votre fille auſſi, puiſque j'en ſuis amoureux, & que vous me la donnez en mariage.

M. DE PRECINAT.

Sans doute.

M. BERNIQUET.

Mon grand-oncle, à qui j'en avois parlé, n'y vouloit pas conſentir : je vous le dis à préſent qu'il eſt mort, parce que je ne le crains plus. Il n'y a que Monſieur d'Alvin que je crains.

M. DE PRECINAT.

Comment ?

M. BERNIQUET.

Oui, il loge ici ; il pourroit être amoureux de Mademoiſelle votre fille. Je ſuis malin, moi, je devine cela.

M. DE PRECINAT.

Bon ! c'eſt ſon couſin.

M. BERNIQUET.

C'eſt ſon couſin ? je ne ſavois pas cela. Cela fait une différence.

M. DE PRECINAT.

Et puis il n'eſt pas ſi riche que vous.

M. BERNIQUET.

Oh ! je ſuis un bon parti, moi, avec mes caſſerolles & mon baſſin à barbe d'argent.

M. DE PRECINAT.

Je vous le dis, ne craignez rien ; & puis je parlerai à ma fille, pourvu que vous ne changiez pas d'avis.

M. BERNIQUET.

Moi, changer d'avis ! pour qui me prenez-vous ? ſavez-vous que je ſuis capable de vous ſigner un dédit, pour vous raſſurer ?

M. DE PRECINAT.

Vous entendez donc les affaires ?

M. BERNIQUET.

Comme ceux qui les font, je vous en réponds. Comment aurois-je vécu depuis que je ſuis à Paris ſans cela ? mon oncle ne me donnoit rien.

M. DE PRECINAT.

Et comment avez-vous fait ?

M. BERNIQUET.

Comme tous les autres : j'ai emprunté tant que j'ai pu, parce que je diſois : j'hériterai bientôt, & il faut que je faſſe figure.

M. DE PRECINAT.

Et combien devez-vous ?

M. BERNIQUET.

J'ai fait ſix billets, qui montent... attendez : trois cent, cinq cent, mille & puis cinquante louis, avec vingt-cinq.

M. DE PRECINAT.

Tout cela ce ſont des louis ?

M. BERNIQUET.

Non, il y a des francs ; cela fait en tout trois mille ſix cent francs que je dois.

M. DE PRECINAT.

C'eſt beaucoup pour un an.

M. BERNIQUET.

Il y a treize mois bien comptés. Ainſi je dis donc, ſi vous voulez, je vais ſigner un dédit ; mais il faut que je me dépêche à cauſe de l'enterrement de mon grand-oncle, qui va ſe faire bientôt.

M. DE PRECINAT.

Je veux y aller auſſi, ſi je le peux.

M. BERNIQUET.

Eh bien, je vous ferai la révérence.

M. DE PRECINAT.

Allons, paſſons dans mon cabinet.

## SCENE IV.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN.

M. D'ALVIN.

Ils ſont ſortis, je crois ?

Mlle. DE PRECINAT.

Oui.

M. D'ALVIN.

J'ai tout entendu. Ce que je craignois eſt vrai; mais il m'eſt venu une idée dont je me promets le plus grand ſuccès.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous me le direz.

M. D'ALVIN.

Je n'ai pas un moment à perdre pour l'exécuter ; mais ce qu'il eſt eſſentiel que vous faſſiez, c'eſt lorſque Monſieur de Précinat viendra vous propoſer d'épouſer Monſieur Berniquet, de lui dire naturellement ce que vous penſez.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment ! que je n'y conſentirai point ?

M. D'ALVIN.

Oui.

Mlle. DE PRECINAT.

Et que je n'épouſerai jamais que vous ?

M. D'ALVIN.

Sans doute.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous plaiſantez ?

M. D'ALVIN.

Non, je vous le jure ; parce que dès que le mariage de Monſieur Berniquet ſera manqué, il ne faut pas laiſſer croître un nouvel obſtacle.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais expliquez-moi comment ce mariage manquera.

M. D'ALVIN.

J'entends Monſieur votre pere ; je ne ſerai pas long-temps ſans revenir, & ſans vous apprendre ce que vous voulez ſavoir.

## SCENE V.

Mlle. DE PRECINAT, M. DE PRECINAT.

M. DE PRECINAT.

QU'EST-CE qui ſort d'avec vous ?

Mlle. DE PRECINAT.

C'eſt mon couſin.

M. DE PRECINAT.

Tant mieux ; car j'ai à vous parler.

Mlle. DE PRECINAT.

Je voudrois bien que ce fût ſur une choſe que je deſire.

M. DE PRECINAT.

Mais cela pourroit être ; car il eſt queſtion de vous marier.

Mlle. DE PRECINAT.

Ah ! mon pere, vous voulez vous moquer de moi.

M. DE PRECINAT.

Non, & mon gendre ſort d'ici dans l'inſtant.

Mlle. DE PRECINAT.

Dans l'inſtant ? Je craignois que vous ne déſapprouvaſſiez notre amour.

M. DE PRECINAT.

Vous vous aimez ?

Mlle. DE PRECINAT.

Oui, mon pere.

M. DE PRECINAT.

Il ne m'a pas dit cela.

Mlle. DE PRECINAT.

Nous avions bien réſolu de vous en parler, & nous ne l'avons jamais oſé.

M. DE PRECINAT.

Mais il m'en a parlé, lui; & tout eſt conclu. Il avoit bien quelque inquiétude, il craignoit que tu n'en aimaſſes un autre.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment peut-il douter de mon cœur ?

M. DE PRECINAT.

Je l'ai raſſuré, en lui diſant que d'Alvin eſt ton couſin.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment ! à qui ?

M. DE PRECINAT.

A Monſieur Berniquet.

Mlle. DE PRECINAT.

Qu'eſt-ce que cela lui fait, que j'aime Monſieur d'Alvin, & qu'il m'épouſe ; de quoi ſe mêle-t-il ?

M. DE PRECINAT.

Mais c'eſt lui qui t'épouſe.

Mlle. DE PRECINAT.

Oui, Monſieur d'Alvin.

M. DE PRECINAT.

Non, Monſieur Berniquet.

Mlle. DE PRECINAT.

Mon pere, je n'épouſerai jamais que Monſieur d'Alvin.

M. DE PRECINAT.

Et moi je vous dis que vous épouſerez Monſieur Berniquet.

Mlle. DE PRECINAT.

Je ne le crois pas; vous ne me ſacrifierez pas à un ſi ſot homme.

M. DE PRECINAT.

Il eſt fort riche.

Mlle. DE PRECINAT.

La richeſſe ne me fait rien.

M. DE PRECINAT.

Je ne vous conſulterai point.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous ne me marierez pas de force, aſſurément; je vous connois.

M. DE PRECINAT.

De force ou de gré, vous vous marierez à ma

fantaiſie, voilà de quoi je vous puis aſſurer. J'ai un dédit de Monſieur Berniquent ; c'eſt une précaution que j'ai priſe, parce que c'eſt un excellent parti.

Mlle. DE PRECINAT.

Moi, je le trouve très-mauvais, & vous pouvez lui rendre ſon dédit.

M. DE PRECINAT.

Voilà ce que je ne ferai aſſurément pas, au contraire ; car je vais dès ce moment faire dreſſer le contrat.

Mlle. DE PRECINAT.

Je ne ſignerai jamais.

M. DE PRECINAT, *s'en allant.*

Nous verrons.

## SCENE VI.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN.

Mlle. DE PRECINAT.

Je viens de faire tout ce que vous m'avez dit; j'ai aſſuré mon pere que je n'épouſerai jamais que vous.

M. D'ALVIN.

Cela eſt à merveilles.

Mlle. DE PRECINAT.

Oui; mais mon pere n'en va pas moins chez ſon notaire pour lui faire faire le contrat de mariage de Monſieur Berniquet avec moi.

M. D'ALVIN.

Ne craignez rien. J'ai engagé quatre de mes amis à prendre des habits de deuil & de longs manteaux, & de ſe mettre à l'enterrement avant Monſieur Berniquet; il ſera confondu de voir des héritiers qu'il n'attendoit pas, & qui ſe diront les plus proches parents.

Mlle. DE PRECINAT.

Il faudra qu'ils prouvent qu'ils ſeront les vrais héritiers.

M. D'ALVIN.

S'il ne le croit pas, on le chicanera, en lui

faiſant des oppoſitions au teſtament ; par ce moyen nous gagnerons du temps.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais la vérité ſe découvrira.

M. D'ALVIN.

Pas d'abord. Le grand-oncle de Berniquet peut avoir eu des enfants en Amérique ou en Afrique, comme il dit.

Mlle. DE PRECINAT.

Il croit donc que c'eſt la même choſe ?

M. D'ALVIN.

Oui vraiment. Pour lors nous verrons ce que fera Monſieur votre pere, s'il attendra que le procès ſoit intenté, s'il ne croira pas Berniquet un homme tout au moins mal inſtruit ſur ſa parenté. D'ailleurs, il faut de l'argent pour ſuivre en procès ; & les apparences étant contre Berniquet, il ne lui en prêtera pas.

Mlle. DE PRECINAT.

Votre idée eſt excellente ; car ce n'eſt que comme unique héritier que ce mariage avoit tenté mon pere.

M. D'ALVIN.

Sans doute.

Mlle. DE PRECINAT.

Vos amis auront-ils été aſſez tôt prêts ?

M. D'ALVIN.

Oui, je les ai vu partir, & c'eſt ici que je viens attendre le ſuccès de cette entrepriſe.

Mlle. DE PRECINAT.

Il faudroit que mon pere en fût inſtruit.

M. D'ALVIN.

Mais s'il eſt chez ſon Notaire, il les verra paſſer; ils étoient en marche quand je ſuis venu ici.

Mlle. DE PRECINAT.

Il ſeroit important de ſavoir s'il a continué de faire dreſſer le contrat.

M. D'ALVIN.

Vous avez raiſon. Comment ferons-nous? attendez, doit-il revenir ici?

Mlle. DE PRECINAT.

Je n'en ſais rien.

M. D'ALVIN.

J'attends La France.

Mlle. DE PRECINAT.

Pourquoi faire?

M. D'ALVIN.

Pour ſavoir la mine qu'aura fait Berniquet, lorſque mes héritiers ſuppoſés auront pris ſa place.

Mlle. DE PRECINAT.

Ah! fort bien.

M. D'ALVIN.

Sans cela, j'irois chez le Notaire, qui eſt le mien, & qui me diroit ſi Monſieur votre pere aura été arrêté dans ſon projet.

Mlle. DE PRECINAT.

Allez-y toujours.

M. D'ALVIN.

Mais c'eſt que La France me rendroit compte auſſi d'autres choſes que je lui ai dit de faire, qui ne ſont pas moins eſſentielles.

Mlle. DE PRECINAT.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. D'ALVIN.

Ah! voici La France.

## SCENE VII.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN, LA FRANCE.

LA FRANCE.

MONSIEUR.

M. D'ALVIN.

Eh bien?

LA FRANCE.

Monſieur Berniquet a été d'un étonnement!... J'ai bien ri toujours; & puis mes camarades qui portoient la queue des manteaux de leurs maîtres ſe ſont bien moqués de lui; enfin, il étoit furieux. (*Il rit.*)

M. D'ALVIN.

Ne ris donc pas.

LA FRANCE.

Je n'en puis plus; mais je vous avertis que Monſieur de Precinat me ſuit.

M. D'ALVIN.

Je vais chez le Notaire. As-tu fait ce que je t'avois dit?

LA

LA FRANCE.

Oui, Monſieur; ils vont tous le tourmenter.

M. D'ALVIN.

Cela eſt bon. Voici Monſieur votre pere; je m'enfuis : Je reviendrai bientôt de chez le Notaire.

## SCENE VIII.

Mlle. DE PRECINAT, M. DE PRECINAT.

M. DE PRECINAT, *ſe croyant ſeul.*

JE ne comprendrai jamais cela; l'oncle de Berniquet ne m'avoit jamais dit qu'il eût d'autres parents.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous me paroiſſez bien affligé de la mort de cet homme-là.

M. DE PRECINAT.

Il eſt vrai.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais il étoit bien vieux.

M. DE PRECINAT.

Cela ne fait rien.

Mlle. DE PRECINAT.

Pardonnez-moi, les vieillards ne ſont pas des amis bien chauds.

M. DE PRECINAT.

Il l'étoit aſſez pour moi.

Mlle. DE PRECINAT.

Ils ne penſent ordinairement qu'à eux ; ils craignent de manquer, ils ſont avares, ils ſe privent de tout, & ils amaſſent ſans ceſſe.

M. DE PRECINAT.

Ils ont raiſon.

Mlle. DE PRECINAT.

Et tout cela pour faire des neveux bien riches, qui n'attendent que leur mort pour avoir leur ſucceſſion, & la dépenſer promptement.

M. DE PRECINAT.

Cela n'arrive que trop ſouvent.

Mlle. DE PRECINAT.

Monſieur Berniquet en eſt un exemple ; car il n'aimoit pas ſon oncle, & cependant le voilà très-riche de ſes bienfaits. De combien hérite-t-il à-peu-près ?

M. DE PRECINAT.

Je ne peux pas vous le dire.

Mlle. DE PRECINAT.

C'eſt pourtant cet héritage qui vous a engagé

à vouloir me le faire épouſer; cependant je crois que Monſieur d'Alvin eſt plus riche que lui.

M. DE PRECINAT.

Il n'attend pas d'héritage.

Mlle. DE PRECINAT.

Non; mais il a un bien aſſuré, & que perſonne ne peut lui diſputer, vous en conviendrez bien? Tenez, le voici.

## SCENE IX.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN, M. DE PRECINAT.

M. D'ALVIN.

PARBLEU, on vient de me dire une ſinguliere nouvelle, Monſieur de Precinat.

M. DE PRECINAT.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

M. D'ALVIN.

Que ce pauvre Berniquet n'aura rien de ſon oncle, il y a d'autres héritiers plus près que lui.

M. DE PRECINAT.

Cela eſt vrai.

M. D'ALVIN.

Ils ſont mettre actuellement le ſcellé par-tout.

M. DE PRECINAT.

Qui vous a dit cela ?

M. D'ALVIN.

Monſieur Brouſſin mon Notaire. (*à part à Mlle. de Precinat.*) Le contrat n'eſt pas fait.

M. DE PRECINAT.

Monſieur Brouſſin en eſt donc sûr ?

M. D'ALVIN.

Il a parlé au Commiſſaire ; mais tenez, voilà Monſieur Berniquet qui vous dira encore mieux ce qu'il en eſt.

## SCÈNE X.

Mlle. DE PRECINAT, M. DE PRECINAT, M. D'ALVIN, M. BERNIQUET, *en manteau noir.*

M. DE PRECINAT.

Eh bien, Monſieur Berniquet, il eſt donc vrai que vous n'avez plus d'eſpérance ?

M. BERNIQUET.

Oh ! pardonnez-moi.

Mlle. DE PRECINAT, *bas à M. d'Alvin.*

Tout ſeroit-il découvert ?

M. DE PRECINAT.

Mais n'y a-t-il pas d'autres héritiers plus près que vous ?

M. BERNIQUET.

Oui vraiment, & ils ſont arrivés bien à propos pour l'enterrement ; je ne me ſuis plus trouvé que le cinquieme.

M. D'ALVIN.

Je crois que cela vous a un peu fâché ?

M. BERNIQUET.

Oui, parce que leurs laquais m'ont ri au nez ; j'ai cru qu'ils ſe moquoient de moi.

Mlle. DE PRECINAT.

Et cela n'étoit donc pas ?

M. BERNIQUET.

Bon ! tout au contraire, leurs maîtres m'ont fait cent politeſſes, & ils m'ont bien remercié des ſoins que j'ai pris de mon oncle ; je crois que cela fera des couſins fort honnêtes.

Mlle. DE PRECINAT.

Aſſurément ; mais après ?

M. BERNIQUET.

Après ? ils ont fait mettre le ſcellé par-tout, juſques ſur la porte de ma chambre ; cela eſt très-plaiſant.

M. DE PRECINAT.

Comment, plaiſant ?

M. BERNIQUET.

Oui; car je ne ſais plus où aller coucher. (*il rit.*)

M. DE PRECINAT.

Et vous riez de cela ?

M. BERNIQUET.

Oh, je ris, parce que je ne ſerai pas embarraſſé.

M. DE PRECINAT.

Mais vous n'aurez rien de cette ſucceſſion.

M. BERNIQUET.

Non vraiment. (*il rit.*)

M. DE PRECINAT.

Vous m'impatientez avec votre gaieté.

M. BERNIQUET.

Bon ! j'aurois bien de quoi m'affliger encore plus ſi je voulois.

M. DE PRECINAT.

Au ſujet de quoi ?

M. BERNIQUET.

Au ſujet de mes créanciers, qui, ſachant que je n'héritois plus, ſont venus me trouver, & m'ont dit qu'ils me feroient mettre en priſon ſi je ne les payois pas.

M. DE PRECINAT.

Et c'eſt donc en priſon que vous comptez aller coucher ce ſoir ?

M. BERNIQUET.

Non.

M. DE PRECINAT.

Où donc ?

M. BERNIQUET.

Eh ! pardi chez vous, ici.

M. DE PRECINAT.

Ici ?

M. BERNIQUET.

Oui ; mon mariage avec Mademoiſelle n'eſt-il pas fait ?

M. DE PRECINAT.

Non.

M. BERNIQUET.

Allons, vous badinez.

M. DE PRECINAT.

Je ne badine pas.

M. BERNIQUET.

Oh ! je ne ſuis pas inquiet.

M. DE PRECINAT.

Pourquoi ?

M. BERNIQUET.

C'eſt que la précaution que j'ai priſe eſt bonne.

M. DE PRECINAT.

Et quelle précaution ?

M. BERNIQUET.

Eh pardi, vous ſavez bien.

M. DE PRECINAT.

Non.

M. BERNIQUET.

Comment ! je ne vous ai pas fait un dédit ?

M. DE PRECINAT.

Il eſt vrai ; mais je ne vous en ai pas fait, moi.

M. BERNIQUET.

Non ; mais c'eſt la même choſe.

M. DE PRECINAT.

Cela eſt ſi peu la même choſe, que vous n'épouſerez pas ma fille.

M. BERNIQUET.

Mais elle eſt amoureuſe de moi ; pardi, je le ſais bien, apparemment : que voulez-vous qu'elle devienne ?

Mlle. DE PRECINAT.

Vous ai-je jamais donné lieu de le croire ?

M. BERNIQUET.

Ah ! celui-là eſt bon ! Et qui aimez-vous donc ?

Mlle. DE PRECINAT.

Mon pere vous le dira.

M. BERNIQUET.

Je crois qu'il ſeroit bien embarraſſé d'en nommer un autre.

M. DE PRECINAT.

Pas tant que vous le croyez.

M. BERNIQUET.

Eh bien voyons.

M. DE PRECINAT.

Puiſque vous voulez le ſavoir, c'eſt Monſieur d'Alvin.

M. BERNIQUET.

Ah ! je ne le crains pas.

M. D'ALVIN.

Comment, Monſieur ?...

M. BERNIQUET.

Aſſurément. On m'a dit que vous êtiez ſon couſin.

M. D'ALVIN.

Il eſt vrai.

M. BERNIQUET.

Eh bien, je ne croirai ce mariage-là que quand je le verrai.

M. D'ALVIN.

Il ne dépend que de Monſieur de Précinat.

M. BERNIQUET.

Bon ! il ne voudroit pas me faire ce tour-là.

M. DE PRECINAT.

Qui m'en empêcheroit ?

M. BERNIQUET.

Votre promeſſe.

M. DE PRECINAT.

Je ne me ſuis engagé à rien.

M. BERNIQUET.

Eh bien, mariez donc Mademoiſelle à Monſieur d'Alvin pour voir, je vous en défie.

M. DE PRECINAT.

Vous m'en défiez ?

M. BERNIQUET.

Oui, je vous en défie.

M. DE PRECINAT.

C'eſt une choſe faite, elle n'en épouſera jamais d'autre; Monſieur d'Alvin, je vous la donne.

M. D'ALVIN, *à M. Berniquet.*

Ah! Monſieur, que d'obligations je vous ai!

Mlle. DE PRECINAT.

Mon pere! (*Elle l'embraſſe.*)

M. BERNIQUET.

Oui, oui, comptez ſur ſa parole; vous voyez bien qu'il ne l'a pas tenue avec moi.

M. DE PRECINAT.

Allons, laiſſez-nous, & ſortez d'ici.

M. BERNIQUET.

Mais un moment, Monſieur de Précinat, ſi

c'eſt tout de bon que vous ne me donnez pas Mademoiſelle votre fille, que voulez-vous que je devienne ?

M. DE PRECINAT.

Tout ce que vous voudrez.

M. BERNIQUET.

Voilà toutes mes eſpérances détruites ; & mes créanciers vont me faire mettre en priſon.

M. DE PRECINAT.

Ce n'eſt pas ma faute.

M. BERNIQUET.

Je comptois ſur l'héritage de mon oncle.

M. DE PRECINAT.

Qu'eſt-ce que cela me fait ?

M. BERNIQUET.

Et après cela, ſur mon mariage avec Mademoiſelle votre fille ; je leur ai dit cela pour les appaiſer.

M. DE PRECINAT.

Tant pis pour vous.

M. BERNIQUET,

Il faut donc m'enfuir ?

M. DE PRECINAT.

Comme il vous plaira.

M. BERNIQUET.

Mais prêtez-moi donc de l'argent pour pren-

dre la poſte, & pour m'en retourner dans mon pays.

M. DE PRECINAT.

Je ne vous prêterai rien.

M. BERNIQUET.

Pardi, je ſuis bien malheureux.

M. D'ALVIN.

Un moment, Monſieur Berniquet, ne vous déſeſpérez pas.

M. BERNIQUET.

Monſieur, je vous trouve bien bon, quoique vous m'enleviez ma femme.

M. D'ALVIN.

Ecoutez-moi : d'où êtes-vous ?

M. BERNIQUET.

De Béthune, Monſieur.

M. D'ALVIN.

Vous êtes donc de Flandre ?

M. BERNIQUET.

Oui, Monſieur, je ſuis de Flandre.

M. D'ALVIN.

Eh bien, je vais vous donner cinquante louis & une chaiſe de poſte. ; allez-vous-en chez moi m'attendre, je vous y ferai trouver la chaiſe & des chevaux.

M. BERNIQUET.

Mais ſi je rencontre mes créanciers ?

M. D'ALVIN.

Ne craignez rien ; ils ne ſauront pas encore que vous n'épouſez pas Mademoiſelle.

M. BERNIQUET.

Mais ils le ſauront bientôt. Je veux partir tout de ſuite.

M. D'ALVIN.

Et vous aurez raiſon.

M. BERNIQUET.

Adieu, Mademoiſelle, ſi vous me regrettez, j'en ſerai bien fâché ; mais pour Monſieur votre pere, je ne le regrette pas, je ſuis trop fâché contre lui. Adieu, adieu : je le dirai à tout le monde qu'il m'a manqué de parole.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment ?....

## SCENE DERNIERE.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN, M. DE PRECINAT.

M. D'ALVIN.

LAISSEZ, laiſſez-le aller; je vais lui donner un de mes gens pour l'accompagner, & il ne le quittera que quand il ſera arrivé chez lui.

M. DE PRECINAT.

Vous ferez bien; mais revenez tout de ſuite; vous trouverez ici le Notaire, & nous ſignerons le contrat.

Mlle. DE PRECINAT.

Mon pere, vous allez faire mon bonheur.

M. D'ALVIN.

Monſieur!... (*il l'embraſſe.*)

M. DE PRECINAT.

Si j'avois ſu que vous vous aimiez, ſi vous aviez eu plus de confiance en moi, je n'aurois pas cherché à faire une autre alliance; & ma fille n'auroit pas été expoſée à épouſer un ſot.

# LE FRIPPON

## ORGUEILLEUX.

### QUATRE-VINGT-ONZIEME PROVERBE.

# *PERSONNAGES.*

MME. DE CLERSEL.
LE COMTE DE VALPREUX
LE BARON DE VALPREUX *Fils.*
LE DUC DE NERVAY, *Miniſtre.*
M. BOUFFI, *Financier.*
LE BRUN, *Valet de chambre de Mme. de Clerſel.*

*La Scene eſt chez Madame de Clerſel.*

# LE FRIPPON ORGUEILLEUX.

## *PROVERBE.*

### SCENE PREMIERE.

ME. DE CLERSEL, M. BOUFFI.

ME. DE CLERSEL.

ENTRONS ici, & aſſoyons-nous.

M. BOUFFI.

Oh très-volontiers, Madame, je n'aime point à me tenir debout nulle part; c'eſt ce qui fait que je vais rarement aux audiences.

ME. DE CLERSEL.

Vous n'en avez plus beſoin, à ce qu'on m'a dit, Monſieur Bouffi; car vous êtes fort riche, & vous avez quitté les affaires.

M. BOUFFI.

Oui, Madame; &, Dieu merci, quand on a cent mille écus de rente, on n'eſt pas mal.

ME. DE CLERSEL.

On eſt au deſſus de tout.

M. BOUFFI.

Pas abſolument, Madame; cependant ma fortune eſt l'ouvrage de dix ans, & je crois que cela prouve le mérite ; mais j'ai toujours devant les yeux ces diables de gens de qualité, qui ſe croient au-deſſus de tout le monde, & cela me tracaſſe.

ME. DE CLERSEL.

Il faut laiſſer à chacun ſa chimere. Venons à l'affaire dont on m'a dit que vous aviez à me parler, Monſiéur Bouffi.

M. BOUFFI.

Madame, j'ai envie de me marier, & je crois être un aſſez bon parti.

ME. DE CLERSEL.

Sûrement.

M. BOUFFI.

Cependant je voudrois être encore meilleur, & c'eſt pour cela que je veux me marier.

ME. DE CLERSEL.

Je ne vous comprends pas.

M. BOUFFI.

Je vais m'expliquer : ce n'eſt pas aſſez d'être riche, il faut avoir un état, & c'eſt ce qui m'occupe depuis long-temps.

ME. DE CLERSEL.

Mais le vôtre?...

M. BOUFFI.

N'étoit rien en comparaiſon de ce que je deſire. J'ai pour voiſin un homme de mes amis, homme de qualité ſimple; mais ſon fils n'eſt pas de même, il aime à vivre, pendant que ſon pere amaſſe; c'eſt le Baron de Valpreux.

Me. DE CLERSEL.

Ce ſont des gens de bonne maiſon.

M. BOUFFI.

Je ne le ſais que trop! Il a voulu m'écraſer ce Baron avec ſa qualité; mais avec mon argent j'ai pris le deſſus; j'ai agrandi ma terre au point qu'elle eſt dix fois plus grande que la ſienne; il aime la chaſſe, & il eſt très-borné de tous les côtés par mes poſſeſſions.

Me. DE CLERSEL.

Vous devez être content.

M. BOUFFI.

Point du tout. Il donne des ſpectacles chez lui; on y joue la comédie aſſez bien: qu'eſt-ce que j'ai fait chez moi? je donne des opéra comiques, & je l'emporte par la muſique.

Me. DE CLERSEL.

Eh bien, cela eſt encore un triomphe pour vous.

M. BOUFFI.

Qui ne me ſatisfait point. On dit toujours la comédie de M. le Baron.

Me. DE CLERSEL.

Et la vôtre, celle de Monſieur Bouffi ?

M. BOUFFI.

Oui, Madame, voilà ce qui me déſole, parce que cela a quelque choſe d'humiliant ; je ne voudrois pas qu'il fût au-deſſous de moi ; mais je voudrois du moins être ſon égal.

Me. DE CLERSEL.

Mais s'il vous traite bien ?

M. BOUFFI.

Il y a toujours dans ſes honnêtetés avec moi ce ton ſupérieur de la qualité ; enfin, il n'envie point mon ſort ; &, plus riche que lui de beaucoup, je ſuis réduit à envier le ſien.

Me. DE CLERSEL.

C'eſt une folie.

M. BOUFFI.

Qui me fera mourir de chagrin.

Me. DE CLERSEL.

Mais que puis-je faire à cela, moi ?

M. BOUFFI.

Premiérement, favoriſer un mariage que je deſire, & qui dépend entiérement de vous.

ME. DE CLERSEL.

Je vous entends, Monſieur Bouffi ; la tournure que vous prenez eſt très-délicate pour me déclarer votre amour.

M. BOUFFI.

Je n'oſe point me flatter de vous inſpirer de l'amour, Madame ; ce n'eſt point là ce qui me fait deſirer de vous épouſer.

ME. DE CLERSEL.

Mais quoi donc ?

M. BOUFFI.

Deux raiſons : la premiere, de vous enlever au Baron qui vous aime à la fureur, & qui eſpere que vous vous rendrez à ſon amour.

ME. DE CLERSEL.

Comment ſavez-vous cela ?

M. BOUFFI.

Avec de l'argent, on ſait tout ce que l'on veut ſavoir. Si je puis vous paroître digne de vous, Madame, je vous ferai Marquiſe ; j'ai des moyens pour cela, & je vous aſſurerai un douaire de cinquante mille livres de rentes ; voilà, je crois, ce que le Baron de Valpreux ne pourra jamais faire avec tout ſon amour & ſa naiſſance.

ME. DE CLERSEL.

Cela mérite d'y penſer. Et comment me ferez-vous Marquiſe ?

M. BOUFFI.

En faiſant ériger ma terre en marquiſat, Monſieur le Duc de Nervay eſt votre ami, il eſt miniſtre, & rien ne lui ſera plus facile.

ME. DE CLERSEL.

Mais il eſt ami du Baron de Valpreux & de ſon pere.

M. BOUFFI.

Ont-ils votre parole ?

ME. DE CLERSEL.

Non, pas abſolument.

M. BOUFFI.

Eh bien, ne dites rien à Monſieur le Duc de nos projets.

ME. DE CLERSEL.

Vous avez raiſon. Il m'a fait demander aujourd'hui un rendez-vous ici; je lui parlerai de votre affaire.

M. BOUFFI.

Et nous conclurons tout de ſuite le mariage.

ME. DE CLERSEL.

Allons, je n'y perdrai pas un moment.

M. BOUFFI.

D'ailleurs, le Baron de Valpreux ne ſera pas ſi riche qu'il le croit, il peut s'en rapporter à moi.

ME. DE CLERSEL.

Réellement ?

M. BOUFFI.

Je n'ai pas l'honneur de vous en dire davantage ; j'ai une affaire à terminer, je reviendrai tout de ſuite pour ſavoir la réponſe de Monſieur le Duc de Nervay.

## SCENE II.

Me. DE CLERSEL, LE BARON, M. BOUFFI.

LE BRUN.

MONSIEUR le Baron de Valpreux.

M. BOUFFI.

Ah ! je vous prie, qu'il ne ſe doute de rien.

LE BARON.

Quoi ! Madame, vous avez ici mon voiſin, Monſieur Bouffi ? C'eſt un homme charmant ! (*Il lui tend la main. Monſieur Bouffi ſe baiſſe & ſe redreſſe tout de ſuite.*)

M. BOUFFI.

Monſieur le Baron a bien de la bonté !

LE BARON.

Il a donné, cette année, des ſpectacles charmants, délicieux !

M. BOUFFI.

Monſieur, après les vôtres.

LE BARON.

Je n'avois point de muſique : ce n'étoit rien du tout en comparaiſon ; mais je dis rien, Monſieur Bouffi.

M. BOUFFI.

Il eſt vrai que la muſique....

LE BARON.

Fait tout, tout, vous dis-je, dans un ſpectacle.

M. BOUFFI.

Et la mienne n'étoit pas mauvaiſe.

LE BARON.

Où allez-vous donc, Monſieur Bouffi ?

M. BOUFFI.

Une affaire m'oblige de quitter Madame.

ME. DE CLERSEL.

Vous reviendrez ?

M. BOUFFI.

Oui, Madame, promptement.

LE BARON.

Adieu, adieu, Monſieur Bouffi.

## SCENE III.

ME. DE CLERSEL, LE BARON.

LE BARON.

QU'EST-CE que vous faites donc de cet homme-là chez vous, Madame ?

ME. DE CLERSEL.

Je le vois comme tout le monde.

LE BARON.

Cela m'étonne ! Quoi, vous empruntez de l'argent ?

ME. DE CLERSEL.

Je vous réponds que non ; mais il me ſemble que ſans cela on le rencontre par tout.

LE BARON.

C'eſt qu'on eſt peu délicat.

ME. DE CLERSEL.

D'ailleurs, il a une choſe très-commode, partout où il paſſe la ſoirée, il ne ſoupe pas, il n'y a que chez lui.

LE BARON.

Par ce moyen, on ne mange point avec lui, cela eſt vrai ; cependant vous prenez ſon parti

d'une maniere qui m'inquiéte : ce n'eſt pas que je lui veuille du mal à Monſieur Bouffi ; il a été élevé dans notre maiſon, & il a toute la confiance de mon pere.

ME. DE CLERSEL.

Vous voyez bien que je n'ai pas tort de le recevoir.

LE BARON.

Cela eſt différent. Il y a bien quelque choſe à redire ſur la maniere dont il s'eſt enrichi.

ME. DE CLERSEL.

On croit toujours avoir des reproches à faire aux gens riches.

LE BARON.

Eh bien, Madame, ne parlons plus de lui, ne parlons que de vous. Vous connoiſſez ma fortune, & vous devez me connoître aſſez pour ſavoir ſi je ſuis digne de vous ; mon pere veut abſolument me marier, il croit que mes aſſiduités auprès de vous m'ont permis d'eſpérer de vous obtenir.

ME. DE CLERSEL.

Je ne vous ai pas dit le contraire.

LE BARON.

Non ; mais vous ne m'avez rien dit de poſitif ; & il eſt certain que ſi je ne vous épouſe pas, rien au monde ne pourra plus me toucher ; vous allez faire le malheur de ma vie.

ME. DE CLERSEL.

Vous le croyez, & j'en ſuis perſuadée ; mais vous pourriez obtenir du temps de Monſieur votre pere.

LE BARON.

Et à quoi bon retarder ce qui peut me rendre le plus heureux homme du monde?

ME. DE CLERSEL.

A éprouver votre amour.

LE BARON.

Dites plutôt à me prouver que vous ne m'aimez pas.

ME. DE CLERSEL.

Je ne dis pas cela.

LE BARON.

Mais dites-moi du moins que vous m'aimez.

ME. DE CLERSEL.

Ce ſeroit m'engager.

LE BARON.

Et vous le craignez, Madame? J'ai des ſoupçons. . . .

ME. DE CLERSEL.

Quels ſont-ils?

LE BARON.

Je trouve qu'ils vous aviliſſent trop pour vous les dire ; mais comparez du moins la différence qu'il y auroit de m'épouſer, ou de me préférer...

ME. DE CLERSEL.

Allons, vous êtes fou. Je vous quitte, parce que j'ai à écrire. ( *Elle s'en va.* )

LE BARON.

Et vous me laiſſez, ſans chercher à me raſſurer, ſans aucune pitié ? Elle ne m'écoute plus !

## SCENE IV.

LE DUC, LE BARON, LE BRUN.

LE BRUN.

MONSIEUR le Duc de Nervay.

LE DUC.

Ah ! vous voici, Baron. Où eſt donc Madame de Clerſel ?

LE BARON.

Elle vient de paſſer dans ſon boudoir.

LE BRUN.

Monſieur le Duc veut-il que je l'avertiſſe ?

LE BARON.

Un moment, le Brun.

LE BRUN.

Monſieur ſonnera.

## SCENE V.

LE DUC, LE BARON.

LE DUC.

QU'AVEZ-vous donc à me dire, auriez-vous changé de ſentiment au ſujet de Madame de Clerſel ?

LE BARON.

Non sûrement, Monſieur le Duc ; mais je crains bien d'avoir abuſé de vos bontés, en vous engageant dans une démarche infructueuſe.

LE DUC.

Voyons : qui vous le fait penſer ?

LE BARON.

C'eſt que je viens d'avoir une converſation avec Madame de Clerſel, qui ne me paroît pas diſpoſée à faire ce que je deſire, & je crois que ce qui l'en empêche, c'eſt Monſieur Bouffi.

LE DUC.

Comment, Bouffi ! qu'a-t-il affaire à tout cela ?

LE BARON.

Lorſque je ſuis arrivé, il étoit ici ſeul avec elle, & il ne l'a quitté qu'en l'aſſurant qu'il reviendroit bientôt.

LE DUC.

Pourquoi voit-elle une eſpece comme cela ?

LE BARON.

Je crains qu'il n'ait l'ambition de l'épouſer.

LE DUC.

Je ne le ſouffrirai point. Elle pourroit être tentée de ſes richeſſes ? ... Mais non, je ne le ſaurois croire.

LE BARON.

Moi, je le crains.

LE DUC.

Ecoutez, je lui ai fait demander un rendez-vous pour lui parler en votre faveur ; mais je ne me preſſerai point, je veux la voir venir, & ſonder ſes ſentiments ſur Bouffi. Repoſez-vous ſur moi, mon cher Baron ; vous ſavez combien je vous aime, n'ayez point d'inquiétude.

LE BARON.

Je ſuis comblé de vos bontés, Monſieur le Duc.

LE DUC.

Où eſt le Comte actuellement ?

LE BARON.

Mon pere ? il eſt à Paris, Monſieur le Duc.

LE DUC.

Et je ne l'ai pas vu ! cela eſt fort mal à lui.

LE BARON.

Il a beaucoup d'affaires, & même de l'inquiétude dans ce moment : je vais le rejoindre.

LE DUC.

Dites-lui que s'il a beſoin de moi qu'il peut y compter.

LE BARON.

Je vais le lui dire, Monſieur le Duc.

LE DUC.

Allez-vous-en, j'entends Madame de Clerſel.

## SCENE VI.

ME. DE CLERSEL, LE DUC.

ME. DE CLERSEL.

QUOI ! Monſieur le Duc, vous êtes ici, & l'on ne me le dit pas ; je ſuis furieuſe.

LE DUC.

Vous êtiez en affaires.

ME. DE CLERSEL.

Il n'y a rien que je ne quitte pour vous ; vos moments ſont précieux. Vous m'avez envoyé demander ſi vous pourriez me voir ; mais toujours....

LE DUC.

C'eſt que je m'ennuyois d'avoir été ſi long-temps ſans ſavoir de vos nouvelles, & j'en voulois venir chercher moi-même. Vous êtes toujours la plus belle du monde.

ME. DE CLERSEL.

Et vous, toujours le plus honnête, Monſieur le Duc ; mais vraiment, j'ai une grande affaire à vous, à propos.

LE DUC.

Qu'eſt-ce que c'eſt.

ME. DE CLERSEL.

Promettez-moi de ne pas me refuſer.

LE DUC.

Si cela ne dépend que de moi, vous pouvez en être bien sûre.

ME. DE CLERSEL.

Nous avons beſoin de votre crédit.

LE DUC.

Pourquoi faire ?

ME. DE CLERSEL.

C'eſt un fort honnête homme qui voudroit faire ériger une terre conſidérable en marquiſat.

LE DUC.

Eſt-ce un gentilhomme ?

ME. DE CLERSEL.

Non pas abſolument ; mais un homme ennobli, je crois, par des charges.

LE DUC.

C'eſt un titre fort commun pour bien des gens, & ces graces-là ne s'accordent qu'en faveur du mérite ou des ſervices rendus à l'état.

ME. DE CLERSEL.

Mais avec de l'argent ? . . . .

LE DUC.

Ah ! je vois que votre homme a plus d'argent que de mérite.

ME. DE CLERSEL.

Il eſt vrai qu'il eſt fort riche, & je ſuis dans le cas de lui avoir les plus grandes obligations.

LE DUC.

Vous, Madame ?

ME. DE CLERSEL.

Oui, Monſieur le Duc, & ſi vous vouliez, vous me feriez le plus grand plaiſir, & vous me rendriez le plus grand ſervice. . .

LE DUC.

Je ſais de qui vous me parlez, Madame, & je ſuis bien étonné que vous vous intéreſſiez pour cet homme-là !

ME. DE CLERSEL.

Mais je ne vous ai pas dit qui c'eſt.

LE DUC.

Je l'ai deviné. Vous autres femmes, vous vous intéreſſez comme cela pour les gens ſans les connoître. Apprenez qu'il n'a tenu qu'à moi de perdre votre protégé, parce qu'il le méritoit.

ME. DE CLERSEL.

Vous vous trompez, Monſieur le Duc.

LE DUC.

Je ne me trompe point, & je vais vous le prouver. Je m'intéreſſe pour le Baron, je venois vous propoſer de l'épouſer ; c'eſt un homme de qualité qui fera ſon chemin, & d'une fortune aſſez honnête, pour être préférable à ce faſte, qui, au lieu d'éblouir, rappelle la ſource impure où il a pris naiſſance.

ME. DE CLERSEL.

Ah! vous êtes charmant, Monſieur le Duc! j'aime le cas que vous faites des honnêtes gens.

LE DUC.

Aimez-les donc auſſi, & ne me parlez point pour des gens mépriſables.

ME. DE CLERSEL.

Je n'en connois point, ou je me ſuis aveuglée.

LE DUC.

En ce cas-là, je vais vous deſſiller les yeux :

l'homme dont vous venez de me parler ſe nomme Bouffi.

ME. DE CLERSEL.

Il eſt vrai ; mais....

LE DUC.

Laiſſez-moi achever. Il veut vous épouſer, convenez-en.

ME. DE CLERSEL.

Je ne ſaurois le diſſimuler.

LE DUC.

Eh bien, apprenez que c'eſt de lui que je faiſois le portrait dans tout ce que je vous ai dit.

ME. DE CLERSEL.

Il a ſûrement des ennemis qui vous ont indiſpoſé contre lui.

LE DUC.

Ses ennemis ſont ſes vices, ils parlent très-hautement. Si vous en avez bien penſé juſqu'à préſent, ſoyez détrompée ; tôt ou tard vous verrez la vérité de ce que je vous dis.

ME. DE CLERSEL, *à part.*

Je ſuis anéantie !

LE DUC.

Ah ! voici le Comte, enfin.

## SCENE VII.

ME. DE CLERSEL, LE DUC, LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

MONSIEUR le Duc, d'après ce que mon fils vient de me dire de vos bontés, je viens les réclamer.

LE DUC.

Dites, mon cher Comte, vous connoiſſez toute mon amitié pour vous, je vous ſervirai de tout mon pouvoir.

LE COMTE.

Une partie de ma fortune eſt perdue ſans votre protection; les loix mêmes ne ſauroient m'être favorables; puiſque je n'ai point de titres contre le malheureux en qui j'ai eu une confiance auſſi indiſcrete.

LE DUC.

Expliquez-moi votre affaire promptement.

LE COMTE.

J'avois, il y a un mois, trois cent mille francs à placer; on m'indique une terre à acheter qui me convient, il ne s'agit que de terminer; mais

il faut encore quelques jours. Une autre affaire m'oblige d'aller à la campagne. Je laiſſe mes cent mille écus à celui qui m'a propoſé la terre pour conclure le marché, & je pars, comptant ſur lui.

LE DUC.

Sans quittance de ce dépôt?

LE COMTE.

Pas la moindre.

ME. DE CLERSEL.

Comment?

LE DUC.

C'eſt l'uſage, on ne ſauroit en demander; mais les gens honnêtes devroient toujours en donner, lorſqu'ils s'en chargent.

LE COMTE.

J'écris pluſieurs fois pendant mon abſence, nulle réponſe, cela ne m'inquiéte pas, mais me fait imaginer ſeulement que mon marché eſt rompu. Je reviens, & comme on m'avoit trouvé un autre emploi pour mes cent mille écus, je vais les redemander.

LE DUC.

Eh bien?

LE COMTE.

On feint de croire que je plaiſante; je parle très-ſérieuſement, & l'on me dit qu'on n'a nulle connoiſſance de ce que je demande. Je me ſou-

viens alors que je n'ai point de titre ; je veux conſulter pour ſavoir quels ſont les moyens que je dois employer, je trouve mon fils, il m'aſſure que vous ſeul, Monſieur le Duc, pouvez effrayer le coupable, & me faire rendre juſtice, & c'eſt à vous que j'ai recours.

LE DUC.

Et quel eſt ce miſérable dépoſitaire ?

LE COMTE.

Monſieur Bouffi.

ME. DE CLERSEL.

Monſieur Bouffi !

LE DUC.

Madame, voilà l'homme dont je vous parlois dans l'inſtant.

ME. DE CLERSEL.

C'eſt un monſtre ! Mais, Monſieur le Duc, eſt-il poſſible qu'il y ait des gens dans le monde qui s'enrichiſſent par d'auſſi affreux moyens, & qui n'en ſoient pas déshonorés ?

LE DUC.

Que trop ! Mais, mon cher Comte, avez-vous quelque temoin de votre confiance en Bouffi, lorſque vous lui avez remis vos cent mille écus ?

LE COMTE.

Oui, Monſieur le Duc, ſon caiſſier ; mais il eſt riche auſſi, & je ne doute pas qu'il ne parle

comme lui ; il a sûrement ſa part dans toutes ſes fripponeries.

LE DUC.

Je connois ſa réputation. Je me charge de votre affaire : je vais commencer par envoyer chercher Bouffi.

LE BARON.

On ne le trouvera pas chez lui.

ME. DE CLERSEL.

Non, il doit venir ici.

LE DUC.

Je vais l'y attendre, & j'eſpere que je pourrai le confondre.

LE COMTE.

J'entends une voiture.

LE BARON, *regardant à la fenêtre.*

C'eſt lui-même.

LE DUC.

Baron, entrez là-dedans avec le Comte, je vous appellerai quand il le faudra.

LE COMTE.

Ah ! Monſieur le Duc, que d'obligations ! . . .

LE DUC.

Vous perdez du temps.

## SCENE VIII.

ME. DE CLERSEL, LE DUC.

ME. DE CLERSEL.

JE me retire auſſi, je ne veux plus revoir un monſtre pareil.

LE DUC.

Non, Madame, il eſt néceſſaire que vous reſtiez.

ME. DE CLERSEL.

Moi ?

LE DUC.

Oui, je veux que vous ſoyez convaincue de l'atrocité de ſon crime, en lui entendant avouer à lui-même.

ME. DE CLERSEL.

Je n'en ai pas beſoin pour le croire.

LE DUC.

Pardonnez-moi, quand on a l'ame honnête, on a de la peine à le concevoir, & Bouffi ſeroit capable d'oſer vouloir vous perſuader que j'ai abuſé du pouvoir que me donne ma place. Demeurez, je vous prie.

## SCENE IX.

ME. DE CLERSEL, LE DUC, M BOUFFI, LE BRUN.

LE BRUN.

MONSIEUR Bouffi.

ME. DE CLERSEL.

Je n'oſerai ſeulement pas le regarder.

LE DUC.

Avancez, Monſieur Bouffi.

M. BOUFFI.

Monſieur le Duc, je ſuis trop heureux que vous me permettiez de vous faire ma cour chez Madame; je prévois l'obligation que je vais lui avoir.

ME. DE CLERSEL, *indignée.*

A moi?

LE DUC.

Répondez-moi, Monſieur Bouffi: vous connoiſſez sûrement Monſieur le Comte de Valpreux pour un honnête homme?

M. BOUFFI.

Oui, Monſieur le Duc; il y a long-temps même qu'il m'honore de ſon amitié.

LE DUC.

Eh bien, vous n'imagineriez pas de quoi il vous accuſe ?

M. BOUFFI.

Moi ?

LE DUC.

Oui, vous : il prétend qu'il vous a remis en dépôt une ſomme de cent mille écus, & que, lorſqu'il vous l'a redemandée, vous avez nié ce dépôt ; voilà ce que je ne ſaurois croire d'un homme comme vous.

M. BOUFFI.

Monſieur le Duc a bien de la bonté !

LE DUC.

Il eſt important de ſavoir le vrai de cette affaire.

M. BOUFFI.

Le vrai eſt que je crois qu'il plaiſante.

LE DUC.

C'eſt ce que je lui ai dit ; car vous lui auriez donné une reconnoiſſance d'un dépôt ſi conſidérable, vous, ou au moins votre caiſſier, qui étoit préſent lorſqu'il vous l'a remis.

M. BOUFFI.

Cela n'eſt pas douteux.

LE DUC.

Mais comment déſabuſer le public à qui il con-

tera cette hiſtoire? Je ne ſais comment vous ferez, & il ſeroit déſagréable pour vous de lui en donner une ſi mauvaiſe opinion : on vous recherchera ſur d'autres imputations.

M. BOUFFI.

Je reconnois bien la protection dont Monſieur le Duc veut bien m'honorer, & j'en ſuis comblé de reconnoiſſance.

LE DUC.

Dites donc ce que vous ferez?

M. BOUFFI.

Rien. N'ayant point de titre, cette accuſation tombera d'elle-même.

LE DUC.

Mais vous convenez que le Comte eſt un honnête homme?

M. BOUFFI.

Il eſt vrai, Monſieur le Duc.

LE DUC.

Il ſeroit affreux qu'il abusât de ſa réputation pour vous déshonorer. J'imagine un moyen qu'il faut que vous employez pour prouver que ſon accuſation eſt fauſſe.

M. BOUFFI.

Je ſuis pénétré de vos bontés, Monſieur le Duc.

LE DUC.

Mettez-vous là, écrivez ce que je vais vous dicter.

M. BOUFFI.

Volontiers.

LE DUC.

Cette lettre eſt pour votre caiſſier, écrivez. (*Il dicte.*) » Je ſuis actuellement vis-à-vis de » Monſieur le Duc de Nervay, qui eſt inſtruit » du dépôt que m'a remis Monſieur le Comte » de Valpreux...

M. BOUFFI.

Mais...

LE DUC.

Ecrivez donc. (*Il dicte.*) » Renvoyez-moi les » cent mille écus par le porteur de ce billet, » ſans retard; ſans quoi, ſi cette affaire éclatoit, » je ſerois perdu ſans reſſource «.

M. BOUFFI.

Monſieur le Duc, je n'écrirai pas cela.

LE DUC.

Pourquoi?

M. BOUFFI.

C'eſt qu'il n'eſt pas vrai que j'aie reçu cet argent.

LE DUC.

S'il n'eſt pas vrai, nous verrons ce que répondra votre caiſſier.

M. BOUFFI.

Mais en vérité, Monſieur le Duc....

LE DUC.

Avouez donc que vous êtes un inſigne frippon, & qu'il ne tient qu'à moi de vous perdre; ſongez que j'ai encore d'autres moyens, & que je les emploierai, ſi cet argent n'eſt pas rendu aujourd'hui.

M. BOUFFI.

Eh bien, Monſieur le Duc, je vous demande bien pardon; mais je vous jure qu'il le ſera.

LE DUC.

Voilà, Madame, l'homme que vous vouliez faire Marquis.

ME. DE CLERSEL.

Ah! Monſieur, que me rappellez-vous!

LE DUC, *à M. Bouffi.*

Reſtez ici. (*au Comte.*) Monſieur le Comte, venez.

## SCENE X.

ME. DE CLERSEL, LE DUC, LE COMTE, LE BARON, M. BOUFFI.

LE DUC.

VOTRE dépôt vous ſera remis aujourd'hui; mais, quoique je ne craigne pas qu'il me manque de parole, je veux que vous ayiez un titre. (*à M. Bouffi.*) Faites à l'inſtant un billet à Monſieur le Comte.

M. BOUFFI.

Je vais le faire, Monſieur le Duc. (*Il ſe met à écrire*).

LE DUC.

Ce n'eſt pas tout, je veux qu'une action auſſi infâme ſoit connue, & que le public n'accorde plus que du mépris à un miſérable, qui oſoit lui en impoſer par un faſte inſolent.

M. BOUFFI.

Voilà le billet, Monſieur le Duc.

LE DUC.

Cela eſt bon. Songez à tenir parole.

M. BOUFFI.

Je vais m'en occuper à l'inſtant.

LE DUC.

Un moment. Je veux ſavoir, étant prodigieuſement riche, comment on peut deſirer d'augmenter ſes richeſſes par un pareil moyen? Répondez.

M. BOUFFI.

Monſieur le Duc, les richeſſes ne ſuffiſent pas toujours pour faire notre bonheur; j'ai deſiré d'être qualifié : Madame pouvoit ſeule remplir mon ambition, étant votre amie. J'ai voulu l'éblouir par mes richeſſes; &, en diminuant celles de Monſieur le Baron, le mettre hors d'état de continuer à aſpirer à ſa main : ſans cela, croyez que jamais....

LE DUC.

Sortez.

## SCENE DERNIERE.

ME. DE CLERSEL, LE DUC, LE COMTE, LE BARON.

LE DUC.

MADAME, où allez-vous donc?

ME. DE CLERSEL.

Cacher ma honte, Monſieur le Duc.

LE BARON.

Votre honte ?

ME. DE CLERSEL.

Ah ! ſans doute ; n'eſt-il pas affreux pour moi, quoique ſans le ſavoir, de m'être trouvée en ſociété avec un homme comme celui-là ?

LE BARON.

Vous ne le connoiſſiez pas.

ME. DE CLERSEL.

Eſt-ce à vous, Monſieur le Baron, à entreprendre de me juſtifier ?

LE BARON.

Oui, Madame ; je dois vous défendre contre vous-même. Eh ! qui n'eſt pas ſujet à l'erreur ?

ME. DE CLERSEL.

Songez donc qui j'aurois pu vous préférer.

LE BARON.

Vous ne connoiſſiez pas mon cœur. Vos torts ſont les miens. Si j'avois eu le bonheur de vous plaire, & de réuſſir à me faire aimer de vous, vous n'euſſiez jamais écouté M. Bouffi.

ME. DE CLERSEL.

Quelle généroſité !

LE DUC.

Ceſſez de vous affliger, Madame.

ME.

ME. DE CLERSEL.

Eh! qui pourra me conſoler de cette aventure ?

LE DUC.

Une liaiſon intime avec les deux plus honnêtes gens qui ſoient au monde. Conſentez à épouſer le Baron ; occupée de faire ſon bonheur, vous ferez le vôtre.

ME. DE CLERSEL.

Et comment lui faire oublier...

LE COMTE.

Ne vous a-t-il pas dit tout ce qu'il penſoit ? Une imprudence reconnue met à l'abri d'en faire jamais d'autres.

LE DUC.

Le Comte a raiſon. Pour moi, je voudrois employer mon temps chaque jour auſſi bien. Démaſquer des frippons, & faire des heureux, doit être l'occupation des honnêtes gens.

# *LES VOYAGEURS.*

## QUATRE-VINGT-DOUZIEME PROVERBE.

## *PERSONNAGES.*

ME. DE MARTILLIERE.
ME. DE SOUSAY.
L'ABBÉ D'ORLOT.
ME. ROUGEAU, *Maîtreſſe de poſte.*
M. DU HABLE.
M. PINÇON, *Exempt de la Maréchauſſée.*
ANDRÉ', *Poſtillon de poſte.*

*La Scene eſt à la Poſte.*

# LES VOYAGEURS.

## *PROVERBE.*

## SCENE PREMIERE.

ME. ROUGEAU, M. DU HABLE.

M. DU HABLE, *avant de paroître.*

OU eſt-elle, Madame Rougeau ?

ME. ROUGEAU.

Me voilà, me voilà. Ah ! c'eſt vous, Monſieur du Hable ?

M. DU HABLE.

Oui, c'eſt moi-même. N'y a-t-il perſonne ici qui nous entende ?

ME. ROUGEAU.

Non, non ; vous pouvez parler.

M. DU HABLE.

Il va vous arriver une voiture, où il y a un Abbé & deux Dames.

ME. ROUGEAU.

En poſte ?

M. DU HABLE.

Oui ; ainſi vous ſavez bien ce que vous avez à faire.

ME. ROUGEAU.

Sans doute ; mais c'eſt que je crains toujours.

M. DU HABLE.

Quoi ?

ME. ROUGEAU.

Que ſi, à la fin, cela tournoit mal....

M. DU HABLE.

Que voulez-vous dire ? quel mal trouvez-vous d'attraper des nigauds ? D'ailleurs, vous leur faites bonne chere, & ils ne ſouperoient pas ſi bien, & ne ſeroient pas ſi bien couchés à d'autres poſtes.

ME. ROUGEAU.

Cela eſt vrai.

M. DU HABLE.

Ne ſeront-ils pas trop heureux d'être ici ?

ME. ROUGEAU.

Sans doute ; mais....

M. DU HABLE.

N'avons-nous pas toujours réuſſi ? n'y gagnez-vous pas de l'argent ?

ME. ROUGEAU.

J'en conviens ; mais...

M. DU HABLE.

Quelle idée avez-vous donc aujourd'hui ? Tenez, voilà la voiture arrivée ; ſongez à vous : dans un moment je ferai le reſte. (*Il ſort.*)

## SCENE II.

ME. ROUGEAU, ANDRE'.

ANDRE'.

MADAME Rougeau, velà qu'on demande quatre chevaux.

ME. ROUGEAU.

N'as-tu pas dit qu'il n'y en avoit pas ?

ANDRE'.

Oui vraiment ; mais il y a un Abbé qui jure comme un poſſédé, & qui dit qu'il nous en fera bien trouver.

ME. ROUGEAU.

Ah ! je ne le crains pas. Fais ſortir ceux qui ſont dans l'écurie dans le verger, & ferme bien la porte du jardin.

ANDRE'.

Ah ! oui, oui, j'entends ; j'y vais.

## SCENE III.

ME. DE MARTILLIERE, ME. DE SOUSAY, L'ABBE', ME ROUGEAU.

L'ABBE', *d'une voix flûtée.*

COMMENT, ventre non pas d'un diable, il n'y a pas de chevaux ici ! je ferai caſſer le Maître de poſte.

ME. ROUGEAU.

Monſieur l'Abbé, il n'y en a pas ; il eſt mort il y a trois ans, le pauvre homme !

L'ABBE'.

Eſt-ce vous qui êtes la maîtreſſe de la poſte ?

ME. ROUGEAU.

Oui, Monſieur, à vous obéir.

L'ABBE'.

A m'obéir ? En ce cas-là, donnez-nous des chevaux.

ME. ROUGEAU.

Mais, Monſieur l'Abbé, je n'en ai pas pour le préſent.

L'ABBE'.

Comment, mort non pas d'un diable, vous

n'avez pas de chevaux ! Pourquoi donc êtes-vous Maîtreſſe de poſte ? Je m'en plaindrai à M. l'Intendant.

ME. ROUGEAU.

Et c'eſt juſtement lui-même qui les a tous pris.

L'ABBE'.

Qui ?

ME. ROUGEAU.

Monſeigneur l'Intendant ; mais avant une heure il y en aura sûrement de retour.

L'ABBE'.

Comment, l'Intendant.....

ME. ROUGEAU.

Il fait ſa tournée, & il a bien du monde. Je vous réponds que les chevaux ne tarderont pas.

L'ABBE'.

Il faudroit envoyer au devant.

ME. ROUGEAU.

De quel côté ces Dames vont-elles, Monſieur l'Abbé ?

L'ABBE'.

Nous allons à Sedan.

ME. ROUGEAU, *faiſant l'étonnée.*

A Sedan, Monſieur l'Abbé !

L'ABBE'.

Oui, à Sedan.

ME. ROUGEAU.

Allons, puiſque vous voulez partir abſolument.

L'ABBE'.

Aſſurément.

ME. ROUGEAU.

Je vais envoyer.

L'ABBE'.

Et vous ferez bien.

## SCENE IV.

ME. DE MORTILLIERE, ME. DE SOUSAY, L'ABBE'.

ME. DE MORTILLIERE.

Vous voyez, Madame, comme il eſt néceſſaire d'avoir des hommes quand on voyage, pour parler à toutes ces gens-là.

ME. DE SOUSAY.

Oui'; mais l'Abbé m'a fait peur : il jure, que c'eſt affreux!

L'ABBE'.

Bon! vous ne voyez rien ; quand j'ai penſé être Cornette de Dragons, je jurois bien mieux que cela.

ME. DE MORTILLIERE.

Mais, fi donc.

L'ABBE'.

Mon oncle avoit un lieutenant dans ſa compagnie, qui s'appelloit Pinçon, qui m'en avoit bien appris d'autres. Oh ! j'aurois été un fort bon militaire, ſi on ne m'avoit pas fait Abbé.

ME. DE SOUSAY.

Je le crois, au moins, Madame.

ME. DE MORTILLIERE.

Et moi auſſi. Je voudrois voir l'Abbé Dorlot en dragon.

L'ABBE'.

Je vous en donnerai le plaiſir, ſi vous voulez, quand nous ſerons à Sedan. J'ai encore l'habit qu'on m'avoit fait faire.

ME. DE SOUSAY.

Je ne m'étonne pas s'il eſt ſi brave l'Abbé, il eſt charmant ! il n'a peur de rien en voyage ; il eſt tout-à-fait raſſurant.

L'ABBE'.

La bravoure eſt une miſere ; quand on penſe d'une certaine façon, l'état ne fait rien.

ME. DE MORTILLIERE.

Je ne crois pas cela ; car j'ai vu un Evêque qui avoit peur des vaches ; s'il eût été Colonel, sûrement il ne les auroit pas craint.

ME. DE SOUSAY.

Enfin, nous ſommes fort heureuſes d'avoir l'Abbé avec nous.

ME. DE MORTILLIERE.

Il faut en avoir bien ſoin.

ME. DE SOUSAY.

Sans doute, & je penſe qu'il s'eſt enroué en criant : ſi nous lui faiſions faire un lait de poule?

ME. DE MORTILLIERE.

Cela eſt très-bien penſé.

L'ABBE'.

Allons, Meſdames, vous êtes trop bonnes.

ME. DE SOUSAY.

Non, non, l'Abbé, je le veux abſolument, & je vais appeller quelqu'un.

ME. DE MORTILLIERE.

Oui ; car il ne pourroit peut-être plus chanter. Ah ! voilà la maîtreſſe.

## SCENE V.

ME. DE MORTILLIERE, ME. DE SOUSAY, ME. ROUGEAU, L'ABBE'.

ME. ROUGEAU.

MONSIEUR l'Abbé, je viens vous dire une bonne nouvelle.

L'ABBE'.

Comment ?

ME. ROUGEAU.

Vous aurez des chevaux avant un quart-d'heure.

L'ABBE'.

Vous voyez bien, Meſdames, que je ſavois bien que je vous en ferois avoir.

ME. ROUGEAU.

Oui ; mais, Monſieur l'Abbé, je ne ſais pas ſi vous ferez bien de vous en ſervir.

L'ABBE'.

Pourquoi donc ?

ME. ROUGEAU.

C'eſt qu'il eſt déjà tard, & la nuit....

L'ABBE'.

Oh, nous ne craignons rien.

ME. ROUGEAU.

Si vous ne craignez rien, cela eſt différent.

L'ABBE'.

Comment, cela eſt différent? Eſt-ce qu'il y a de mauvais chemins?

ME. ROUGEAU.

Ce n'eſt pas cela: le chemin eſt bon; mais la forêt....

L'ABBE'.

La forêt? Que voulez-vous dire?

ME. ROUGEAU.

Oh rien; je ne veux pas faire peur à ces Dames. Je ferai mettre les chevaux d'abord qu'ils ſeront arrivés; on ne leur fera pas manger l'avoine, pour ne pas vous retarder.

ME. DE MORTILLIERE.

Dites donc, Madame, qu'eſt-ce qu'il y a dans la forêt?

ME. ROUGEAU.

Oh rien, rien.

ME. DE SOUSAY.

Nous voulons le ſavoir abſolument.

ME. ROUGEAU.

Eh bien, Madame, je m'en vais le dire à Monſieur l'Abbé.

L'ABBE', *inquiet.*

Voyons : dites-moi ce que c'eſt.

M. ROUGEAU, *à l'Abbé, à part.*

Eſt-ce que vous n'avez pas entendu parler de Bras-de-fer ?

L'ABBE'.

Non : qu'eſt-ce que c'eſt que Bras-de-fer ?

Me. ROUGEAU.

C'eſt un ſolitaire qui arrête toutes les voitures pour les voler.

L'ABBE'.

Cela eſt bien certain ?

Me. ROUGEAU.

Oui, Monſieur l'Abbé.

Me. DE SOUSAY.

Madame, l'Abbé pâlit.

L'ABBE'.

Je pâlis ?

Me. DE SOUSAY.

Oui, l'Abbé.

L'ABBE', *ſe raſſurant.*

Moi ? point du tout.

Me. DE MORTILLIERE.

Allons, Madame, dites-nous donc.

## SCENE VI.

*Les Acteurs précédents* M. DU HABLE.

M. DU HABLE, *ſans paroître.*

ALLONS donc, Madame Rougeau, des chevaux, des chevaux; mais où eſt-elle donc?

ME. ROUGEAU.

Me voilà, me voilà.

M. DU HABLE.

Ah, ah, ici? Meſdames, je vous demande bien pardon. *Il veut s'en aller.*

L'ABBÉ.

Entrez donc, Monſieur, entrez donc.

M. DU HABLE.

C'eſt que je crains d'être indiſcret.

L'ABBÉ.

Ces Dames vous en prient.

ME. DE SOUSAY.

Oui, Monſieur, nous ſerons bien aiſe de cauſer avec vous.

L'ABBÉ.

Monſieur, pourroit-on vous demander ſi vous viendriez de Sedan?

M. DU HABLE.

Oui, Monſieur.

ME. DE MORTILLIERE, *à Mme. de Souſay.*

Ah, ah, Madame, nous allons ſavoir...

L'ABBE'.

Monſieur, le chemin eſt-il sûr?

M. DU HABLE.

Oui, Monſieur, c'eſt un fort bon chemin.

L'ABBE'.

Il n'y a donc rien à craindre?

M. DU HABLE.

Non. Pour le peu que votre voiture ſoit bonne, vous arriverez aiſément à Sedan.

ME. DE MORTILLIERE.

Mais ce n'eſt pas là ce que nous vous demandons. Nous voudrions ſavoir ſi nous ferons bien de traverſer la forêt la nuit.

M. DU HABLE.

C'eſt ſelon qu'on eſt brave.

ME. DE SOUSAY.

Comment brave! Madame....

L'ABBE'.

Voilà ces Dames qui ſe récrient déjà. Pour moi, je n'aurois pas peur; mais quand on eſt avec des femmes, vous ſentez bien qu'on eſt fort embarraſſé.

M. DU HABLE.

Ma foi, Monſieur, il me ſemble pourtant

qu'on doit avoir peur la nuit ; pour le jour, on voit venir, & l'on ſe tient ſur ſes gardes.

L'ABBE', *tremblant.*

Comment, ſur ſes gardes ?

M. DU HABLE.

Oui. Par exemple : j'ai vu Bras-de-fer venir à gauche, j'ai tenu mon piſtolet ſur la portiere, il s'eſt éloigné. Je me ſuis bien douté qu'il reparoîtroit à droite. En effet, il s'eſt préſenté ; & moi, mes deux piſtolets à droite & à gauche, j'ai paſſé la forêt tranquillement : ainſi, en faiſant comme moi ; mais de jour, vous n'avez rien à craindre.

L'ABBE'.

Mais nous n'avons point de piſtolets ; je n'ai pas cru, en ſortant de Paris, qu'il y avoit à craindre ſur ce chemin-ci.

M. DU HABLE.

Il y a des moments où vous pourriez paſſer.

L'ABBE'.

Des moments ?

M. DU HABLE.

Oui, où Bras-de-fer ſeroit occupé ailleurs, par exemple.

Me. DE MORTILLIERE.

Monſieur l'Abbé, je ne paſſerai jamais la forêt.

Me. DE SOUSAY.

Ni moi non plus, ſûrement.

L'ABBÉ.

Attendez donc, Meſdames; il ne faut pas avoir peur comme cela; ſi vous êtiés toutes ſeules, à la bonne heure.

M. DU HABLE.

Meſdames, ſongez donc que vous avez Monſieur l'Abbé qui doit vous raſſurer.

ME. DE MORTILLIERE.

Oui; mais nous ne voulons pas le faire tuer.

M. DU HABLE.

Il n'y a rien à craindre avec des piſtolets, je vous en réponds.

ME. DE SOUSAY.

Mais, Monſieur, on vous a déjà dit que nous n'en avions point.

M. DU HABLE.

Cela devient différent.

L'ABBE'.

Attendez, Meſdames, il me vient une idée.

ME. DE MORTILLIERE.

Allons, voyons, l'Abbé.

ME. DE SOUSAY.

Ah! il eſt charmant.

L'ABBE'.

Monſieur, vous pouvez nous faire un grand plaiſir, & qui obligeroit infiniment ces Dames.

M. DU HABLE.

Je ne demande pas mieux, assurément.

L'ABBE'.

Je le crois, ainsi voici ma proposition : vous pourriez nous prêter ou nous céder vos pistolets; vous n'en avez pas besoin pour aller d'ici à Paris, il n'y a rien à craindre, nous en venons.

M. DU HABLE.

Oui, Monsieur; mais je n'y vais pas, moi : à trois lieues d'ici je quitte la grande route .... &, ma foi, on ne sait pour lors qui on peut rencontrer; je suis au désespoir de vous refuser ainsi que ces Dames. Je voudrois de tout mon cœur....

Me. DE MORTILLIERE.

Ah! Monsieur, nous n'en doutons pas. En vérité, L'Abbé, aussi vous ne songez à rien.

L'ABBE'.

Vous verrez que j'ai tort à présent.

Me. DE SOUSAY.

Les hommes sont comme cela.

Me. DE MORTILLIERE.

Moi, je ne saurois souffrir les gens trop braves.

L'ABBE'.

Mais, Madame, ce n'est pas ma faute, si...

Me. DE SOUSAY.

Il faut du moins craindre pour les autres, & ne pas croire que tout le monde vous ressemble.

L'ABBE'.

Croyez-vous que je ne crains pas ?

M. DU HABLE.

Attendez, Meſdames, je crois que je pourrai vous tirer d'embarras.

ME. DE MORTILLIERE.

Ah ! Monſieur, dites donc promptement.

M. DU HABLE.

Oui, sûrement, je dois les avoir.

L'ABBÉ.

Quoi donc ?

M. DU HABLE.

Je m'en vais vous le dire.

ME. DE SOUSAY.

Ne nous faites pas languir.

M. DU HABLE.

Un de mes couſins, qui rafole de belles armes, m'a prié de lui rapporter de Sedan une paire de piſtolets, & je crois que je les ai dans ma malle.

L'ABBÉ.

Réellement ?

M. DU HABLE.

Je n'en ſuis pas bien sûr ; mais je vais y voir.

ME. DE MORTILLIERE.

Ah ! Monſieur, ne perdez pas un inſtant.

L'ABBE'.

Pourvu que vous ne les ayiez pas oubliés.

M. DU HABLE.

Je me rappelle à préſent qu'ils doivent y être. Je reviens dans le moment.

L'ABBE'.

Allez, allez, Monſieur, allez vîte ; & envoyez-nous la maîtreſſe.

M. DU HABLE.

La voici, Monſieur l'Abbé.

## SCENE VII.

ME. DE MORTILLIERE, ME. DE SOUSAY, L'ABBE', ME. ROUGEAU.

ME. ROUGEAU.

MONSIEUR l'Abbé, vos chevaux vont être mis dans l'inſtant.

L'ABBE'.

Ecoutez-nous, Madame.

ME. ROUGEAU.

Oh, Monſieur, ils ſont bons, ils vous meneront bien.

L'ABBE'.

Ce n'eſt pas là ce que je veux dire.

ME. ROUGEAU.

Je vous donnerai deux poſtillons qui n'ont pas peur.

L'ABBE'.

Un moment donc,

ME. ROUGEAU.

Ils iront ventre à terre ; ſi on vous attaque.

L'ABBE'.

Mais nous ne voulons pas partir à préſent.

ME. ROUGEAU.

Vous partirez quand vous voudrez ; je vous réponds qu'avec ces deux hommes-là vous n'avez rien à craindre.

L'ABBE'.

Nous ne craignons pas non plus ; mais ces Dames veulent coucher ici.

ME. ROUGEAU.

En ce cas, je m'en vais faire leurs lits.

L'ABBE'.

A la bonne heure ; mais avant....

ME. ROUGEAU.

Vous aurez des draps très-propres & de bons lits, cela va être fait dans le moment.

L'ABBE'.

Attendez donc.

ME. ROUGEAU.

Je ſais tout ce qu'il faut à des Dames comme celles-là ; ne vous inquiétez pas, Monſieur l'Abbé, vous ſerez auſſi très-bien couché. Allons, Marianne, Génevieve.

L'ABBE'.

Voulez-vous bien attendre ?

ME. ROUGEAU.

Quoi donc ?

L'ABBE'.

Nous voulons ſouper, avant tout.

ME. ROUGEAU.

Il faut donc le dire. Allons, je vais faire tuer des poulets.

L'ABBE'.

Mais ils ſeront durs.

ME. ROUGEAU.

Oh que non, on leur fait avaler du vinaigre. Je vais vous faire faire une bonne fricaſſée.

L'ABBÉ.

Mais il faut autre choſe.

ME. ROUGEAU.

Ne vous embarraſſez pas, vous ſerez contents. Allons, Marianne, Génevieve.

L'ABBE'.

Vous ne voulez pas nous dire....

ME. ROUGEAU.

Mon Dieu, laiſſez-moi faire, laiſſez-moi faire.

## SCENE VIII.

ME. DE MORTILLIERE, ME. DE SOUSAY, M. DU HABLE, L'ABBE'.

M. DU HABLE.

TENEZ, Monſieur l'Abbé, voilà les piſtolets dont je vous ai parlé.

L'ABBE'.

Voyons, voyons.

ME. DE MORTILLIERE.

L'Abbé, prenez garde.

M. DU HABLE.

Ils ne ſont pas chargés, Madame.

L'ABBE'.

Ils ſont bien à la main. (*Il touche au chien; & le fait partir.*) Eh bien, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela? (*Il a peur.*)

ME. DE SOUSAY.

L'Abbé, n'êtes-vous pas bleſſé?

M. DU HABLE.

Il n'y a rien à craindre, Madame.

L'ABBE'.

Non; c'eſt que je voulois eſſayer....

Me. DE MORTILLIERE.

Prenez donc garde, encore une fois.

L'ABBE'.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſais manier des armes. Je crois ces piſtolets fort bons.

M. DU HABLE.

Ils ſont bien conditionnés.

L'ABBÉ.

C'eſt ce que je vous dis. Et combien vous ont-ils coûté?

M. DU HABLE.

Dix louis, Monſieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Je vais vous les payer. (*Il les regarde toujours.*)

Me. DE MORTILLIERE.

Non, l'Abbé, c'eſt notre affaire. (*Elles donnent chacune cinq louis.*)

L'ABBE'.

Voilà ce que je ne ſouffrirai pas.

Me. DE SOUSAY.

C'eſt une miſere.

L'ABBE'.

D'ailleurs, c'eſt moi qui les achete.

ME. DE MORTILLIERE.

Je vous dis que non.

L'ABBE'.

Je veux les avoir à moi.

ME. DE SOUSAY.

Eh bien, nous vous en faiſons préſent.

L'ABBE'.

Cela ſeroit joli! Ah çà, Monſieur, vous dites dix louis? ( *il met la main à la poche.*)

M. DU HABLE.

Ces Dames m'ont payé, Monſieur.

L'ABBE'.

En vérité, Meſdames, voilà de ces choſes qui ne ſe font pas.

ME. DE MORTILLIERE.

Allons, l'Abbé, ne parlez plus de cela.

L'ABBE'.

Je vais vous rendre vos dix louis.

ME. DE SOUSAY.

Voulez-vous bien finir cette enfance-là, l'Abbé?

ME. DE MORTILLIERE.

Allez plutôt voir ſi notre ſouper ſera bon, vous vous y connoiſſez.

L'ABBE'.

Un peu.

Me. DE SOUSAY.

Il faut que Monſieur ſoupe avec nous.

M. DU HABLE.

Madame, je ne puis pas avoir cet honneur-là.

Me. DE MORTILLIERE.

Ah! Monſieur, nous vous en prions; nous vous avons trop d'obligations pour que....

L'ABBE'.

Monſieur, vous ne pouvez pas refuſer ces Dames.

M. DU HABLE.

Puiſqu'elles le veulent abſolument...

## SCENE IX.

ME. DE MORTILLIERE, ME. DE SOUSAY, L'ABBE', M. PINÇON, ME. ROUGEAU, M. DU HABLE.

M. PINÇON, *ſans paroître.*

OU eſt-il donc Monſieur l'Abbé d'Orlot ?

ME. ROUGEAU.

Ici, Monſieur.

L'ABBE'.

Ah ! c'eſt Monſieur Pinçon.

M. PINÇON, *en redingotte ſur un habit.*

Moi-même, Monſieur l'Abbé ; j'ai reconnu là-bas Flamand, qui m'a dit que vous êtiez ici.

L'ABBE'.

Meſdames, voilà mon maître à jurer, dont je vous parlois tout-à-l'heure.

M. PINÇON.

Que dites-vous donc là, Monſieur l'Abbé ?

ME. DE MORTILLIERE.

Nous ſerons fort aiſes de faire connoiſſance avec Monſieur Pinçon.

L'ABBE'.

D'où venez-vous comme cela, Monſieur Pinçon ?

M. PINÇON.

De trois lieues d'ici, Monſieur l'Abbé.

ME. DE SOUSAY.

Et allez-vous à Sedan, Monſieur ?

M. PINÇON.

Oui, Madame.

ME. DE MORTILLIERE.

J'en ſuis fort aiſe, parce que vous pourrez nous accompagner.

M. PINÇON.

De tout mon cœur, Madame.

ME. DE SOUSAY.

Etes-vous armé ?

M. PINÇON.

Oui, Madame, & aſſez bien ; d'ailleurs, j'ai encore quatre perſonnes avec moi qui le ſont auſſi.

M. DU HABLE, *à Madame Rougeau.*

Quel eſt donc cet homme-là ?

ME. ROUGEAU.

Je ne le connois pas.

M. DU HABLE.

J'ai envie de m'enfuir. ( *il veut ſortir.*)

ME. DE MORTILLIERE.

Monſieur, où allez-vous donc ?

M. DU HABLE.

Je reviens, Monſieur l'Abbé.

ME. DE SOUSAY.

Ah ! l'Abbé, je parie qu'il ne veut pas ſouper avec nous. Retenez-le donc.

M. PINÇON.

Sûrement, Monſieur, reſtez, reſtez.

M. DU HABLE.

Monſieur, eſt-ce que j'ai l'honneur d'être connu de vous ?

M. PINÇON.

Non, Monſieur, pas encore.

ME. DE MORTILLIERE.

Ah, Monſieur, c'eſt le plus honnête homme du monde, & à qui nous avons la plus grande obligation.

M. PINÇON.

Comment donc ?

ME. DE SOUSAY.

Il nous a fait le plaiſir de nous céder ces piſtolets pour ce qu'ils lui ont coûté.

L'ABBE'.

Oui, pour dix louis.

M. PINÇON.

Ils ſont fort beaux ; mais qu'en voulez-vous faire ?

L'ABBÉ.

Paſſer la forêt en ſûreté. C'eſt ce qui nous a fait demander ſi vous êtiez armé, à cauſe d'un certain voleur nommé Bras-de-fer.

M. PINÇON.

Qui eſt dans la forêt ?

ME. DE MORTILLIERE.

Oui, vraiment, eſt-ce que vous ne le ſaviez pas ?

M. PINÇON.

On m'en avoit dit quelque choſe ; mais je ne le croyois pas.

ME. DE SOUSAY.

Voilà Monſieur qui l'a vu.

M. PINÇON.

Vous l'avez vu, Monſieur ?

M. DU HABLE, *embarraſſé.*

Oui, Monſieur.

M. PINÇON.

Et vous avez vendu ces piſtolets à ces Dames ?

M. DU HABLE.

Je les ai cédés.

M.

M. PINÇON.

Pour dix louis.

M. DU HABLE.

Pour ce qu'ils m'ont coûté.

M. PINÇON.

C'eſt fort bien à vous. Monſieur l'Abbé, on parle beaucoup à Sedan de ce voleur.

ME. DE MORTILLIERE.

Mais il faudroit le faire arrêter.

M. PINÇON.

On a trouvé des moyens pour cela, & Monſieur l'Intendant fait faire des perquiſitions....

ME. DE SOUSAY.

Il faut qu'une route comme celle-ci ſoit sûre.

M. PINÇON.

Elle le ſera auſſi. Monſieur l'Abbé, j'ai quitté les Dragons.

L'ABBE'.

Comment mon oncle y a-t-il conſenti?

M. PINÇON.

Il ſavoit que je n'avois point de fortune; il m'a fait faire un arrangement pour céder mon emploi, & il m'a fait avoir une lieutenance de la Maréchauſſée de cette province. (*Il déboutonne ſa redingotte.*)

M. DU HABLE.

Ah ciel! (*Il veut ſortir.*)

ME. DE MORTILLIERE.

C'eſt fort heureux pour nous, Madame, nous voyagerons sûrement.

M. PINÇON, *à M. Duhable.*

Monſieur, je vous ai déjà dit de reſter. Actuellement, commencez par rendre à ces Dames les dix louis qu'elles vous ont donné pour vos piſtolets.

M. DU HABLE.

Puiſqu'elles n'en ont pas beſoin, j'en ſuis fort aiſe. (*Il rend l'argent & il veut s'en aller.*)

M. PINÇON.

Un moment, s'il vous plaît, Monſieur.

M. DU HABLE.

Mais, Monſieur, j'ai affaire.

M. PINÇON.

Je ſais votre affaire. Savez-vous quel étoit le commerce de ce Monſieur-là, Meſdames? celui d'épouvanter les voyageurs pour leur vendre dix louis des piſtolets d'un louis.

M. DU HABLE.

Monſieur, en vérité....

ME. DE SOUSAY.

Quoi! il ſeroit poſſible que nous euſſions été ſa dupe!

M. PINÇON.

Sûrement, Meſdames.

L'ABBE'.

Si vous voulez que je vous le diſe, je m'en étois un peu douté, & je voulois lui parler en particulier.

ME. DE MORTILLIERE.

Ah oui, l'Abbé, c'eſt bien fin, à cette heure que vous le connoiſſez.

M. PINÇON.

Allons, Monſieur, ſuivez-moi.

M. DU HABLE.

Mais, Meſſieurs, Meſdames, Monſieur l'Abbé, priez donc pour moi.

M. PINÇON.

Cela eſt inutile. Pour vous, Madame Rougeau, nous nous reverrons. Faites donner des chevaux à ces Dames.

ME. ROUGEAU.

Et le ſouper que l'on fait pour elles ?

M. PINÇON.

Ces Dames ne ſouperont, ni ne coucheront ici.

ME. ROUGEAU.

Monſieur du Hable, je vous l'avois bien dit.

M. PINÇON.

Allons, Meſdames, j'aurai l'honneur de vous eſcorter.

*FIN.*

# EXPLICATION
## DES PROVERBES

Contenus dans ce Volume.


83. *Tout Flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.*
84. *Il faut ſavoir hurler avec les loups.*
85. *On fait ce qu'on peut, & non pas ce qu'on veut.*
86. *Qui mal veut, mal lui tourne.*
87. *Il ne faut pas juger ſans ſavoir.*
88. *On obtient par adreſſe ce qu'on ne peut obtenir par force.*
89. *Promettre eſt un, & tenir eſt un autre.*
90. *Il ne faut pas croire tout ce qu'on voit.*
91. *Quand la poire eſt mûre, il faut qu'elle tombe.*
92. *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle ſe caſſe.*


Fin du Septieme Volume.

## *Errata du Tome ſeptieme.*

PAGE 7, ligne 6, Il y a quelques ſcenes de vers heureux, *liſez* : Il y a quelques ſcenes, des vers heureux.

Pag. 32, Perſonnages, *ajoutez*, LA FLEUR, *laquais de M. Deſpreuils.*

Pag. 51, ligne 14, Dame, Monſieur, je n'en ſais, *ajoutez* rien.

Pag. 97, lig. 11, je triomphe, *liſez* il triomphe.

Pag. 112, lig. 16, s'affermit ſon trône, *liſez* : ſon trône s'affermit.

Pag. 129, ligne 16, j'ai de la peine en avoir, *liſez*, j'ai de la peine à en avoir.

Pag. 159, ligne 25, vont être bannies, *liſez*, vont en être bannies.

Pag. 205, ligne 14, oh çà, où étions-nous, *liſez*, où en étions-nous.

Pag. 206, potages excellents, *liſez*, potages ſucculents.

Pag. 237, ligne 17, en procès, *liſez*, un procès.